This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

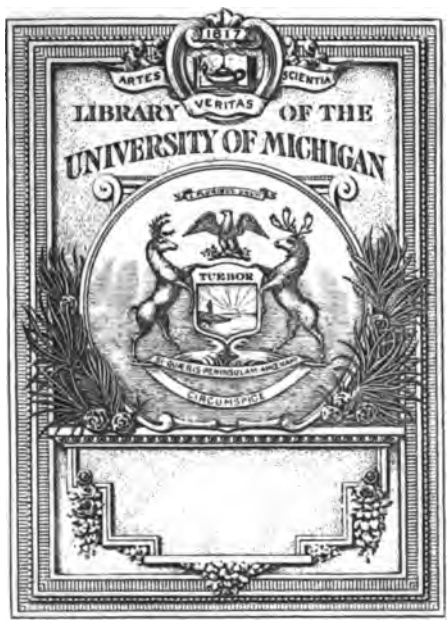
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

BOOK
a39015 01808000 5b

MAISON ASSIRE
LIBRAIRIE NOUVELLE
Papeterie. Reliure
JOUETS D'ENFANTS
PONT-AUDEMER



MÉMOIRES

SUR DIVERS ÉVÉNEMENS

DE LA

RÉVOLUTION

ET DE L'ÉMIGRATION.

DC
148
.D17

COPY 2

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins S.-Jacques, n. 14.

MÉMOIRES

SUR DIVERS ÉVÉNEMENS

DE LA

RÉVOLUTION

ET DE L'ÉMIGRATION;

PAR A. H. DAMPMARTIN,

MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI.

Que j'envie le sort de ceux qui n'ont.....
d'aventures à conter à personne.

CHATEAUBRIAND.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ HUBERT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 222.

MDCCCXXV.

749723-190

MÉMOIRES

SUR DIVERS ÉVÉNEMENS

DE LA RÉVOLUTION

ET DE L'ÉMIGRATION.

SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XV.

Dumourier se décide à faire déclarer la guerre. — Séance royale. — M. de Servan remplace le chevalier de Graves au ministère de la guerre. —M. de Menou. —Le général de Rochambeau et plusieurs officiers de l'armée du Nord envoient leur démission. — Entrevue de l'auteur avec Luckner et avec Valence. — Trait de générosité du Roi envers Luckner. — Berthier quitte l'adjudance-générale de Paris. —On offre cette place à l'auteur, qui la refuse. — Licenciement de la garde constitutionnelle.

Les ministres se traînaient dans la sujétion aux constitutionnels, excepté Dumourier, qui, fort de son génie, était une *puissance* plus redoutable que ses collègues. Il tarda peu à se pénétrer

de la nécessité d'une secousse assez violente pour ébranler le parti dominant par la perte de la confiance des étrangers. La guerre lui paraissait propre à remplir son objet; il sut, par de l'énergie et par de l'activité, rendre une déclaration inévitable ou du moins fort spécieuse. Dans cette circonstance importante on reconnut encore quelques étincelles de cet amour du souverain que les Français s'étaient transmis durant un long laps de siècles. Ce sentiment, l'honneur, le devoir, la reconnaissance et l'habitude l'avaient entretenu dans son entier jusqu'au jour où des hommes d'une infernale perversité prétendirent l'étouffer; les agitations de la licence, les fureurs de l'anarchie et l'ivresse de la gloire se sont succédées. Efforts passagèrement victorieux mais qui, devenus impuissans, n'ont fait que rendre plus précieuse la renaissance du dévoûment à la légitimité. Le Roi, suivi des membres de son conseil, parut à l'assemblée. Les députés ainsi que les assistans, qui, par milliers, remplissaient la salle, l'accueillirent avec les signes de l'attachement et avec les égards du respect. Louis XVI prononça quelques phrases d'une voix forte et distincte. Dumourier exposa ensuite, dans un discours détaillé, les griefs qui, selon lui, prescrivaient la loi de repousser des insultes que l'on

ne pouvait supporter qu'au prix de l'honneur national. Alors le caractère français se développa dans toute sa beauté; dès que le mot d'affront se fit entendre, dès que celui de guerre retentit, les regards s'animèrent, les cœurs palpitèrent, une irrésistible impétuosité transporta les spectateurs; dans cet instant tous les partisans des nombreuses sectes suspendirent leur haine et ne connurent que la passion de courir aux armes.

Au premier aspect, une telle démarche paraissait téméraire de la part d'une nation qui, consumée par des maux intérieurs, gémissait de voir ses membres désunis, son trésor vide, son armée désorganisée : en un mot, son gouvernement sous une ruine imminente dans toutes ses branches. Mais, par ce coup d'un si grand éclat, Dumourier étonnait la cour, effrayait les constitutionnels, donnait des espérances trompeuses aux partisans de l'ancien régime et comblait le vœu des jacobins. Les princes coalisés virent se dissiper l'illusion qui leur fit commencer la campagne de 1792 trop tard pour ne pas être perdue. Une première faute, à la vérité bien grave, est devenue sans remède; elle a fait long-temps échouer les tentatives que l'on a prétendu hasarder contre un peuple immense

et valeureux, le fanatisme politique centuplant des forces qui, par elles-mêmes, sont déjà si redoutables. Personne ne pouvait raisonnablement attendre sa soumission que d'une surprise assez prompte, assez vive pour ne pas lui laisser le temps de réveiller son irrésistible impétuosité qui fut jadis l'effroi des Romains.

L'orgueil des jacobins et le découragement des constitutionnels eurent une courte durée. Deux rencontres, ou plutôt deux déroutes en Flandre, semblèrent des preuves trop certaines d'une impuissance absolue de tenir la campagne en face de troupes aussi parfaitement instruites que disciplinées; *les bottes du maréchal de Bender*, si plaisamment célèbres au début de la Révolution, causèrent alors des alarmes sérieuses. Le peuple, toujours extrême dans sa confiance comme dans sa crainte, répétait avec de gros soupirs qu'avant trois semaines les Autrichiens camperaient sur la place des Victoires. Le massacre du comte Théobald de Dillon et les dangers courus par le duc de Biron excitèrent une indignation générale: l'homme ne s'accoutume que par des degrés, d'abord douloureux et toujours lents, à la féroce habitude de voir couler le sang de ses semblables, sans éprouver des mouvemens d'horreur.

Les constitutionnels se trahirent par une joie indécente, qui découvrait que leur égoïsme les rendait capables de sacrifier l'État à leurs intérêts. Cette conduite pénétra de chagrin les hommes honnêtes; les jacobins tombèrent dans un excès opposé qui forma le contraste le plus prononcé. Le hasard me conduisit chez Chénier: nul personnage de ses tragédies n'exprima jamais un si profond désespoir. Un artiste achevait son buste en marbre, et s'efforçait inutilement de le ranimer : ni les discours, ni les consolations, ni les prophéties ne lui donnaient la force de relever sa tête affaissée. Des courriers furent sur-le-champ dépêchés à M. Merci d'Argental, et la paix allait être aussitôt renouée que rompue, si Dumourier, rendu plus entreprenant par les obstacles et les dangers, n'eût pas saisi le timon de l'État.

Le chevalier de Graves avait jusque-là passablement soutenu le poids du ministère. Aussi ai-je entendu plusieurs voix répéter : «L'auriez-« vous jamais cru? regardez ce petit de Graves, « il se tire d'une audience tout comme le mi-« nistre le plus rompu aux affaires. » Mais au récit des événemens désastreux de la Flandre son courage fut abattu et son esprit troublé. La désorganisation de ses facultés morales provenait

en grande partie d'un sentiment digne d'éloges, du regret que l'assassinat de son ancien ami Théobald de Dillon lui causait. Sans la moindre exagération, ses gestes, ses regards et ses propos portaient les signes caractéristiques de la démence qu'il avait autrefois si bien dépeinte. Dumourier ne prétendit pas le renvoyer d'une manière dure : il se contenta de lui donner un soutien qui raffermît ses pas chancelans.

M. de Servan fut choisi pour exercer cet emploi de *Mentor*, qui pouvait être appelé de nouvelle fabrique. L'adjoint du ministre était frère cadet d'un avocat-général au parlement de Grenoble, homme chéri dans le Dauphiné pour ses vertus, célèbre dans la république des lettres par ses talens et trop tôt enlevé par la mort à sa patrie. Quant à celui-ci, son goût pour l'étude et ses connaissances l'avaient décidé à échanger une lieutenance-colonelle d'infanterie contre une place de sous-gouverneur des pages. Lorsque la Révolution menaça les charges attachées à la cour, M. de Servan reprit le service : d'abord lieutenant-colonel commandant un bataillon de chasseurs, il devint bientôt colonel de l'un des deux régimens que l'on avait formés dans Paris.

Ces régimens de Paris furent levés d'après les

sollicitations de M. de La Fayette, tant pour seconder la garde nationale que pour se débarrasser d'une partie des sous-officiers et soldats des gardes françaises. Le dévouement que ces corps professaient en faveur des chefs constitutionnels ne tarda guère à s'affaiblir. M. de La Colombe obtint un jour de ma complaisance que je le suivisse au Champ-de-Mars pour voir les manœuvres des régimens que son général regardait comme ses propres enfans, et dans lesquels lui-même avait servi. J'admirai la beauté, la tenue et l'instruction des hommes; de si précieux avantages ne se rencontraient plus que rarement dans l'armée française. Une circonstance me surprit : les soldats et surtout les grenadiers employèrent les instans de repos à déclamer contre M. de La Fayette et contre les officiers de son état-major. Je prévins M. de La Colombe que *les chers enfans* montraient beaucoup d'ingratitude; il me répondit que ce serait une folie de prêter la plus légère attention à des propos qui ne prouvaient autre chose que l'existence de la vraie liberté. Depuis, de tristes et nombreux inconvéniens dessillèrent ses yeux : on l'a plusieurs fois entendu renouveler la promesse de ne jamais entrer à l'avenir dans aucune Révolution.

M. de Servan, débutant simple conseiller du chevalier de Graves, recevait les demandes, rentrait dans le cabinet et donnait des réponses au nom du ministre. Il avait la réputation d'être un homme d'esprit; mais il affichait la rusticité jacobine. Une affaire m'obligea de lui parler : ma phrase commençait : «Monsieur, j'ai l'honneur; » elle fut coupée par ces mots : « Pourquoi mettre « là de l'honneur? Dites rondement la chose. » Son rôle de subalterne le conduisit, après huit jours, au ministère, attendu, disait-on, que son habileté ne suffisait pas pour réparer la machine détraquée du ministre pupille. Le même travail fit M. de Servan ministre de la guerre et maréchal-de-camp avec une telle promptitude qu'il commença la première de ses audiences publiques en uniforme de colonel et qu'il la finit en uniforme d'officier-général. La justice me fait une loi de reconnaître que la place supérieure le dépouilla de ses trop rudes écorces; ayant eu plusieurs objets à traiter avec lui, je le trouvai honnête et, ce qui mérite bien plus d'éloges, aussi clair que juste.

Un jour je rencontre à l'hôtel de la guerre mon ancien ami, le bon et brave comte Charles de Menou, qui, pour lors colonel du régiment de Royal-Pologne, était résolu de ne jamais quitter son

poste. Je m'informe de l'affaire qui l'amène, j'apprends son désir de réclamer l'aumônier que les décrets attachaient à chaque régiment; nous nous réunissons et nous nous approchons du ministre. Menou porte la parole, il expose avec force notre demande, devenue essentielle pour le maintien du bon ordre et que les lois autorisent. M. de Servan nous réplique : « Vos re-« présentations, messieurs, portent sur la justice « et la vérité; mais soyez vous-mêmes les juges. « Oserais-je sérieusement donner des ordres pour « la nomination de deux aumôniers? Quel com-« mis expédierait sans rire leurs brevets? Vous « et moi nous deviendrions ridicules. » Cette réponse me laissa stupéfait. Qu'attendre d'un peuple égaré au point que les dépositaires de l'autorité tremblent de montrer du respect pour le culte religieux?

Quoique M. de Servan fût un travailleur non moins actif qu'intelligent, il ne remplissait que des fonctions secondaires, vu le grand pouvoir de Dumourier. Celui-ci, sous le nom de ministre des affaires étrangères, était, dans le fait, un premier ministre. Les commis des divers départemens le désignaient comme le maître général; chez lui se retrouvait une partie de la représentation des anciens ministres. Sa table,

assurait-on, était servie avec décence, et il en faisait les honneurs d'une manière noble, pendant que ses collègues avilissaient par une honteuse parcimonie, et leurs personnes et leurs places. Un valet de chambre fort insolent, et le seul meuble sauvé de l'hôtel de la guerre, disait: « Excepté M. de « Narbonne, il ne s'est trouvé aucun de ces mi- « nistres de nouvelle cuisine qui ne sentît pas de « l'embarras au moment de m'adresser un ordre. « Tous sont subjugués par ma supériorité. »

Dumourier venait sans cesse à l'hôtel de la guerre. Le général Choisi voulut un jour me présenter à ce ministre tout-puissant. Il reçut avec beaucoup de distinction le vieux général, me traita honnêtement et nous pria de venir lui demander à dîner. Les solliciteurs qui le pressaient, et les grands intérêts qui l'occupaient ne permirent pas qu'il se ressouvînt que je l'avais connu aux bains de Bourbonne. Ce voyage, rappelé dans l'histoire de sa vie, fut fait, en 1786, pour la santé de sa femme, et mérite, sous quelques rapports, de fixer l'attention. De très-grands seigneurs se trouvaient réunis à Bourbonne; tous, ainsi que les dames, firent d'abord peu de cas du commandant de Cherbourg, parvenu, par ses services, au grade de brigadier, et renfermé dans un cercle resserré. Au bout de peu de jours,

on ne s'occupa plus que de Dumourier, qui nous prouvait à chaque instant l'irrévocable souveraineté qu'un esprit supérieur exerce. Comment ses admirateurs enthousiastes purent-ils exprimer de la surprise et de l'indignation que le même homme se soit emparé d'un rang éminent du jour où les barrières qui captivaient son ambition et ses talens ont été renversées?

Loin d'arborer le civisme révolutionnaire, Dumourier conservait le ton de l'honnêteté, même celui de la galanterie. Une femme aimable racontait: « Une affaire importante me conduisit « dernièrement à l'audience de Dumourier : son « air sérieux ne me plut pas. Mais ce fut bien « pis lorsque d'un ton sévère il m'ordonna de « passer dans son cabinet, où il tarda peu à se « rendre, et où il me surprit par une agréable « métamorphose. A la place du personnage ef- « frayant se trouvait un homme fort empressé, « qui me dit avec autant de douceur que d'ai- « sance : *Rassurez-vous, madame; exposez « l'objet de votre démarche, et soyez certaine « que l'on rencontrera toujours en moi le défen- « seur zélé de la justice. Si le ministre s'est vu « contraint en public de vous recevoir avec sé- « vérité, vous ne trouverez ici que le chevalier « français.* »

Dumourier, résolu de soutenir avec vigueur la guerre qu'il avait déterminée, ne vit pas sans quelque peine arriver la démission du maréchal de Rochambeau et celle de vingt officiers, soit généraux, soit de l'état-major de l'armée du Nord. Pour réparer, du moins en partie, le coup que ce vide portait, Luckner se montra dans Paris quittant l'Alsace et courant en Flandre. Le peuple fit en sa faveur éclater des transports de joie. Dans une maison du quai des Théatins, il fut forcé de céder à de pressantes prières pour paraître sur un balcon. Il adressa aux assistans, dans son mauvais jargon, mais avec énergie, des reproches pleins de vérité. Souvent j'entendis les applaudissemens d'une populace dans l'ivresse, qui devait bientôt après le suivre à l'échafaud avec une ardeur égale.

Un jour, en descendant l'escalier de l'hôtel de la guerre, je rencontrai Luckner qui montait avec Valence; tous deux me connaissaient. Le second dit : « M. le maréchal, je vous recom-« mande mon ancien camarade, qui ne peut être « qu'une bonne emplette pour votre armée. — « Sans doute, répliqua Luckner : vous lieute-« nant-colonel, je vous prends colonel! Cavale-« rie, dragons, chasseurs, que cela fait-il à « moi? Cela m'est tout indifférent. » Je remerciai

le vieux général de ses offres si gracieuses, que je ne pouvais pas accepter, mais qui me pénétraient de reconnaissance. Sans donner la plus légère attention à mes discours, il continua son chemin en répétant : « Parlez, parlez à M. Va-« lence : ce qu'il vous dira, c'est bon, fort bon. »

Comme je faisais le salut de retraite, Valence me dit du ton de l'amitié qu'il me demandait un entretien qui serait du plus grand intérêt. Cet empressement m'étonna, parce qu'il n'y avait pas eu de liaison intime entre nous durant les six années que nous nous étions trouvés capitaines au régiment de Royal-Cavalerie, non que je ne connusse ses bonnes qualités : il se montrait brave, sensible, obligeant, en un mot il était excellent camarade. Son adresse dans les exercices se joignait à du goût pour l'étude. Si sa figure eût été moins belle, on aurait rendu plus de justice à son esprit véritablement distingué : car quelle philosophie est capable de louer le même homme sous tous les rapports? Elle n'existe sans doute que chez des êtres d'une essence plus relevée que la nature humaine.

Nous apportâmes dans notre entrevue des idées trop disparates pour qu'il en résultât aucun avantage réciproque. Les malheurs suspendus sur la France n'échappaient point à ses re-

gards. Son chagrin semblait égaler sa pénétration. Il posa pour base de la conduite à tenir un principe que je reconnaissais incontestable et auquel l'impérieuse nécessité l'aura seule contraint de renoncer. « Lors des temps orageux, « nous devons, pour le salut public comme pour « le nôtre personnel, conserver jusqu'au dernier « soupir l'autorité qui nous est remise. » Il ne connaissait encore Dumourier que faiblement, néanmoins assez pour concevoir une haute idée de ses talens. Il mit fin à nos réflexions par l'offre de venir en Flandre y être témoin du début de Luckner. Le nom du général, l'importance du poste et les doutes sur l'esprit des troupes devenaient des motifs puissans qui provoquaient ma curiosité ; mais le général Choisi n'approuva point que je m'éloignasse de Paris pour paraître dans des lieux où je n'étais pas appelé par mon devoir.

Le Roi, quoique prévenu contre Luckner, ne l'en traita pas moins avec une attendrissante bonté. Cet ancien partisan avait, par une suite de son avarice, différé de jour en jour l'achat de ses équipages de guerre. Il raconta gaiement combien pareille besogne était fatigante pour un homme dans l'habitude de se pourvoir aux dé-

pens de l'ennemi. Le Roi lui donna sur-le-champ quatre chevaux de ses écuries.

La présence de Luckner à Paris, l'ordre rétabli dans l'armée du Nord et l'approche des carabiniers dévoués à Valence, étaient des circonstances qui faisaient de fortes blessures aux constitutionnels. Ils soupiraient vainement pour la venue de leur chef, qui se bornait dans ses lettres à renouveler la fastueuse promesse que dans peu on le reverrait à la tête d'une armée fidèle autant que brave, résolue surtout d'écraser les ennemis de la liberté, par conséquent de la patrie.

Le séjour de Paris devenait de moment en moment plus désagréable. Les débris de la société qui se soutenaient encore, n'offraient que des signes d'impatience et d'humeur. On vivait comme dans ces heures sombres qui précèdent les gros temps et qui sont plus pénibles que celles où la tempête éclate avec furie. L'attente du danger sera toujours plus affreuse que sa présence : lors de celle-ci, l'imagination fortement émue quitte du moins ses innombrables fantômes pour être arrêtée par des maux prononcés; et le soin de notre existence devient, au fort des crises violentes, une ressource douloureuse mais certaine pour dissiper en partie notre inquiétude.

On ne trouvait parmi ses connaissances que de la tristesse ; on n'entendait de toutes parts que des contradictions. Les délateurs semaient cette défiance qui traîne sur ses pas la tristesse. Une espèce d'hommes, non moins abjecte qu'odieuse, pénétrait dans toutes les maisons. Le fanatisme politique aveugle les esprits faux et domine les âmes passionnées. Sous l'empire de ce monstre, les actes qui favorisent les progrès de l'opinion du jour, fussent-ils des bassesses et même des crimes, se recouvrent du titre de gage d'un héroïque dévouement. Homme paisible et dès lors malheureux durant les jours de révolution, ferme ton cœur aux objets que te rendent les plus chers, soit l'habitude, soit l'amitié, soit la nature. Tes jouissances seront empoisonnées par cette dissimulation, mais tu ne saurais te dérober à son joug sans courir au devant d'une foule de désagrémens et de dangers.

Sur ces entrefaites, Berthier quitta l'adjudance-générale de Paris pour aller à l'armée de M. de La Fayette être chef de l'état-major. Il abandonnait une place qui réunissait des avantages considérables et des fonctions épineuses; remplie avec intelligence et avec droiture, elle pouvait donner des titres aux bontés du Roi comme aux suffrages du public. Elle ouvrait donc une vaste

carrière à l'ambition. D'Aboncourt avait, à cet égard, des droits incontestables; mais il offrit de me les céder d'autant plus volontiers que ses vœux et les soins de quelques amis puissans lui permettaient un plus brillant essor. *Et lui aussi goûta du ministère*, honneur passager qu'il paya de son sang.

Mes amis embrassaient des sentimens opposés. MM. de Wittgenstein et de Saturnan, quoique fort attachés à la personne du Roi, quoique fermement résolus de défendre la monarchie jusqu'à leur dernier soupir, n'étaient pas d'accord sur les moyens à préférer. M. de Wittgenstein pensait que les troupes ainsi que les provinces, n'ayant pas de volonté déterminée, suivraient les impulsions données de Paris; qu'il fallait donc s'emparer au plus vite de cette immense cité. Les hommes honnêtes y devaient accourir, prendre le pouvoir et redonner au trône sa splendeur antique. Les heures, les minutes devenaient d'un si grand prix, qu'aucune d'elles ne se perdait sans produire des résultats fâcheux. M. de Saturnan soutenait au contraire le besoin d'une prudente réserve. En gardant le silence, on se préparait à servir le Roi avec succès. Son esprit prévoyait des rassemblemens auxquels les royalistes viendraient avec ardeur dans l'attente

bien fondée de sauver la religion et la monarchie.

Le général Choisi, sans débiter des phrases, frivoles à ses yeux, prononçait l'imprescriptible nécessité de demeurer dans les corps pour y maintenir la discipline et pour y veiller à l'instruction. D'après sa manière d'envisager l'état des choses, les troupes étaient le dernier espoir de la patrie; bientôt elles deviendraient le refuge des hommes honnêtes; et, si des officiers estimables continuaient à les commander, elles abattraient tôt ou tard les factieux. Si l'on souffrait au contraire que les suppôts des jacobins usurpassent les emplois militaires, la France n'offrirait dans peu de temps que le plus horrible chaos.

La promesse faite à mes camarades d'unir mon sort au leur, et les réflexions du général Choisi, ne firent que me confirmer dans la résolution que j'avais prise de refuser la place d'adjudant de la division de Paris. Il me semblait même fort dur de ne pas quitter le service. Un de mes plus tendres amis augmentait mes justes dégoûts par le récit de plusieurs circonstances qui flétrissaient l'honneur national : homme sage et militaire distingué, il venait de se démettre d'un emploi d'officier supérieur

après le spectacle indécent dont il avait été le témoin. La confusion, l'indiscipline et même la lâcheté du soldat parurent poussées si loin dans les premières rencontres en Flandre, que les militaires éclairés répétaient d'une voix unanime : « Nos armées n'opposeront aucune résistance « aux attaques des étrangers ; elles prendront la « fuite en égorgeant les officiers dans l'idée de « laver leur honte dans le sang des prétendus « traîtres. »

Dumourier seul connut sa nation, seul il sentit que ces terreurs paniques tenaient à des causes momentanées, seul il déploya de l'intrépidité, seul il s'offrit pour marcher à la tête des soldats effrayés, seul il conçut la possibilité de soutenir une guerre avantageuse, seul il abîma les ressources des royalistes, seul enfin il fit faire les premiers pas dans cette route semée de faits extraordinaires, ou pour mieux dire gigantesques, qui ne seront sainement appréciés que par la postérité. Les contemporains se trouvent trop éblouis et ne pénètrent pas assez les ressorts mystérieux qui donnent aux objets leur véritable importance. Bornons-nous à observer que si les caractères légers se portent avec rapidité vers des excès souvent fort opposés, un homme assez habile pour pénétrer leur incli-

nation prédominante les y ramène toujours et parvient même à les y fixer. Ainsi le Français, courageux de sa nature, d'après ses principes et par vanité, peut quelquefois éprouver de la crainte ; mais un général habile et ferme dissipe soudain ces honteux nuages. Nos invraisemblables déroutes en Allemagne, dont à chaque instant on rappelait le souvenir avec un empressement qui devait plutôt nous flatter que nous affliger, ces déroutes furent les suites du peu de confiance que les troupes accordaient à leurs généraux ; elles sont peut-être devenues l'origine du cours que la guerre de la Révolution a suivi avec un éclat d'immortel souvenir. Les Prussiens et les Autrichiens ont, dans le principe, dédaigné leurs ennemis, parce qu'ils ont cru n'avoir à combattre que contre les soldats de Rosbach.

Luckner rétablit sans peine la balance en Flandre. La cour de Vienne n'avait rassemblé sur ce point qu'un faible cordon, parce que les négociations de M. de Mercy d'Argental entretenaient trop de sécurité. D'ailleurs l'Europe ne surveillait pas avec assez de vigilance les efforts d'un adversaire que sa résolution de ne respecter aucun principe eût suffi pour rendre redoutable. Les ménagemens de la sagesse ne

font qu'irriter les fureurs d'une forte passion.

Les partis prirent de nouvelles attitudes. Les jacobins parlèrent avec hauteur et résolurent en même temps de ne pas être, comme leurs adversaires, satisfaits de l'étalage du pouvoir. Ils tracèrent en conséquence le plan d'un stratagême propre à leur découvrir les ressources qui donnaient aux constitutionnels de l'assurance. Le vendredi, avant-veille de la Pentecôte, le bruit se répand que le lendemain le château sera cerné, la Reine enfermée au Val-de-Grâce, le Roi réduit à la cruelle nécessité de souffrir la réclusion de son épouse et de renoncer au fameux *veto* que l'on donnait pour cri de ralliement à des milliers de gens dont la plupart ne se doutaient pas de la signification du mot qu'ils maudissaient. Aussitôt des billets circulent par lesquels les gentilshommes sont sommés de se trouver dès la pointe du jour aux Tuileries pour y recevoir les instructions d'un conseil que des hommes sages composaient, et qui s'assemblait chez M. le duc de Brissac.

Le fantôme colossal sur la masse duquel Paris et la France se reposaient depuis plusieurs mois s'évanouit en peu de minutes. Cette armée de cinquante mille gentilshommes animés par l'honneur, guidés par le courage et embrasés par la

religion, présenta sept ou huit cents personnes, qui se perdirent sous les arbres des Tuileries, et qui, pour comble de malheur, se vouaient entre eux à l'exécration. Ces mots s'entendaient à chaque pas : « Voilà parmi nous des monar-« chiens, j'aimerais cent fois mieux de francs « jacobins. — Pourquoi souffre-t-on des habitués « du club de 89? Ce sont de vrais scélérats. » Comme des pistolets étaient les seules armes, un bataillon en bon ordre et bien déterminé n'eût pas craint le fameux rassemblement que les factieux décoraient par ironie du titre de *Colonne fondamentale de l'État*. Quelques émissaires des jacobins se mêlaient parmi les gentilshommes. Une joie mal déguisée les trahissait. Le sentiment de la douleur se lisait au contraire sur les traits de plusieurs chefs des bataillons de la garde nationale. Ils s'étaient avec éclat prononcés en faveur du Roi. Leur confiance, fondée sur des promesses magnifiques, se trouva frustrée d'une façon aussi cruelle que dangereuse. Les hommes que leurs discours et leurs caresses avaient ou séduits ou persuadés se transformèrent en ennemis et en accusateurs.

Je me promenais, dès avant six heures du matin, avec un de mes amis. Ce second était grand, intrépide, fort et loyal. Il réunissait en lui les

qualités qui semblaient d'une grande importance dans une semblable rencontre. Nous mangeâmes à la hâte un morceau chez le Suisse du jardin. Seuls maîtres du champ de bataille, à huit heures du soir nous prîmes le parti d'une sage retraite. J'étais rendu de lassitude et navré de douleur. Une promenade de quatorze heures sans interruption, avec une inquiétude souvent renouvelée et une impatience produite par les contrariétés comme par l'ennui; ces affligeantes circonstances suffisaient pour m'engager à maudire une journée dont les suites deviendraient inévitablement peu glorieuses pour la noblesse et très-funestes pour le monarque.

L'Assemblée ne tint pas ses séances durant les deux jours de fête; mais les jacobins redoublèrent l'activité de leurs manœuvres. Le vin, l'argent et les propos séditieux furent répandus avec adresse parmi les habitans des faubourgs. Des colonnes très-fortes et composées d'hommes armés de piques partirent le matin des barrières Saint-Antoine et Saint-Marceau : elles marchèrent droit aux Tuileries. Le peuple les vit de sang-froid s'avancer : les chefs de la garde nationale demeurèrent dans un repos produit par la différence de leurs opinions. Ceux dévoués au bien étaient encore les plus nombreux; mais

la triste levée de boucliers du jour d'auparavant les avait intimidés. De plus, ils se plaignaient de l'obstination de M. de La Fayette à ne pas se montrer, tandis qu'il conservait encore une grande influence.

Je vis les colonnes arriver avec assurance, mais avec lenteur. J'étais dans ce moment au coin de la rue Saint-Honoré, près des Quinze-Vingts, je pressai ma marche par des ruelles détournées, afin de prévenir leur arrivée à l'Assemblée. Les galeries et les corridors regorgeaient de curieux : mais un huissier de ma connaissance me facilita l'entrée de la salle, où plusieurs particuliers s'étaient furtivement introduits.

Déjà les colonnes avaient défilé d'un air menaçant, déjà les députés *sans-culottes* remplissaient la barre, lorsque deux membres de l'Assemblée s'écrièrent qu'ils reconnaissaient des étrangers qui se confondaient parmi les législateurs; que l'on devait chasser ces intrus avant d'entendre aucun discours. Cet avis fut accueilli par acclamation. Les huissiers reçurent l'ordre de nous renvoyer et l'exécutèrent.

A quatre pas de distance, j'aperçois une petite femme extrêmement jolie. Elle avait commis l'imprudence de se jeter au milieu du tumulte,

et pour comble elle menait avec elle un charmant petit garçon âgé de cinq ou six ans. Son premier mouvement est d'implorer mon secours. Je lui réponds avec franchise que le désordre intérieur et que les cris qui retentissent au dehors me donnent de la crainte pour ma propre conservation; qu'il me devient donc impossible de prendre deux personnes sous ma sauve-garde; alors, par un élan sublime et maternel, elle s'écrie : « Mon cher monsieur, sauvez mon fils, « et je serai trop heureuse. »

Je prends l'enfant dans mes bras, je gagne la porte, où le bruit et le trouble étaient au-delà de toute expression. Je dis simplement : « Citoyens, ménagez un père qui cherche à sau- « ver son fils. » Sur-le-champ la foule s'ouvre et ces mots volent de bouche en bouche. « *Place*, « *place à ce père avec son fils.* » Nul obstacle ne contrarie ma marche. Les figures enflammées de vin et de fureur s'adoucissent par un souris. Les horribles vociférations sont interrompues par ces douces paroles : « Pauvre petit, comme « il est brave. » Aussi l'enfant, d'abord effrayé, reprend bientôt de l'assurance, et salue avec grâce ceux qui l'entouraient.

La foule s'étendait, fort entassée, depuis le passage des Feuillans, par où je sortais, jusqu'à

l'entrée du Pont-Royal. Je la traversai dans toute sa longueur. Il y avait encore du mouvement sur le pont; mais le calme régnait dans la rue du Bac; et, lorsque mon petit compagnon et moi nous arrivâmes chez sa mère, qui logeait dans la rue de Vaugirard, on n'apercevait plus aucun symptôme des tristes changemens qui s'exécutaient.

La jeune dame se fit attendre plus de trois heures. Elle se plaignit d'avoir éprouvé plusieurs mauvais traitemens. Je pensai dès lors que, quel que soit l'empire que la galanterie et même la nature accordent à la beauté, jamais il ne s'approche de la puissance que l'amour paternel et l'amour filial exercent sur les âmes. L'aspect de ces deux sentimens célestes amollit les cœurs les plus féroces et réveille l'humanité chez les scélérats les plus endurcis, presque avec la même promptitude qu'il embrâse du plus saint ou du plus ravissant enthousiasme les êtres vertueux et sensibles.

Dès que l'Assemblée eut repris une apparente tranquillité, que troublait intérieurement la vue de milliers de piques, les orateurs des faubourgs demandèrent le renvoi de la garde constitutionnelle. Ils maudirent au nom des *bons patriotes* ce corps, « *pépinière infernale d'aristocratie*,

« qui conspirait pour cimenter, par le sang des « amis de la liberté, l'affreux despotisme. » Le décret de licenciement fut lancé sans le plus léger débat. La populace, toujours violente dans ses désirs, n'attendit pas que le Roi donnât sa sanction; elle se précipita sur les gardes qui se trouvaient de service autour du château. Ces hommes innocens eussent été livrés aux insultes, peut-être à la mort, sans les gardes nationaux, qui les prirent généreusement sous leur protection. Les sentinelles parurent entre deux défenseurs qui repoussaient les entreprises outrageantes. Louis XVI fut le témoin de ce spectacle indécent que la fureur du peuple renouvela plusieurs fois sous ses fenêtres sans que la sécurité de ce prince en parût altérée. Il sanctionna pour la forme un décret dont l'exécution se commençait avec tant d'animosité. La garde fut, au mépris de toute justice, cassée et renvoyée de l'École militaire, qui lui servait de caserne. Les jacobins promenèrent en grande pompe deux petits drapeaux blancs qui, disaient-ils, étaient préparés pour donner les signaux de la contre-révolution; mais qui n'avaient au vrai d'autre destination que celle de marquer les points de vues dans les exercices.

Le Roi vit en quatre jours s'éteindre tous les

rayons d'espérance qui pouvaient avoir jusqu'alors réchauffé son cœur. Le rassemblement de la noblesse, une fois dépouillé de ses magnifiques illusions, tombait réduit à quelques centaines de personnes, dont les forces ne répondaient pas au zèle et qui s'entravaient elles-mêmes par une désunion malheureuse. Trois mille gardes venaient de recevoir avec insulte leur renvoi pour prix d'une ardeur peut-être indiscrète, mais noble et désintéressée. Les gardes nationaux honnêtes se taisaient, ou par crainte, ou par mécontentement. Les constitutionnels étaient atterrés. M. de Rochambeau demeurait renfermé dans son hôtel. Le vicomte de Noailles avait pris la fuite. Jamais crise ne s'était annoncée sous de plus sinistres pronostics. Le mal, quoique extrême, ne demeurait pas néanmoins sans ressources. Si M. de La Fayette se fût élancé dans l'arène, plein d'une énergique ardeur et résolu d'y vaincre ou d'y périr, il eût, n'en doutons pas, ramené le calme, arrêté le cours des crimes et sauvé son maître; mais ses partisans les plus enthousiastes conservèrent peu d'espérance, du jour où la fortune, déchaînée contre cet objet de ses longues faveurs, lui ravit Gouvion qui, cherchant la mort, la trouva dans un poste avancé. M. de Gouvion servait dans le corps du

génie, où ses talens et ses connaissances le faisaient distinguer, lorsqu'il attacha son sort à celui du Français qui, à la fleur de l'âge, renonçait aux jouissances dont s'entourent les richesses et les grandeurs, pour fixer, par une démarche chevaleresque, les regards de l'Europe et mériter la reconnaissance d'une partie de l'Amérique. Le public vit dès lors dans cet officier le conseil et le guide de M. de La Fayette, guide qui lui devenait chaque jour d'une plus pressante nécessité à mesure qu'il agrandissait la sphère de son ambition. Un œil pénétrant ne pouvait rester fermé sur les difficultés des circonstances. La veille de son départ pour l'armée, Gouvion déposa ses peines dans le sein de l'amitié. « Mon cœur, dit-il à M^me^. Du- « vignet, est oppressé par la pensée que M. de La « Fayette court à sa perte. Puisse la ruine de ma « patrie ne pas suivre les disgrâces de mon hon- « nête, mais faible ami! De noirs pressentimens « me rendent la vie une charge presque insuppor- « table. » Les Parisiens, toujours portés à la raillerie, dirent : « Ah! l'effet du canon ne saurait « se comprendre! Le même boulet qui brise la « poitrine de Gouvion enlève la tête de M. de « La Fayette. »

CHAPITRE XVI.

Rencontre au Palais-Royal. — L'auteur reçoit un avis anonyme. — Stengel nommé colonel des dragons de Lorraine, refuse cette place qui est donnée à l'auteur. — Départ de Paris. — Entrevue avec M. de Montesquiou à Lyon. — Dislocation des compagnies. — Nouveau mode de jugement militaire. — Voyage de M. de La Fayette à Paris. — Les Marseillais traversent Lyon. — Duvivier.

Le 20 mai, à la nuit tombante, j'étais assis au Palais-Royal, lorsqu'un homme qui cachait avec soin sa figure, secouant avec force mon bras, me tira d'une sombre rêverie. Durant ces jours de trouble et de tristesse, tout incident hors de la marche accoutumée causait en général de l'effroi. Ce premier mouvement fut soudain dissipé par le son d'une voix qui m'était bien connue. Au moment où je prenais la route de Paris, Saint-Martin se dirigeait vers Coblentz. Officier dont j'ai eu l'occasion de faire l'éloge lors de notre crise d'Arles, il rassemblait en lui les qualités qui justifient la confiance. Nos pleins pouvoirs l'autorisèrent à mettre aux pieds

des princes l'hommage de notre dévouement et l'assurance de notre fidélité. Nous demandions les ordres de Leurs Altesses avec la résolution de les exécuter, dussent-ils réclamer des efforts, attirer des ennuis, entraîner des dangers et causer des sacrifices. Notre camarade, homme à ressources dans l'esprit et plus encore dans le caractère, avait rempli cette mission extrêmement délicate avec intelligence, calme, courage et rapidité. Ignorant mon adresse, me cherchant depuis deux jours, il rendait grâce au hasard qui venait de le servir si bien. Nous allâmes sur-le-champ à l'hôtel des Victoires. A l'abri des témoins ou importuns, ou surveillans, Saint-Martin me rendit un compte exact de son voyage. Monsieur et Monseigneur le comte d'Artois avaient daigné accorder leurs suffrages à la conduite que jusqu'à cette époque nous avions tenue. Mais ils avaient joint l'ordre positif de ne point abandonner notre poste, où nos services seraient plus essentiels que ceux qui jamais seraient en notre pouvoir au dehors. M. le maréchal de Broglio avait admis Saint-Martin à une longue audience. Le patriarche des généraux, que la France vénérait, et qui jouissait dans l'Europe d'une juste célébrité, avait exigé les détails les plus circonstanciés sur l'état des

choses en général et sur notre position personnelle. Il ne put qu'être satisfait des lumières qui lui furent communiquées avec franchise et avec jugement. La fin de l'entretien avait amené le conseil, même la prière de ne pas perdre de vue que les princes venaient de nous annoncer leur véritable volonté. Si pourtant les circonstances s'aggravaient à tel point que nous dussions abandonner le sol de la patrie, il était autorisé à prendre l'engagement que nous formerions une compagnie qui porterait le nom de Lorraine. Saint-Martin s'était en outre entendu prier de ne point paraître en public et de presser son départ d'après la crainte que quelques uns des espions qui infectaient le sein de la troupe des fidèles n'hérissassent sa route d'obstacles et même de périls.

Notre émissaire avait gagné Bruxelles. Une sage prévoyance l'engageait à éviter les lieux où il venait, peu de jours avant, de passer. La surveillance était active sur les frontières, et un coup de pied de cheval lui ayant enlevé l'hiver précédent un œil le rendait par malheur facile à reconnaître. A ce motif se joignait le désir de porter le tribut de l'affection respectueuse que les officiers de leur ancien régiment conservaient au prince de Lambesc et au prince de Vaudemont. Ces

princes, qui depuis leur retraite dans les États de l'empereur étaient connus sous les noms de prince Charles et de prince Joseph de Lorraine, avaient accueilli Saint-Martin avec une extrême bienveillance. Les questions nombreuses et détaillées du prince Joseph garantissaient la constance de son intérêt. Les deux frères combattirent avec force nos projets d'émigration. Je n'avais pas été oublié dans cette conférence; des suffrages d'estime et d'amitié n'avaient pu, dans la bouche d'un vrai chevalier, que tourner à mon honneur. Le prince Joseph avait recommandé que ses remercîmens me fussent offerts pour des égards auxquels il ne manquerait jamais de se montrer sensible.

A mon tour j'instruisis Saint-Martin des divers événemens qui nous étaient survenus. Après m'avoir écouté fort attentivement, il m'annonça son dessein de prendre dès le lendemain la route de Nismes. Ses prières redoublées avec instance tendirent au double objet que je différasse peu mon arrivée au régiment et que je fusse insensible aux séductions des embaucheurs pour Coblentz. Nombre de ces énergumènes du royalisme qui fourmillaient à Paris cachaient des vues perfides: instruits par un parti non moins habile que féroce, ils poursuivaient le plan de dépouiller les troupes de leurs anciens officiers.

A la suite de ces éclaircissemens, je crus sage d'abandonner un séjour où, sans nul espoir de devenir utile, je pouvais à toute heure être compromis. Mon fournisseur vint avec le ton de l'amitié me prévenir que la vie des nobles était chaque jour plus menacée, qu'il entendait sans cesse autour de lui machiner des complots contre les personnes dont les bienfaits avaient assuré le bonheur et l'aisance d'un si grand nombre de familles; que le mal s'aggravant avec une effrayante rapidité, et le salut des honnêtes gens étant son premier désir, il me suppliait de hâter mon départ. Un tel avis excita ma reconnaissance: comme je faisais l'éloge de cet homme obligeant, mon valet de chambre m'apprit que ses protestations affectueuses ne l'empêchaient pas de compter au nombre des jacobins les plus déterminés. On le regardait dans son quartier comme le patriote par excellence. Mais personne n'osait encore arborer avec effronterie la peau du tigre; celle du renard était d'un usage journalier.

Mes doutes sur le parti que je devais suivre augmentaient à chaque instant. Ces mots que je garderai toujours, et que je remettrai dans les mains de ceux qui fermeront mes paupières, ces mots tracés d'une écriture extrêmement fine me furent rendus avec des précautions remarquables. *Il ne*

faut pas se livrer à l'inquiétude ni à l'impatience, nous sommes dans des jours où le courage et la persévérance deviennent nécessaires. Il est impossible que le crime triomphe toujours, il viendra un temps où la vertu sera récompensée. On rend justice à votre manière d'être : soyez donc content, et surtout songez que votre position deviendra très-intéressante si vous en savez à propos tirer parti.

Combien de fatigues, de désagrémens et de dangers attendaient les officiers qui consentaient à remplir par devoir la tâche de dissimuler continuellement leurs goûts et leurs opinions. Un blâme général était l'unique et douloureuse récompense que l'on accordait à de si pénibles sacrifices. D'ailleurs, de quel bien pouvais-je, avec raison, garder l'espérance d'être l'auteur, dès que la conduite des dragons de Lorraine ne dépendait plus de moi, puisque Stengel en était devenu le colonel? Je le connaissais depuis longtemps, et je n'ignorais pas que mes conseils ne seraient que d'un faible poids près d'un homme de sa trempe. Véritable partisan, il avait fait la guerre dès sa jeunesse et devait à sa longue pratique des talens recommandables chez les officiers : intelligent, actif et brave, il aimait le jeu, la table et le plaisir ; toujours la pipe à la bouche

il discutait avec autant de chaleur que de justesse des questions militaires. Connaissant les différentes armées de l'Europe, il éblouissait par ses récits; accoutumé à changer de puissance, il n'embrassait dans le fond aucune des factions qui déchiraient notre patrie. Valence se plaisait depuis long-temps à ses entretiens instructifs sur le service des hussards. L'entière confiance de M. de La Fayette ne le priva point de l'estime de Dumourier, tandis que le charme attractif de ce second général ne l'arracha point d'entre les républicains. Emprisonné sous Robespierre, il devint libre par le supplice du tyran; chargé par Buonaparte du commandement des avant-postes de son armée, il tarda peu, par son ton d'assurance, à encourir la disgrâce de son général. Impatient de ne pas jouir de l'ascendant que son âge et son expérience paraissaient réclamer; livré aux sollicitudes par une position aussi pénible qu'imprévue, il a fini par recevoir la mort en combattant avec intrépidité dans une des fameuses campagnes d'Italie.

Mes indécisions furent terminées par une lettre de Stengel. Son dévouement au général de La Fayette lui prescrivait la loi de ne pas changer d'armée; d'ailleurs une longue habitude lui rendait pénible tout autre service que celui des

troupes légères. Ma réponse lui était à peine parvenue lorsqu'on le nomma colonel des hussards de Chamborand, et je le devins des dragons de Lorraine.

La situation de Paris était trop affligeante, pour que je ne pressasse pas l'heure de m'en éloigner. Les personnes que je voyais le plus blâmaient en général l'émigration contre laquelle M. de Malesherbes tonnait avec éloquence. Ce vénérable vieillard développait devant nous les principes magnanimes dont sa grande âme était nourrie, et dont il a fait une profession de foi que tous ses contemporains, honnêtes ainsi que criminels, ont admiré, les uns avec attendrissement et les autres avec fureur. Les siècles à venir regarderont avec surprise un acte d'héroïsme qui contraste à tel point avec les atrocités qu'il faudra le graver sur les pages de notre sanglante histoire. Magistrat, citoyen, sujet, philosophe dans la plus belle acception de ce titre, il pensait que le devoir inviolable était de se maintenir à son poste, sans se laisser ébranler par l'orage. « L'ab-
« sence, disait-il, réduit à l'impossibilité de faire
« du bien en aucun genre, et la mort reçue dans
« ses foyers mérite la préférence sur l'exil chez
« les étrangers; le supplice même de l'innocent
« n'est pas toujours inutile à ses concitoyens. Le

« sang de Virginie traça l'arrêt de destruction « des décemvirs. » M. de Malesherbes ne prévoyait pas que son propre exemple démentirait sa théorie. Victime auguste ! il a péri sans que son trépas, pleuré sur toute la terre, réveillât l'indignation chez les Français et brisât le sceptre d'airain de Robespierre. La Révolution avait produit des chefs trop pervers, avait rendu la populace trop vicieuse, pour qu'aucun effort fût capable de suspendre le cours de nos désastres. L'honnête homme qui s'est éloigné a du moins sauvé un crime à ses farouches persécuteurs : celui qui s'est obstiné dans la chimérique attente de défendre le trône a fait de ses jours un sacrifice respectable mais infructueux.

La veille de mon départ de Paris, j'allai recevoir les embrassemens d'un vieillard qui m'était bien cher. Je serrai dans mes bras l'ami de mon bienfaiteur, de mon grand-père (1), en un mot du mortel dont mon cœur trouve tant de délices à vénérer le souvenir, quoiqu'il me fasse souvent

(1) J.-F. de Venant, marquis d'Ivergni, né à Arras en 1711. Après avoir vécu trente ans à Châlons-sur-Saône, est mort à Uzès en Languedoc en 1785. La douceur, la complaisance, la sensibilité, la délicatesse, l'honneur, en un mot toutes les vertus sociales rassemblées dans une âme élevée ne seront-elles jamais des titres suffisans pour obtenir une réputation de quelque éclat?

répandre des larmes. Cet homme encore plein d'esprit et de vigueur vivait cependant depuis plusieurs années loin du monde à cause d'une extrême surdité; sentant que la solitude devenait le seul temps de jouissance que son triste état lui permît, il occupait une jolie maison près la barrière Blanche; ses dernières paroles resteront à jamais présentes à mon esprit. Que de circonstances m'ont cruellement convaincu de leur justesse! Lorsque je les entendis, elles contrariaient trop mes projets pour que je ne les attribuasse pas à l'espèce de pusillanimité qui presque toujours accompagne l'expérience d'un âge avancé.

« Vous croyez que la Révolution a beaucoup
« d'ennemis et peu de partisans : cette erreur
« qui vous est commune avec tous les royalistes
« produira les effets les plus funestes. L'intérêt
« et l'orgueil sont des mobiles qui séduisent trop
« le peuple en ce moment pour ne pas devenir
« des fléaux destructeurs. Le génie appuyé sur
« la justice et sur le courage aurait prévenu leur
« naissance, mais nulle force humaine n'est ca-
« pable d'arrêter leur progrès. Une illusion trom-
« pe en général, celle de penser que les gens avec
« lesquels on vit sont les plus nombreux et les
« plus puissans. Tout homme, à moins de ré-
« flexions sérieuses, attache au cercle qui l'en-

« toure une grande importance, il en fait son « univers, et compte le reste pour peu de chose. « Nous sommes tous du plus au moins, sans le « soupçonner, comme les géographes Chinois. « Tracent-ils une carte de la terre? l'empire de la « Chine en occupe l'espace presque entier. Les « autres contrées trouvent à peine des intervalles « imperceptibles sur les bords où elles sont je- « tées au hasard. Quant aux ouvriers, aux mar- « chands, en un mot, aux hommes des classes in- « férieures qui blâment devant vous la Révolu- « tion, leur unique but est de vous flatter : ils « tendent à vous enlever l'argent nécessaire pour « leur subsistance, et se jouent de votre vanité « crédule qui paye au poids de l'or des compli- « mens frivoles. Si vous parveniez à suivre les « démarches des plus pétulans d'entre ces décla- « mateurs, vous rencontreriez en eux les apôtres « effrénés du jacobinisme ou les démagogues en- « ragés de leur quartier. Du moment où cette « Révolution si maudite sera menacée par la « force, des millions de défenseurs s'élèveront de « toutes les parties de la France. *L'œuvre est ac-* « *complie*. Les tentatives pour son anéantissement « n'aboutiront qu'à rendre le peuple féroce, et « qu'à produire d'énormes attentats. L'adresse et « la prudence sont, par une funeste absence de

« fermeté, devenues les seuls palliatifs qu'une « main habile puisse encore employer avec le « plausible espoir d'en retirer quelques avan- « tages. Malheur aux hommes assez imprudens « pour fuir leur patrie! eux-mêmes s'ouvrent une « vallée de misère. Ils consumeront de tristes « années à gémir sur les suites que la faute d'un « instant enfantera. »

Je partis le premier de juin. La route m'opposa des difficultés à vaincre et des ennuis à dévorer. L'alarme et la défiance ne connaissaient plus de bornes, chaque commune arrêtait les voyageurs qu'elle soupçonnait être des gens suspects. De nombreuses étincelles d'un feu caché perçaient les entrailles du volcan, grondaient avec une violence qui présageait l'explosion prochaine et terrible. Les disputes se succédaient sans relâche, on en venait souvent aux mains. La faveur du moment regardait M. de La Fayette, ses partisans célébraient l'ange qui veillait au salut de la patrie; ses adversaires maudissaient le traître qui vendait la liberté publique aux *tyrans du château*. Déjà le nom de Roi, ce nom jadis si cher et si sacré, ne se prononçait que rarement et qu'avec des signes de répugnance.

Je me rendis à Lyon pour y recevoir les ordres de M. de Montesquiou, qui dans mon opinion em-

ployait les ressources d'un esprit supérieur à satisfaire son désir de ménager les différens partis sans blesser la délicatesse. Les uns et les autres lui accordaient peu de confiance. L'éloge de M. de La Fayette se trouvait souvent dans sa bouche, mais toujours avec des restrictions adroites qui le modéraient. Son état-major était composé d'un nombre presque égal de jacobins et de constitutionnels. Les premiers me regardaient d'un œil courroucé, parce que j'avais refusé des emplois dans le régiment à deux de leurs camarades.

Au milieu de plusieurs protestations honnêtes, M. de Montesquiou me laissa cependant entrevoir qu'il eût préféré que je commandasse un autre corps, d'après les idées peu favorables qui semblaient égarer les dragons sur mon compte. Cette espèce de sollicitude n'était pas dépourvue de fondement. Les dragons venaient de passer à Uzès où plusieurs de mes compatriotes s'étaient, suivant un usage commun parmi les habitans du même lieu, occupés des moyens d'indisposer contre moi les esprits. Leur dessein avait obtenu la réussite la plus parfaite. On me déchira d'un accord presque unanime, par rapport à mon patriotisme qui, disait-on, n'était qu'une pure hypocrisie et recouvrait une ambition insatiable. Gangrené d'aristocratie, je guettais l'heure propice

pour sacrifier les amis de la liberté. Plusieurs personnes, qui depuis long-temps étaient attachées à notre famille, instruisirent mon père de ces fâcheuses circonstances; je me trouvai donc prévenu, lorsque M. de Montesquiou me tint son discours, qui faillit me causer de nombreux accidens; quelques uns des auditeurs répandirent que leur général m'avait taxé hautement, et même en ma présence, d'être un aristocrate. A mon arrivée dans nos quartiers, je trouvai les habitans inquiets et les dragons agités de l'accusation que la voix publique supposait lancée contre moi par M. de Montesquiou. Cependant quelques assignats donnés à propos et soutenus par une conduite ferme ramenèrent la tranquillité qui devenait de jour en jour plus rare et par conséquent plus précieuse.

Je rejoignis à St.-Etienne-en-Forez. Cette ville répond à l'idée que les poëtes nous donnent de l'antre des Cyclopes. Elle est le lieu de manufacture d'une grande partie des armes qui s'emploient en France et même dans quelques pays étrangers. Par les ravages d'une fumée continuelle les maisons paraissent bâties de pierres calcinées. Les habitans sont la plupart maigres et décolorés; le bruit des ateliers est insupportable au point qu'il n'est personne qui n'en

soit incommodé, du moins avant que l'habitude ait produit son effet accoutumé; des contrastes piquans causent souvent de la surprise : près de ces noirs forgerons, des femmes agréables de fraîcheur, décentes de maintien et curieuses de propreté, fabriquent ces rubans si recherchés pour la parure. Deux sources de richesses qui sembleraient n'être pas destinées à couler dans le même lit, ont élevé la ville de St.-Étienne à un haut degré de prospérité.

Les armes du Forez, quoique fort en usage par la modicité de leur prix, jouissent en général de peu de réputation. Cependant plusieurs ouvriers habiles y travaillent parfaitement, lorsque les acheteurs donnent du temps et ne regardent pas de trop près à la dépense. Je m'occupai du soin de procurer aux dragons un solide armement : il fut entrepris dans le plus fameux atelier et d'après les meilleurs modèles.

L'obscurité sur l'avenir comme sur les moyens honnêtes à prendre, s'épaississait chaque jour; je pensai que rien ne m'importait plus que de mettre le régiment dans un aussi bon état qu'il me serait possible. Toutes les parties furent soignées avec d'heureux succès, grâce au zèle et à l'intelligence des officiers distingués qui favorisaient l'accomplissement de mes entreprises. Le

pouvoir et le crédit sur les hommes se trouvaient pourtant tout-à-fait détruits par une opération qui avait été calculée pour éteindre jusqu'à la dernière étincelle de l'esprit de corps. On venait de dissoudre les compagnies et de les reformer au sort sur la masse totale des individus. Si chaque régiment portait à l'armée ou dans les garnisons un esprit particulier, il en était de même de chaque compagnie dans les régimens. Toute recrue se rangeait à l'unisson des anciens, et tout homme habitué dans une compagnie éprouvait beaucoup de répugnance à la quitter pour une autre. Le caractère des officiers influait souvent, mais quelquefois aussi le ton remontait à des époques reculées. Par exemple, au régiment de Royal, j'ai servi dans un escadron qui, plus de vingt années de suite, avait été sous les ordres du comte de Montchal et du comte de Spada. Ces deux chefs étaient tranquilles jusqu'à la gravité ; néanmoins l'escadron se montrait éveillé, même un peu bruyant.

Les dragons de Lorraine souffrirent beaucoup du mélange des hommes. Boisseulh qui se félicitait de la confiance et de l'attachement de sa compagnie vit des dispositions si favorables détruites par cette nouvelle secousse. Un seul instant le priva du bonheur de recueillir le fruit des soins

longs et pénibles qu'il avait pris avec autant d'intelligence que d'activité. Nous n'eûmes plus une troupe sur laquelle nous pussions faire aucun fond; d'ailleurs de même qu'à Paris les personnes vouées au désir du bien vivaient divisées, de sorte que la défiance pesait sur chacune d'elles. L'autorité nécessaire pour ramener l'ordre languissait dépouillée de vigueur. Les chefs souffraient de l'humiliant besoin d'avoir recours à des ménagemens, tandis qu'il eût fallu au contraire déployer une franche énergie.

Le club de St.-Étienne était un des plus violens de la France; il suivait les impulsions d'hommes qui, dans la conduite des ateliers, avaient pris un ton repoussant et contracté un caractère féroce. Je ne parvins qu'avec peine à détourner les motions audacieuses, absurdes ou ridicules que l'on me signifiait souvent sans aucun motif. Cet état de crise était trop fâcheux pour que je ne reçusse pas avec joie l'ordre de nous rendre au-delà de Lyon dans les quartiers d'Ance et de Villefranche en Beaujolais.

Notre première journée nous conduisit dans un village dont le nom s'est effacé de ma mémoire, mais où je remarquai des mines et des forges considérables. Un maître de forges, homme riche, me logea parfaitement bien, me régala

d'une manière splendide, m'accueillit en un mot avec beaucoup de cordialité. Sa réputation de patriotisme était à tel point répandue dans la contrée, que le lendemain il m'apprit avoir reçu des visites secrètes de plusieurs dragons qui sollicitaient ses conseils sur l'opinion qu'ils devaient prendre de leurs officiers et en particulier de leur colonel. Je le félicitai de ses sages réponses et je l'assurai de ma gratitude; mais je sentis que les officiers qui espéraient faire le bien avec des subordonnés aussi défavorablement prévenus se berçaient d'un espoir chimérique. Quelque satisfaction m'attendait cependant le lendemain : le régiment traversa la ville de Lyon dans le meilleur ordre et dans la plus belle tenue; plusieurs officiers qui s'étaient depuis peu retirés du service, se trouvèrent sur notre passage; ils en croyaient à peine leurs yeux; quelques personnes entremêlèrent leurs complimens de l'aveu naïf qu'elles avaient jusqu'à ce jour pensé que je favorisais le désordre : un respect idolâtre pour la discipline que j'ai maintenue depuis l'instant de mon entrée au service jusqu'à celui de ma retraite, devenait une armure impuissante contre les traits de la calomnie. Les dragons arrivés au faubourg sur l'autre rive du Rhône y trouvèrent avec plaisir d'excellens fourgons,

de vigoureux chevaux de trait et des forges de campagne. Tous les objets utiles ou commodes avaient été préparés avec une scrupuleuse attention.

La faiblesse descendait depuis les hommes les plus élevés jusqu'aux moins puissans. Les ordres étaient toujours exprimés de manière à fournir différentes interprétations, afin de sauver toute responsabilité à celui qui les expédiait. Selon cette méthode générale, M. de Montesquiou nous avait adressé une route tellement entortillée sur la distribution de nos quartiers qu'il ouvrit le champ à de vifs débats entre les commandans de compagnie. Les discussions eurent lieu chez madame de Charrin la mère qui nous donnait un repas magnifique. La sagesse de Charrin et mes discours ne parvinrent qu'avec peine à ramener le calme parmi les officiers.

Nos nouveaux quartiers étaient bons et m'offraient l'avantage d'exercer le régiment. Un vieux proverbe dit : « Entre Villefranche et Ance est « la plus belle lieue de France. » J'eus à mi-chemin de beaux terreins dont nous tirâmes un grand parti. Le fond de l'instruction s'était perpétué parmi mes dragons, quelques jours d'exercice de détails nous conduisirent à manœuvrer avec une justesse et avec une rapidité d'autant plus sur-

prenantes qu'elles tenaient presque en entier du zèle des hommes.

Nous avions des clubs; mais, outre qu'ils étaient composés de gens aussi sages que simples, les dragons prenaient du dégoût pour les motions et pour les harangues : ils ne daignaient même plus demander les nouvelles ni de Paris, ni des armées. L'état des choses n'en devenait pas moins chaque jour plus alarmant. Les troupes étaient incertaines et mécontentes, par une suite de l'abandon des officiers qui se renouvelait sous des formes variées. L'ombre même de la discipline n'existait plus. On avait souffert la naissance et toléré le maintien d'un abus dangereux au-delà de toute expression. Les soldats se jugeaient entre eux. Ce n'est pas que les coupables ne fussent quelquefois punis avec une rigueur excessive. Mais le pur caprice prononçait les arrêts. Le soldat contractait, en outre, l'habitude de dédaigner des supérieurs dont il ne craignait aucune peine, et dont il n'attendait aucune récompense. Nous nous trouvions paralysés au point d'être des personnages superflus. Un concert unanime, inspiré par la sagesse et soutenu par la fermeté, n'aurait pas même découvert une route qui prévînt cette funeste dégradation. Qu'était-il donc permis d'attendre de militaires étrangers aux condescen-

dances et aux ruses, excédés de soins et de fatigues, aigris par les contradictions et par les injustices, qui, pour comble de misère, se divisaient sur le choix des moyens, quand ils s'accordaient sur la base des principes?

Les jacobins s'avançaient à pas de géant vers le pouvoir tyrannique. La plainte que l'Empereur forma contre cette faction qui, par le meurtre et par le sacrilége, semait les germes du régicide, ne put qu'accroître son importance. Les constitutionnels s'affaiblissaient déjà chaque jour, lorsque M. de La Fayette, contre l'aveu de ses partisans et malgré les représentations de ses amis, hasarda l'étonnant voyage de Paris, *qui fut son coup de grâce*. Il parut à la barre de l'Assemblée pour y dénoncer un parti que non-seulement il n'avait pas la force d'écraser, mais qu'il n'avait pas même le dessein de combattre : cette inexplicable démarche hâta la chute du trône. Les constitutionnels possédaient encore assez de pouvoir pour que la vie de leur chef fût respectée. Sa retraite de Paris satisfit les jacobins; mais son retour à l'armée lui dévoila tout entière la faute qu'il venait de commettre. Les soldats qui se montraient auparavant si dévoués à leur général, étaient entièrement refroidis. Des émissaires avaient d'abord

peint ses procédés comme ridicules. Un seul pas fut ensuite nécessaire pour les couvrir d'un vernis de trahison. Les murmures contre M. de La Fayette s'élevèrent avec violence et se répandirent avec vitesse. Depuis cette époque, il languit jusqu'à l'instant d'une fuite pour le moins maladroite, mais qui, d'après un juste respect pour le droit des gens, n'aurait pas dû le conduire à la captivité.

Quoique les constitutionnels ne formassent plus qu'un corps dont la tête semblait abattue, et dont les membres étaient mal assemblés, ils intimidaient encore les jacobins, qui ne se crurent pas assez forts pour les accabler. Afin de mettre la dernière main à cette violence, des secours furent demandés à Marseille. On vit avec une surprise mêlée d'horreur et d'effroi quatre mille hommes faire une route de deux cents lieues sans ordre, sans provisions, sans logemens, en un mot, sans aucune de ces précautions qui sont jugées indispensables pour exécuter des marches de troupes. Ils reçurent, de la bouche du maire, cette injonction non moins extraordinaire que criminelle : « Marchez, abat-« tez le tyran du château. » Hélas ! contre toutes les lois de la vraisemblance et de la justice, ils atteignirent leur but infernal. Je les vis, durant

plusieurs jours, traverser nos quartiers. Mes premiers regards démêlèrent les gens qui avaient proscrit ma tête au sujet de l'affaire de la ville d'Arles. Nul d'entre eux ne rappela les anciens reproches, soit par légèreté, soit par préoccupation.

Il ne m'aurait pas été possible d'empêcher toute relation entre nos hommes et les voyageurs. J'appris, peu de temps après, que les personnes de la famille royale, et, plus qu'aucune autre, la Reine, avait été grièvement outragée; mais ces orgies passagères ne nuisirent point à l'ordre non plus qu'à l'activité.

La justice me commande l'aveu que la bonne conduite des dragons provenait du mérite des officiers. Même parmi ceux qui ont servi la république, quelques-uns réclament mes éloges. M. de Beaumont, parvenu au grade de général de division et à la dignité de pair de France, réunissait aux talens militaires les qualités recherchées dans le commerce de la vie. Thirion, depuis colonel, commandait sa compagnie avec du zèle et de l'intelligence. Duvivier a, dans le cours des campagnes de l'Italie, excité l'enthousiasme de deux armées par un combat du genre antique semblable à ces faits d'armes chantés d'abord par Homère, ressuscités depuis par le

Tasse, et dont il sortit vainqueur d'un chef de hullands. Je le trouvai maréchal des logis en chef, quoiqu'il fût fort jeune. Sa belle tournure, son ton honnête et son zèle actif me déterminèrent à lui donner la première adjudance. Ce choix fait malgré les représentations de quelques officiers et au mépris des intrigues de plusieurs rivaux, réussit sous tous les rapports. L'armée n'offrait peut-être pas un aussi brillant, un aussi ferme, en un mot, un meilleur adjudant. Personne n'était plus intrépide, plus exact et plus délicat : il me portait un dévouement qui me devint plusieurs fois utile et qui conservera toujours des droits à ma reconnaissance. La teinte romanesque et poétique de son triomphe charma Buonaparte. Les bulletins de l'armée annoncèrent avec promptitude cette prouesse. Le conquérant de l'Italie, habile et prompt à reconnaître les hommes, éleva Duvivier au grade de chef d'escadron, et l'assura qu'il serait toujours parmi ses instrumens de guerre. Cette promesse conduisit Duvivier en Egypte, où, comme colonel d'un régiment de dragons, sa valeur prit le plus brillant essor. Il a trouvé sur le champ de bataille une mort honorable, mais cherchée avec imprudence, puisqu'il a combattu à la tête du corps dont il avait cessé d'être le chef d'après

sa nomination au grade de général de brigade. Nombre d'officiers généraux m'ont assuré que cet intrépide et généreux soldat eût compté au nombre des maréchaux de France si les dangers de la guerre l'eussent épargné.

CHAPITRE XVII.

Le 20 juin. — Projet d'adresse au Roi présenté au régiment. — Il est mal reçu. — Catastrophe de M. de Boisseulh. — Elle fait prendre aux officiers la résolution de se retirer. — L'auteur assemble le conseil d'administration et rend ses comptes. — Il présente la démission de huit officiers du régiment, et ensuite la sienne. — On le presse de rester; il refuse. — Départ d'Ance. — Séjour à Lyon. — Correspondance de l'auteur avec plusieurs de ses amis sur les affaires du temps. — Etat de la ville de Lyon. — Rencontre avec M. de Servan. — Entrevue avec M. de Menou. — Départ.

Sur ces entrefaites, nous reçûmes la nouvelle de l'attentat du 20 juin; elle me pénétra d'horreur, et je crus être libre des engagemens que j'avais pris de rester à mon poste. L'heure de faire du bien était évanouie pour ne plus renaître. L'honneur me prescrivait une dernière tentative bien pénible, puisque nul espoir de succès n'en adoucissait le désagrément et le danger : si l'armée entière témoignait son indignation par des adresses énergiques, les jacobins pourraient se trouver assez étonnés pour que le Roi, secondé de ses sujets fidèles, reconquît un pouvoir légitime.

J'assemble le régiment; je forme le cercle autour de moi : je peins avec de fortes couleurs les insultes criminelles que la Nation venait d'essuyer dans la personne sacrée de son Roi. Je ranime toutes mes facultés pour démontrer les suites dangereuses que de semblables excès entraîneront s'ils restent impunis. Enfin, au nom de la probité, de l'honneur et du vrai patriotisme, je propose une adresse dont je fais la lecture. Elle était conçue en ces termes :

« Sire, le régiment de Lorraine-Dragons, dis-
« persé dans des quartiers, entièrement livré
« aux devoirs de son état, n'apprend que trop
« tard les funestes attentats commis le 20 juin.
« Tous les individus qui composent ce corps ad-
« mirent l'héroïque fermeté qu'a déployée Votre
« Majesté. Ils voient avec douleur jusqu'à quel
« point quelques factieux ont porté leur crimi-
« nelle audace. Comment, au sein d'une nation
« de tout temps célèbre par sa bonté, par sa gé-
« nérosité, par son amour pour ses rois, s'est-il
« rencontré des hommes assez pervers pour ou-
« trager un prince dont les vertus commandent
« le respect et l'amour?

« Que les coupables soient punis; que leur
« châtiment épouvante quiconque serait capable
« de les imiter. Tel est le vœu des gens hon-

« pêtes. Malheur au Français qui ne se sent pas « prêt à verser son sang pour servir sa patrie, « pour maintenir les lois, pour défendre son « Roi ! »

Les officiers et les sous-officiers répondirent par des applaudissemens ; tandis que les dragons, mornes et silencieux, baissèrent la tête. Je donnai l'ordre de rentrer dans les quartiers. Les compagnies se retirèrent en silence. La stupeur semblait générale ; mais bientôt ce sentiment disparut et fit place à l'indignation. Le bruit unanime courut que j'avais de longue main machiné cette indigne trahison qui déshonorait et qui perdait le régiment. Alors on épluche ma conduite, on rappelle les différens griefs : la fuite honteuse de Carpentras, les manœuvres aristocratiques d'Arles. Toutes les voix me condamnent comme un criminel. Des reproches sanglans remplacent les éloges qui retentissaient la veille. Les soldats, semblables sur ce point aux enfans, n'accordent jamais un pardon complet. Leur rancune demeure, ou suspendue, ou dissimulée pour se réveiller avec éclat à la plus légère contrariété.

Les officiers et les sous-officiers m'annoncèrent avec douleur cet orage, dont un incident accrut la violence. Son récit servira pour donner

une idée de l'esprit qui régnait dans les troupes.

Boisseulh, plein d'un zèle véritablement digne d'éloges, s'occupait de son état avec autant d'application que dans les jours les plus tranquilles. Ses vues étaient loyales et désintéressées : car il refusa plusieurs places de lieutenant-colonel. Son imagination se berçait de la consolante espérance de rendre quelque service important. Les détails relatifs à l'armement étaient sous sa surveillance. Je le chargeai donc d'aller à Lyon recevoir la fourniture des armes à feu que les manufacturiers de Saint-Etienne nous expédiaient. Il partit avec un brigadier et quatre dragons d'escorte. Il se plaça sur le fourgon qui devait apporter les caisses. Chemin faisant, le sommeil le gagna. Son portefeuille tomba de sa poche et fut ramassé par un des dragons. Boisseulh, d'un naturel très-vif, ne s'aperçut de la perte qu'il avait faite que chez un négociant à qui je l'avais adressé pour des emplettes. Revenu promptement sur ses pas, il s'informa du portefeuille égaré. Le brigadier le lui remit, mais en disant : « Vous trouverez une pièce de manque, « le plan de l'affreuse conspiration que vous tra- « mez contre la patrie. » Boisseulh pria, menaça, promit ; efforts superflus ! puisque le brigadier avait sur-le-champ détaché deux dragons,

l'un chargé de remettre le plan original aux administrateurs du département, et l'autre d'en porter des copies dans les quartiers.

Au point du jour, j'entends un bruit épouvantable : je vole au lieu d'où il s'élève. Les hommes courent chez Boisseulh ; ils s'emparent de ses papiers et de ses chevaux. Le tumulte, au moment de mon arrivée, rend superflus mes efforts pour obtenir une minute d'audience. Les impressions de crainte s'entremêlaient avec les élans de fureur. La tête de l'infâme Boisseulh devait tomber. Chacun brandissait son sabre, et plusieurs voix criaient qu'il fallait chercher le traître dans Lyon. Je remarquai que les hommes qui passaient pour être des créatures de l'accusé se montraient les plus furieux. Cette circonstance, dont j'ai vu plusieurs exemples, n'annoncerait-elle pas que les royalistes se sont toutoujours rendus coupables de fautes graves, lorsqu'ils vantaient le grand nombre de leurs partisans? Le chef de parti consommé se garde bien de faire un vain étalage de ses complices; il les cache au contraire jusqu'à ce que leurs forces le mettent en état de frapper des coups décisifs.

Mes cris et mes signes obtiennent à la fin un silence souvent interrompu par des rugissemens.

J'assure que mon courroux contre Boisseulh serait extrême s'il était, en effet, assez criminel pour tramer un complot qui préparât le déshonneur des dragons et la ruine de sa patrie ; mais qu'une semblable accusation me semblait dépourvue de vraisemblance. Le principal orateur me présente pour lors un papier et prononce d'un ton véhément : « Lisez, mon colonel, et vous serez « convaincu. » Quelle est ma surprise, lorsque je porte mes regards sur ce terrible plan, et que je le reconnais pour la copie d'une de ces notes dépourvues de raison comme de vraisemblance, qui, de temps à autre, circulaient parmi les aristocrates campagnards. Celle-ci présentait l'état positif et détaillé de douze cent mille hommes, qui, suivis de dix mille pièces de canon, s'avançaient de toutes les parties de l'Europe avec l'appareil le plus redoutable. *En un tour de main* ils devaient renverser la constitution et relever l'autorité du Roi sans laisser la plus légère trace de nos troubles. Les jacobins, les constitutionnels et les monarchiens seraient pendus en masse sans que l'on eût d'égard pour personne. L'éloquence de cette pièce répondait à sa logique : elle venait d'un gentillâtre du voisinage qui a porté sa tête sur l'échafaud. Nous l'avions jugée, comme de raison, d'une choquante absurdité.

Ma position critique ne m'empêcha pourtant pas de sourire à la vue de cette cause de si sérieuses alarmes. Je tentai de communiquer à mes auditeurs les mêmes sentimens de mépris et de pitié ; mais je n'obtins pas de succès. L'approche d'une aussi terrible invasion produisait une frayeur que l'amour-propre s'efforçait de revêtir des expressions de la menace. Les quatre-vingt mille Prussiens étonnaient. La réputation colossale du grand Frédéric était en France l'objet d'un enthousiasme général. Les habitans et les soldats redoutaient l'armée prussienne sans presque s'occuper d'aucune autre. Si, à l'époque où la tempête se trouvait dans sa première force, la soumission des Français eût été, dans l'ordre des événemens, possible, cette entreprise n'aurait réussi que par les mains de l'intrépide et magnanime Frédéric-Guillaume II.

J'essayai d'abord de démontrer la grossièreté de ces exagérations dont M. de Boisseulh n'avait sans doute eu la patience de prendre une copie que dans le dessein de les tourner en ridicule et d'en amuser quelques-uns de ses amis. Mais la seconde partie de mon discours fut pulvérisée par le détail circonstancié que le porteur du papier débita des terreurs excessives que Boisseulh avait montrées. Reconnaissant que la rai-

son était devenue tout-à-fait sourde, j'attaquai les passions, bien plus faciles à gagner, et bien plus agissantes. Je parlai donc à leur vanité : je les rendis honteux de leurs inquiétudes, indignes d'hommes libres, qui s'informent où les ennemis sont sans jamais s'embarrasser ni de leur force ni de leur nombre. Le calme revint après deux heures de discussions : chacun promit d'attendre avec patience le retour de l'accusé. J'assurai, de mon côté, que nous examinerions avec impartialité les sujets de plainte, et que nous prononcerions ensuite d'après les lois militaires.

Je fis aussitôt seller un cheval, et je courus à toutes jambes à Lyon. Le long du chemin, des réflexions sérieuses me reprochèrent mon imprudence d'avoir fait plusieurs courses dans cette grande ville, où les spectacles et la société m'avaient uniquement attiré; mais dans des jours de révolution aucune démarche n'est jugée indifférente. Personne ne pense que le goût du plaisir, ce mobile si puissant, conserve encore la moindre influence. Les yeux fascinés voient partout des mouvemens condamnables ou des projets dangereux. Pour cette fois, j'obéissais à des motifs pressans : je voulais arrêter le retour de Boisseulh; je désirais m'entretenir avec

Charrin. Ce dernier était un homme sage, instruit, aimable et plein d'honneur. Pouvais-je désirer un second plus précieux dans cette heure de crise?

Nous convînmes que Charrin et Boisseulh se rendraient au quartier-général de M. de Montesquiou pendant que je retournerais au régiment pour donner nos démissions. Cette démarche devait nous éviter le caractère de déserteurs. Mes connaissances jugèrent en général que mon retour était hasardeux; mais il me parut indispensable. Une journée commencée avant cinq heures du matin, consumée dans de cruelles agitations et entremêlée de courses continuelles, dont une de six lieues, m'avait à la lettre harassé. Je sentais, outre ma fatigue, le désir de sauver un superbe cheval. Ces motifs me déterminèrent à rejoindre Ance sur le fourgon qui portait les armes arrivées la veille de Saint-Etienne.

A dix heures du soir, je mangeai la première bouchée de pain : ensuite je me couchai sur le fourgon avec le chirurgien-major et le jeune Després. Malgré la dureté de notre voiture, le sommeil suivit bientôt mon extrême lassitude. Je fus réveillé bientôt par deux coups de fusil : l'un ne porta point; l'autre effleura le dessus du

fourgon. Nous sautâmes à terre : nous nous trouvions au milieu d'une forte montée, peu loin de la première poste en sortant de Lyon. Nous regardâmes; nous écoutâmes; mais nous n'aperçûmes personne. Le brigadier ainsi que les deux dragons d'escorte montrèrent du courage et de la bonne volonté. Je refusai l'offre de battre les haies. Nous poursuivîmes la route à pied, et nous arrivâmes de grand matin.

Le régiment éprouvait une forte agitation. La fuite des officiers passait pour certaine. Les têtes étaient renversées. Les assemblées se succédaient, et quelques boute-feux proposaient des partis violens. Je sentis qu'il m'importait de tirer quelque avantage de l'étourdissement général. Mes chevaux ainsi que ceux de Boisseulh s'éloignèrent sans qu'aucun individu le soupçonnât.

J'avais eu raison de prévoir que les circonstances seraient orageuses et critiques; car, une heure après mon retour, les officiers accoururent au château. L'inquiétude se lisait sur leurs visages. Ils m'annoncèrent que les dragons s'avançaient en tumulte; que, pour eux, leur zèle en ma faveur était sans bornes; mais que la prudence ne permettait pas de me donner des conseils dans une position aussi délicate. Mon

unique réponse fut un ordre d'ouvrir les portes de la maison et des appartemens. La troupe, bruyante dans le lointain, s'apaisa dès qu'elle m'aperçut. Les craintes se portaient sur le sort des guidons et sur celui des caisses. Je montrai ces objets chers et précieux. Ensuite j'annonçai pour le lendemain, après le pansement de deux heures, un conseil d'administration dans lequel on rendrait un compte clair et scrupuleux de l'état des finances. Mon discours imposa silence, et nous débarrassa de ces incommodes visiteurs. A peine la foule fut-elle écoulée que je remerciai les officiers du noble sentiment qui leur avait inspiré la résolution de défendre mes jours à quelque prix que ce pût être. J'avertis que ceux qui prétendaient s'éloigner eussent à me porter leurs démissions. Mon dessein était de les lire à la parade, et mon honneur me prescrivait la loi de veiller avec tous les moyens en mon pouvoir, pour que le départ de personne n'éprouvât d'obstacle.

On me remit huit démissions. Les dragons des deux quartiers en écoutèrent la lecture avec de vifs témoignages de plaisir. A cinq heures du soir, j'ouvris le conseil que formèrent les officiers qui demeuraient à leur poste. Je le tins en public; mais, outre les spectateurs bénévoles,

on avait, par mon ordre, choisi douze députés sur les deux escadrons. J'évitai ainsi les criailleries de deux ou trois cents hommes qui se seraient perdu la tête par leur désir de faire des représentations.

Les députés eurent des siéges à la suite des membres du conseil. A peine fûmes-nous assis, que le lieutenant Montauban demanda la parole; je le connaissais pour un homme emporté, turbulent, et, de plus, mon ennemi personnel, à cause de ma prédilection pour Duvivier son rival. Il me sembla donc qu'une explication fâcheuse allait éclater; mais, à ma grande surprise, son discours contint une instante prière de ne pas quitter ma place. Les dragons l'appuyèrent par des cris et par des applaudissemens. Sur mon refus énergique et répété, les assistans trouvèrent à propos que je misse au jour l'état des finances. Le travail commença. Dans le premier abord, chaque député voulut reconnaître les choses et vérifier les livres posés sur le bureau. Comme quelques autres curieux regardaient aussi, la séance menaçait d'être d'une longue durée; mais je ne tardai pas à revoir une copie de notre grand conseil du Manége de Strasbourg, où l'ennui était devenu un mal contagieux. Tous les assistans s'évadèrent. Ni

mes prières ni mes exhortations ne furent capables de suspendre cette fuite générale; si bien qu'à neuf heures du soir, lorsque le travail se termina, pas un seul dragon ne se trouvait avec les officiers. Aucun de ceux-ci ne s'était retiré.

Je priai la société de me faire l'amitié de recevoir un souper. Je prévins toutefois que comme les officiers dont la démission avait été lue, ne pouvaient, selon les décrets, s'éloigner que le lendemain après la parade, ils seraient ce soir nos convives. Mon invitation fut accueillie avec la promesse de mettre de la politesse dans les procédés et de la réserve dans les discours. Tout se passa bien : le vin de Bourgogne ne fut pas ménagé; bientôt l'air de la confiance et le ton de la cordialité régnèrent. Alors Montauban, plus échauffé que ses camarades, tint un propos fait pour inspirer des pensées profondes : il dévoila les complots tramés de loin par les jacobins; il prouva que Dumourier et ses adhérens furent joués par des scélérats habiles. Je témoignai ma surprise de ce que l'on me pressât avec une ardeur soutenue de ne pas quitter, tandis que l'on se montrait satisfait du départ des capitaines. Ces derniers possédaient plus de titres à l'estime, comme à l'attachement que moi, qui, pour ainsi dire, étais à mon début. Je ne pouvais donc, sans

une aveugle vanité, croire que la franchise dictât les complimens flatteurs qui m'étaient adressés par plusieurs des convives. « Eh bien! mon co-« lonel, s'écria Montauban, à parler sans dégui-« sement, nous nous sentons en état d'être de « bons capitaines; mais nous n'avons pas la pré-« somption de nous croire capables d'être bons « colonels. — M. Montauban, lui répondis-je, « l'année dernière vous pensiez être suscepti-« ble de devenir de bons lieutenans; cette an-« née vous vous jugez en état de former de bons « capitaines; l'année prochaine vous ne mettrez « pas en doute votre mérite pour exercer l'em-« ploi de colonel. Alors vous travailleriez à m'ar-« racher du poste que vous me priez aujourd'hui « de conserver. »

Le lendemain dès le point du jour ma chambre se trouva remplie. Les officiers, les sous-officiers et les dragons faisaient une navette continuelle. Tous me pressaient à l'envi de ne pas les abandonner. Plusieurs hommes criaient en jurant qu'il fallait à toute force me garder, parce que je deviendrais un chef excellent, du jour où l'aristocrate Boisseulh serait éloigné. Cet officier, à les entendre dans leur langage grossier, *me menait par le bout du nez et me persuadait à sa fantaisie qu'il était nuit en plein midi.* Une

remarque leur revenait souvent à la bouche : « Comment se peut-il faire que le colonel nous « quitte lorsque les finances sont en bonne rè- « gle ?» Je résistais avec constance, lorsqu'un dragon plus actif que ses camarades pensa me causer de sérieux embarras. Il se rendit chez le maire, et lui prouva par de mauvaises raisons que le bien de la patrie prescrivait de m'arrêter et de me contraindre à poursuivre l'exercice de mes devoirs. Le maire était un paysan fort bonhomme qui se laissa persuader sans beaucoup de peine. Je le vis arriver chez moi pour me signifier que je demeurerais dans mon logement jusqu'à nouvel ordre et que je serais toujours colonel sans que personne eût d'égard à la répugnance que de mauvais patriotes m'avaient inspirée. Heureusement quelques sous-officiers secondèrent mes efforts pour faire entendre la voix de la raison et celle de la justice.

Le 6 juillet 1792 à midi, la garde se trouva rassemblée dans la cour du château; je fis mettre en chemin les officiers, dont j'avais la veille reçu les démissions; ensuite je m'avançai vers les dragons et les paysans qui formaient une masse considérable. Deux maréchaux-des-logis tenaient en main les guidons, et huit dragons portaient les caisses. Je remis ce dépôt au nou-

veau commandant et je lui donnai ma démission avec un autre écrit. On les lut à haute voix. Le second contenait ce peu de mots : « Forcé par des « circonstances impérieuses de quitter mon em- « ploi de colonel, je resterai, selon les décrets, « vingt-quatre heures, durant lesquelles tout in- « dividu me trouvera prêt à répondre de ma con- « duite, soit comme fonctionnaire public, soit « comme particulier. »

Un sous-officier d'ordonnance partit sur-le-champ pour le quartier-général de M. de Montesquiou, à qui j'adressai en ces termes les détails des événemens qui venaient de nous survenir :

« Monsieur, l'espoir de maintenir l'ordre, de « protéger la vie et les propriétés des citoyens, « nous a fait jusqu'à ce jour supporter les désa- « grémens sans nombre auxquels sont mainte- « nant exposés les officiers. La reconnaissance « des hommes estimables, habitant Nismes, les « Cévennes, Avignon, Carpentras, Arles, est une « bien flatteuse récompense de nos travaux. L'ex- « cellente conduite du régiment de Lorraine dra- « gons semblait annoncer de nouveaux succès ; « douce illusion détruite dans un instant !

« En apprenant les crimes du 20 juin, notre « premier mouvement a été d'exprimer aux dra-

« gons notre douleur et de leur proposer l'adresse « que je joins à ma lettre; loin de les voir parta- « ger nos sentimens, nous avons rencontré une « foule d'opposans, quelques-uns même ont osé « traiter notre proposition de trahison. Ce trait « annonce un bien funeste aveuglement, auquel « nous sommes trop sensibles pour rester plus « long-temps à notre poste : nous plaignons des « hommes dans l'erreur, nous désirons qu'ils « trouvent dans nos successeurs autant de zèle « pour leur bonheur. Ils le chercheraient en « vain ce bonheur, si des esprits dangereux « parvenaient à les rendre indifférens pour leur « Roi, et défians sur le compte de leurs offi- « ciers. »

« J'ai l'honneur de vous prévenir que les dé- « missions de MM. de Saint-Julien, de Charrin, « de Boisseulh, de Saint-Martin, de Vezins, de « Moyencourt, de Génevières et de Servies (1)

(1) Sur ces huit officiers, MM. de Saint-Julien, de Saint-Martin et de Moyencourt se trouvaient au Vigan avec le dépôt; mais ils m'avaient envoyé leurs démissions avec la date en blanc, résolus qu'ils étaient de courir avec nous les mêmes hasards, notre projet étant de nous réunir à Genève. Quinze jours d'une infructueuse attente dans cette ville nous convainquirent qu'ils avaient rencontré des obstacles que leurs efforts n'avaient pu surmonter.

« sont entre les mains de M. de Beaumont com-
« mandant du régiment de Lorraine dragons; j'y
« ai joint la mienne en observant les formaités
« prescrites par les réglemens militaires.

« La justice nous ordonne de reconnaître que
« ceux de nos camarades qui sont restés au corps
« nous ont donnés des marques touchantes d'in-
« térêt et ont acquis de nouveaux droits à notre
« attachement. Je suis etc.

Signé, « DE DAMPMARTIN.

« Ance près Villefranche, ce 6 juillet 1792. »

Je demeurai vint-quatre heures après avoir quitté l'uniforme. On ne me tint aucun mauvais propos. Les dragons feignirent une telle indifférence que pas un d'eux ne fut témoin de mon départ, qui n'eut lieu qu'à la suite de la parade. Mon cœur se serra malgré moi, lorsque les chevaux m'entraînèrent loin d'un corps, auquel j'étais attaché. Nulle armée n'en offrait un plus beau, un mieux monté, un mieux équipé : l'instruction elle-même se réveillait avec une rapidité surprenante. Les dragons séduits et dans l'erreur, mais non pas méchans, conservèrent toujours mon intérêt. Pendant la guerre, l'Italie devint le théâtre de leurs exploits. On les y a vus s'y distinguer d'une manière brillante; jamais ma mé-

moire ne fut outragée par leurs discours, et je n'ai pu me défendre d'une vive émotion, en apprenant qu'ils prononçaient encore mon nom avec attendrissement, et qu'ils m'accordèrent plusieurs fois des regrets.

Les officiers dont j'avais reçu les démissions devinrent mes fidèles supports. Généreux et braves compagnons d'ingrats et pénibles travaux, la reconnaissance grave vos procédés au fond d'un cœur sensible; à toutes les époques de ma vie, mon sang sera prêt à couler pour vous servir!

Je n'écoutai ni le monde, ni l'intérêt, ni l'ambition, lorsque je me déterminai pour l'abandon de mon état. J'avais long-temps pesé cette démarche, son importance se traçait en entier à mes regards et ses suites s'offraient revêtues des traits les plus sombres. L'honneur fut mon seul guide au moment où je me dépouillai. Nul espoir ne me restait de rentrer dans une carrière que j'aimais avec passion. Je savais que les royalistes blâmeraient celui qui n'avait pas profité de sa position pour rendre quelque service éclatant, que les partisans de la démocratie proscriraient celui qui les abandonnait au moment de servir la grande querelle, que les émigrés négligeraient celui qui ne s'était pas joint à eux avec empressement. Ces derniers, pleins d'enthousiame, sup-

posaient que la seule crainte d'une perte certaine amenait les partisans tardifs qui, dès lors, ne méritaient pas leur indulgence. En un mot, l'homme modéré avait, ainsi qu'à toutes les époques orageuses, pour unique partage, la haine, et souvent bien pis, le dédain des différens partis.

Lyon laissait déjà percer les germes des maux affreux qui l'ont depuis accablé. L'esprit contre-révolutionnaire y dominait avec imprudence. Des mécontens y paraissaient venus de toutes les parties du royaume. La cocarde tricolore était presque entièrement hors d'usage. Les propos les plus outrageans se répétaient contre les nouveaux systêmes. Les symptômes d'une insurrection régénératrice du royalisme pur se développaient avec éclat. Mes recherches ne me montrèrent qu'une foule, terrible dans ses menaces, mais impuissante dans ses tentatives. Je ne découvris chez les agitateurs aucune trace de plan calculé. Les chefs dignes de renommée sont arrivés dans la suite; mais pour lors Lyon représentait une seconde ville d'Arles; seulement l'immensité de la population et l'abondance des ressources annonçaient une explosion plus forte et des résultats plus fâcheux. En un mot, cette opulente cité me sembla le dernier séjour à choisir si l'on prétendait jouir de quelque calme.

Différentes lettres aggravèrent mes sollicitudes. Le général Choisi me manda : « Vous avez « fait une haute sottise. Je ne vous pardonnerai « jamais d'avoir manqué à la parole que vous « m'aviez donnée de rester à votre poste. Je ne « veux pas m'appesantir sur tout cela : j'ai déjà « assez de mes chagrins. » Ces reproches, quoique déchirans pour mon cœur, me parurent injustes. Les engagemens que j'avais pris avec ce général n'étaient-ils pas annulés dès qu'il avait reçu sa retraite? Le bruit de sa mort, qui bientôt se répandit, me coûta des pleurs amers; mais maintenant je verse de douces larmes par la certitude qu'échappé comme par miracle à travers les désastreuses agitations de notre patrie, il dut un honorable asile aux soins de l'amitié. Ses vieux jours se sont écoulés dans le repos et dans l'aisance. Il est resté durant de longues années tel qu'un modèle antique que le ciel épargnait pour rappeler des hommes égarés vers l'honneur et vers la loyauté. La vénération accordée aux vertus embrase tôt ou tard les âmes d'une ardeur noble et généreuse.

Les royalistes les-plus honnêtes et les plus zélés s'affaiblissaient par une funeste désunion, tandis que leurs adversaires s'avançaient d'un pas égal. Le comte de Sérent m'écrivait de Co-

blentz que le fanatisme y régnait avec une dure intolérance. Les prosélytes accouraient en foule. Ils étaient impitoyablement repoussés. « Ce sé-« jour, ajoutait-il, devient, malgré ses conti-« nuelles tourmentes, le dernier refuge de l'hon-« neur. Ceux qui l'habitent marchent au secours « de la monarchie d'un pas peut-être plus vif « qu'assuré, mais certainement avec une ar-« deur sincère. »

M. de Wittgenstein me marquait de Paris que la confusion croissait avec une effrayante rapidité; le meilleur des rois y consumait parmi les déboires et les insultes des jours dont la prochaine destruction était jurée. Il terminait sa lettre par ces paroles : « Croyez-moi, les of-« ficiers qui persistent maintenant à demeurer « dans leurs corps deviennent les satellites des « jacobins. M. de La Fayette s'est noyé; j'avais « donc raison de marquer de la répugnance à « être employé sous les ordres de ce général, qui « restera toujours à mes yeux un enfant avec de « bonnes qualités, mais privé d'expérience et « d'énergie. Une seule ressource reste aux hom-« mes d'honneur, celle de mourir en défendant « les derniers et faibles débris du trône. Je l'a-« dopte sans restriction. Recevez mes adieux. Je « vous répète encore que dans mon intime con-

« viction peu de chefs de corps ont rendu d'aussi « bons services que vous, mon cher colonel. « Plût au ciel que ce dernier témoignage de mon « estime et de mon amitié pût un jour devenir « utile à vos intérêts : toutefois ne vous bercez « pas de cette chimère. »

M. de Saturnan m'annonçait que les projets formés, soit à Paris, soit aux armées, devaient se placer également au rang des illusions. Les factieux y dominaient en despotes : ils avaient ou séduit ou effrayé les habitans de la capitale comme les individus des troupes. Aucun avantage n'était non plus à recueillir de la part des puissances étrangères, dont les efforts seraient repoussés par l'orgueil national. Le rétablissement de l'État et le salut du Roi ne naîtraient donc que du sein des provinces. Il se tenait en conséquence comme une sentinelle prête à voler vers le premier rassemblement que des sujets fidèles formeraient.

Ces trois infortunés et respectables amis ont jusqu'au dernier souffle de leur vie persisté dans leurs opinions diverses. Personne ne saurait méconnaître l'énergique vigueur des principes qui les animaient. M. de Sérent a trouvé la mort sur les côtes de la Bretagne. M. de Wittgenstein a péri le 10 août dans cette fatale journée qui

consomma la ruine de l'autorité royale. M. de Saturnan a versé son sang dans les plaines d'Anjou.

Une triste leçon m'apprit combien j'étais éloigné de posséder la connaissance des hommes. La société dans laquelle je vivais à Lyon tirait gloire d'une aristocratie exagérée. Ses membres m'avaient vivement pressé d'exécuter le dessein que j'avais formé de quitter le service. Cette démarche, à les entendre, serait héroïque et sublime : elle me vaudrait d'honorables applaudissemens ; mais je fus à peine dépouillé de mon emploi que les prévenances disparurent pour faire place à la froideur. Les hommes respectent l'autorité, même celle qu'ils abhorrent, et méprisent l'impuissance, même celle qu'ils célèbrent. Conservez du pouvoir ou renoncez à la considération. Le maréchal de Broglie, ce patriarche vénérable du militaire français, et dont la tête octogénaire était couronnée d'anciens lauriers, n'aurait pu, dans la plupart des contrées, soutenir la concurrence avec le moins connu des généraux républicains. Quelques complimens frivoles seraient devenus tout au plus le partage du premier, tandis que les véritables égards eussent été réservés pour le second.

Un grand seigneur sans charge, sans fortune et

sans crédit, ne conserve aucune espèce de prépondérance. Son indignation s'allume avec justice à la vue des titres et des priviléges dédaignés par ceux même qui sont intéressés à leur maintien. Qu'il mérite donc de pitié l'homme qui renonce à ses emplois et qui ne se sent pas dans l'âme assez d'élévation pour vivre, citoyen obscur, rarement utile, jamais brillant! Son absurde folie deviendra la source de nombreux repentirs. L'honneur, animé par la sensibilité, dicte la loi de fuir dès que le bien ne se trouve plus à notre portée; mais si l'on se sent encore soumis aux lois de l'ambition, le raisonnement et l'expérience prescrivent de demeurer en place tant que sa plus petite étincelle nous échauffera. Le calme de l'esprit et la paix de l'âme sont des préliminaires d'une indispensable nécessité pour suivre le conseil que Caton mourant adresse à son fils Portius. « Quand le vice règne, que l'au-« torité est entre les mains d'hommes impies, « le poste de l'honneur se trouve dans une noble « retraite (1). »

Dédaignons ces maximes sur les misères de la vie, qui sont rebattues depuis des siècles, tantôt par les préjugés, tantôt par la coutume, tantôt par l'amour-propre. Sourions de ces emphati-

(1) *Mort de Caton*, tragédie d'Addisson.

ques *jérémiades* avec lesquelles le riche et le puissant éblouissent le vulgaire. Grâces soient rendues à l'Ordonnateur suprême! Pour l'honnête homme, les plaisirs naissent presque à chaque pas, les chagrins ne le persécutent qu'à des intervalles plus ou moins longs : les plus cruels de ces derniers trouvent dans le temps un remède qui ne devient quelquefois que trop efficace lorsqu'il use les traits de cette mélancolie douce et profonde que les cœurs aimans se plaisent à nourrir.

Dans le peu de jours que les préparatifs de notre sortie du royaume nous firent passer à Lyon, je rencontrai plusieurs fois sur les quais M. de Servan, seul et sombre, se traînat avec cette lenteur qui signale l'importune oisiveté. Déchu de ses grandeurs, il ne donna aucun signe de surprise ni de mécontentement de me voir une fois l'aborder sans que nos relations précédentes m'autorisassent à cette démarche. L'abandon tarde peu à survenir entre deux hommes que que le sort traite avec rigueur. M. de Servan se plaignit des injustices dont je le voyais la victime, tonna contre les ennemis qui l'avaient renversé, mais soulagea ses peines par l'attente qu'avant peu le patriotisme terrasserait l'aristocratie des nobles, la superstition des prêtres et les complots

lérats. Dans ses calculs, qui furent justifiés par l'événement, il regardait comme certain sa rentrée dans le ministère. A mon tour, je racontai les circonstances qui m'avaient fait une loi de donner ma démission. Ma conduite fut soudain blâmée avec l'accent d'un homme qui gardait le souvenir d'avoir donné naguère des audiences. « Avant nos jours de funestes dissensions quel « officier français se serait, au début d'une guerre, « senti le front d'abandonner le champ d'hon- « neur. A quoi tendent des projets inévitable- « ment dépourvus de prévoyance? A vous ca- « cher dans Paris, ou à vous enterrer au fond « d'un département? Vous y serez en butte à des « recherches trop actives pour ne pas vous at- « teindre. Nous ne souffrirons pas l'individu qui, « par personnalité, par faiblesse ou par inci- « visme, prétendra vivre tranquille et obscur. « Vous souillerez-vous du sacrilége de grossir « les hordes que la tyrannie arme contre la li- « berté? A peine aurez-vous cessé de fouler le « sol de la France, que les chagrins et les hu- « miliations seront votre partage. Tôt ou tard les « déboires abreuvent l'enfant qui cherche à dé- « chirer le sein maternel. »

La veille de notre départ, je vis entrer dans ma chambre le comte Charles de Menou. Les

épanchemens de l'amitié nous procurèrent des jouissances qui furent bientôt obscurcies par plusieurs nuages. Animés des mêmes sentimens, nous différions sur le parti que l'on devait de préférence adopter. Menou, ferme dans l'opinion que le service du Roi et le bien de la France commandaient aux hommes honnêtes de ne pas abandonner leurs fonctions, soit militaires, soit administratives, se promettait de garder le plus qu'il lui serait possible le commandement de Royal-Pologne. Sa franchise le conduisit à blâmer la démarche que mes camarades et moi venions de faire. La chaleur, compagne inévitable des discussions, ne l'empêcha point de nous donner avec intérêt le conseil de presser notre sortie de Lyon. Le corps sous ses ordres arrivait le surlendemain pour faire partie de la garnison qui était destinée à réprimer une effervescence dans les esprits, dont l'Assemblée nationale concevait des alarmes. Les sous-officiers et les cavaliers, quoique maintenus dans une apparente discipline, ne verraient pas d'un œil favorable des officiers sur lesquels planerait le soupçon qu'ils combinaient les moyens d'émigrer. Persuadé de la justesse de ses raisons à cet égard, je l'assurai que nous ne serions plus à portée l'un de l'autre avant vingt-quatre heures.

Il désira le logement que j'occupais sur la place de Bellecourt. A l'instant où nous nous embrassions avec la mélancolique pensée que, selon toutes les apparences, ce bonheur ne serait plus notre partage, mon excellent ami donna une espèce d'essor à l'enjouement d'esprit qui s'accordait chez lui avec un cœur sensible, et que n'éteignaient pas les plus périlleuses circonstances. Ramenant le souvenir de la fameuse séparation du comte d'Egmont et du prince d'Orange, il prononça : « Adieu, « prince sans terre. » A quoi je répliquai : « Adieu, « comte sans tête. » Hélas ! ces derniers mots devinrent avant peu une prédiction fatalement accomplie. Menou fut mis en pièces par une troupe de furieux. Arrêté comme suspect avec quatorze officiers, ils furent embarqués sous le prétexte que la prison de Pierre-Encise serait pour eux un lieu de sûreté. Durant la traversée, les quinze malheureux, impitoyablement massacrés, souillèrent de leur sang et de leurs cadavres les eaux de la paisible Saône.

Une expérience acquise, sans nul doute, au prix de sollicitudes et de contradictions en assez grand nombre, m'a convaincu que quand les phénomènes soit moraux soit physiques atteignent une haute mesure de grandeur ; ils inspirent le respect et commandent l'admiration, quelques

dangers qui les entourent, quelques ravages qui les suivent. Une faible exhalaison est évitée avec dégoût; mais les voyageurs accourent des diverses parties de la terre pour considérer les terribles et majestueux vomissemens du Vésuve et ceux de l'Etna. De même l'émeute d'un village offre un désordre rebutant; mais les convulsions d'un État immense déchirant ses propres entrailles, semant au loin la terreur, donne à l'univers une secousse dont les siècles les plus reculés conserveront des vestiges non moins imposans que douloureux. Quel mortel n'a pas senti son âme embrasée à la vue d'un tel spectacle, n'a pas souvent oublié son intérêt personnel, n'a pas éprouvé les symptômes d'un enthousiasme involontaire, ne s'est pas quelquefois écrié : « Je souffre, je frémis d'horreur à la vue « des attentats accumulés. Je verse des pleurs « sur le supplice d'une foule d'innocens; je traîne « le souvenir déchirant du martyre du plus ver- « tueux des rois; je tombe le front dans la pous- « sière aux pieds des autels profanés par des « mains sacriléges. Cependant je ne souhaiterais « pas que mon existence fût transportée à des « jours plus paisibles. »

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Réflexions sur la situation de la France. — Plans des alliés. — L'auteur arrive à Genève. — Il se rend à Chambéri. — Le comte de Narbonne-Fitzlar l'engage à y rester, pour faire partie de l'*Expédition du Midi*. — Il préfère se rendre auprès des princes. — Conduite du major de Chambéri envers les émigrés. — Accueil qu'ils reçoivent aux eaux d'Aix. — Départ pour l'armée. — Adieux des Genevois. — L'auteur et ses camarades sont mal reçus des *Chevaliers de la Couronne*. — L'harmonie s'établit pourtant bientôt entre eux. — Entrevue avec le comte d'Ecquevilly. — Ils ne peuvent entrer à Bonn. — Arrivée à Trèves. — La compagnie de Lorraine ne peut être formée. — L'auteur entre dans la *Coalition languedocienne*.

Les Français, inquiets d'une longue paix (1), mécontens de quelques-uns de leurs anciens usages, et fatigués d'un bonheur uniforme, s'étaient, à la suite de nombreux débats entre le souverain et les dépositaires des lois, abandonnés à une ef-

(1) La conquête de la Corse, la part prise à l'anarchie

fervescence préparée par la vogue des paradoxes. La Révolution, imposante à son aurore, avait rapidement amené mille funestes résultats. Par l'abus d'un beau nom, les arbres de la liberté couvraient de leur ombre les germes de l'anarchie, pendant que la licence naissait aux pieds des statues de cette même liberté, qui, lorsqu'elle est fondée sur les lois, produit des pensées généreuses et des vertus éminentes. Depuis plus de trois années les crises tumultueuses transformaient le royaume en une arène de désolation; Louis XVI, captif sur le trône, sollicitait pour ses persécuteurs l'indulgence céleste; le Clergé, soumis aux pertes temporelles, ne gémissait que sur la dureté de l'impie, qui, peu satisfait d'avoir enlevé *la croix d'or* des chefs de l'Église, persécutait encore les défenseurs « de « cette croix de bois, le signe du salut des hu« mains (1). » Le second ordre de l'État consom-

de la Pologne et les secours accordés aux Américains n'avaient employé qu'une partie peu considérable des troupes de la France. Ce sera un ouvrage important que celui qui développera les suites de ces différentes expéditions. L'honneur de le produire ne saurait appartenir à notre siècle. Celui qui l'entreprendrait devrait couvrir son sein « d'un « bois dur et d'un triple airain. » *Illi robur et æs triplex.* (HORACE, ode.)

(1) Il serait superflu de louer ici le mouvement d'élo-

mait le sacrifice de ses biens, de ses charges et de ses affections, dans l'attente de dissiper l'orage qui grondait sur la monarchie. Le peuple regardait avec une stupeur mêlée de tristesse et de crainte, les outrages faits aux ministres des autels, la profanation des temples, la retraite des nobles, l'incendie des châteaux, en un mot, les attentats de la masse trop redoutée des factieux; une voix intérieure lui rendait suspect le démagogue qui tarissait les sources des consolations, des secours et des bienfaits aux cris de *guerre aux châteaux, paix aux chaumières!* Les troupes, momentanément infidèles à leur gloire antique et pure, se laissaient égarer par les apôtres de l'insubordination. Chaque corps recelait des agens incendiaires (1). Le soldat, entraîné loin de ses inclinations naturelles, outrageait

quence dans lequel M. le marquis de Montlozier a su réunir le sublime de la pensée avec celui de l'expression.

(1) Ces orateurs de chambrée rappelaient le misérable qui, sous Tibère, porta le désordre parmi les légions romaines. « Dans le camp (de Blesus) se trouvait un cer« tain Percennius, autrefois chef des spectacles, depuis « simple soldat, d'un discours audacieux et rendu par les « intrigues de théâtre habile à remuer la multitude. » *Erat in castris Percennius quidam, dux olim theatralium operarum, dein gregarius miles, procax linguâ et miscere cœtus histrionali studio doctus.* TACIT. Annal. lib. 1.

les officiers qui avaient jusqu'alors été les objets de son attachement et de son respect. Ses erreurs frayaient la route des officiers sortis de ses propres rangs, qu'il estime, qu'il considère, mais qu'il redoute, parce que leur longue soumission aux lois de la discipline les rend plus sévères : vérité que Tacite sanctionne en l'exprimant dans une de ses pensées profondes et à laquelle il prête un exemple pour appui. « Lors-« que les légions commandées par Blésus se « révoltèrent, Aufidus Rufus devint l'objet du « courroux du soldat, qui, après avoir arraché « ce préfet de son char, l'accabla du bagage, le « poussa à la tête de la colonne et lui demanda « d'un ton railleur si ces pesans fardeaux, si ces « longues marches se supportaient agréablement. « Rufus, d'abord soldat, puis centurion, ensuite « préfet de camp, maintenait l'ancien et dur « service ; il était inflexible pour la peine et pour « le travail, parce qu'il les avait supportés (1). »

A cette heure difficile où les cœurs honnêtes étaient gros de tristesse, où les ames timides se rongeaient de sollicitudes, un homme conçut la pensée de ranimer la confiance publique au moyen d'une forte commotion. J'ai rapporté plus haut l'entraînement vers la guerre que Dumou-

(1) *Et eo immitior quia tollaverat.* TACIT., lib. 1.

rier amena par son activité, son inquiétude, son audace et son énergie.

L'aveugle témérité pouvait seule cacher aux Français avec quelles forces inégales leur imprudence ouvrait une lutte que les novateurs les plus entreprenans ne supposaient pas devoir être si terrible et si mémorable. L'Autriche opposait des bataillons aguerris. La Saxe, la Hesse et plusieurs autres puissances de l'Allemagne, fournissaient des contingens; la Prusse faisait avancer des soldats qui, fiers de marcher sur les pas de quelques-uns des lieutenans du grand Frédéric, se croyaient toujours les fils de la victoire. Le nouveau roi de cette contrée soutenait avec dignité le poids si lourd qu'un grand homme fait peser sur son successeur. Frédéric-Guillaume II dans la vigueur de l'âge, doué de formes majestueuses, en outre spirituel, galant, intrépide et généreux, traînait après lui mille et mille suffrages. Quelques faiblesses aimables étaient-elles faites pour amortir l'enthousiasme, surtout chez les Français? Autour d'un monarque, image vivante de ces modèles nés de l'imagination du poète ou des caprices du romancier, se groupaient et ses fils et ses neveux, les rejetons de la race de Brandebourg, qui porte l'empreinte des qualités guerrières. Au sein de cette illustre

jeunesse paraissait un prince qui depuis a succombé victime de sa témérité ou plutôt de son désespoir; ses jours, trop tôt terminés, n'ont pas souffert qu'il prît pour la postérité le rang auquel les faveurs de la nature l'autorisaient à prétendre. Une valeur qui ne connaissait aucun danger, un esprit propre aux vastes conceptions et sachant se prêter aux détails agréables, un coup d'œil rapide dans les événemens politiques, le génie de la guerre, des talens de plus d'un genre à un rare degré de perfection, une affabilité, certaine de captiver les cœurs, l'art si difficile de se familiariser sans se compromettre; enfin, une tête magnifique sur le corps de l'Apollon du Belvédère : telle fut l'ensemble des qualités morales et physiques du prince Louis-Ferdinand de Prusse, dont la mort laisse d'ineffaçables regrets à tous ceux qui l'ont approché.

Près des enseignes auxiliaires flottait ce panache dont la blancheur fit, durant un long cours de siècles, le double emblême de l'amour de la patrie et de la fidélité au Roi. Les ennemis des Français le trouvèrent constamment sur le chemin de l'honneur, alors qu'il ne devenait pas le signal de la victoire. Là, les frères du monarque et les princes de son sang déployaient la bienfaisance, la magnanimité, la valeur; en

un mot, les vertus qui font palpiter des cœurs *tous Bourbons*. Sur les pas de ses augustes chefs, se précipitaient les descendans des gentilshommes qui, suivant l'expression pleine de sentiment du bon Henri IV, « le pressaient bien moins à « sa cour que sur le champ de bataille. » Ils comptaient parmi eux plusieurs généraux que des exploits avaient illustrés; tous se sentirent résolus de soutenir les privations, de braver les périls et de consommer les sacrifices, soit d'intérêts, soit de vanité, pour que le trône des lis recouvrât son lustre.

Par un hommage involontaire que l'Europe payait au militaire français, le duc de Brunswick, vaincu par le prince de Condé à Johannisberg, repoussé par le maréchal de Broglie à Corback, et défait par le maréchal de Castries à Clostercamp, gardait la réputation d'être l'un des premiers hommes de guerre du siècle. Dans ses mains le roi de Prusse déposa le généralat suprême, et, par une modestie trop peu appréciée, il ne se réserva que le droit de donner l'exemple du zèle, de la valeur et de la subordination.

Catherine II ouvrait avec réserve les trésors de la Russie; mais elle attisait le feu de l'émulation par ses promesses et plus encore par ses éloges. L'Angleterre se bornait au rôle de specta-

trice, mais prétendait toutefois s'intéresser au salut général.

Le plan de campagne détermina trois attaques sur les frontières, d'où les armées des puissances coalisées se promettaient de pénétrer sans beaucoup d'efforts jusqu'au sein du royaume. Les émigrés furent dispersés sur divers points. Les princes, frères du Roi, demeurèrent à la tête de douze mille hommes au centre. Le prince de Condé marcha vers l'Alsace avec six mille hommes, pendant que le duc de Bourbon en dirigeait quatre mille vers la Flandre. Le duc d'Enghien, sous les yeux de son père, croissait brillant de jeunesse, de vaillance, de franchise, de talens et de bonté. Les Français sont condamnés à payer à la mémoire de ce prince un tribut stérile. Des regrets sincères et profonds ne peuvent ranimer les cendres d'un jeune héros qui aurait *revécu* le grand Condé.

Les menaces que les souverains faisaient retentir avec un accent de jactance, peut-être peu en harmonie avec leur dignité, rendait le séjour de la France plus périlleux pour les hommes qui demeuraient fidèles aux principes conservateurs de la royauté. Soit par un dernier reste d'humanité, soit par l'habitude d'une longue subordination, le peuple répugnait en-

core à cette fureur féroce qui, bientôt après, baigna le sol de la patrie du sang de tant de milliers de victimes. On favorisa la sortie de ceux qui se proclamaient les adversaires de tous les excès avant de les traîner par troupes à l'échafaud. Mes camarades et moi nous n'eûmes donc besoin de lever aucun obstacle pour exécuter nos projets. Des agens subalternes, avec peu de mystère et pour un bénéfice médiocre, nous procurèrent des passe-ports, et nous firent remettre, au delà des frontières, nos chevaux et nos armes.

Au moment de notre arrivée à Genève, j'éprouvai une sensation qu'il ne m'a jamais été possible de définir. Mon cœur se serra par le mélange des regrets que me causaient plus d'une circonstance du passé, de mes pressentimens sur l'avenir, de la satisfaction qui suivait la pensée de mon obéissance à l'honneur, et du chagrin que je ressentais pour l'abandon des objets de ma tendresse; mais souvenir consolateur! je ne découvris, au milieu de ce véritable chaos de sollicitudes, aucun retour soit vers les calculs de l'intérêt, soit vers les rêves de l'ambition.

Nous satisfîmes avec empressement au devoir qui ordonnait de se présenter chez le chevalier de Botteville. A plus de quatre-vingts ans ce vieillard conservait l'esprit, les connaissances

et le caractère qui l'avaient classé parmi les plus habiles négociateurs. Il nous reçut avec affabilité, loua notre conduite, nous félicita sur notre heureuse sortie, et nous donna le conseil de prendre les ordres du comte de Narbonne-Fritzlar, qui exerçait les fonctions de représentant des princes. Quelques politesses personnelles me tombèrent en partage. Je les dus à la proximité des villes d'Uzès et d'Alais. Le chevalier de Botteville avait connu mon père dans les visites fréquentes qu'il faisait à son frère l'évêque d'Alais, prélat non moins bienfaisant que vertueux, qui avait empoisonné sa carrière par son ardeur et par sa constance à protéger les jansénistes, dont il professait les principes.

Charrin et moi nous prîmes la route de Chambéri, où le comte de Narbonne-Fritzlar avait fixé son séjour. Nous n'approchâmes qu'avec un sentiment de vénération de cet officier général, dont le surnom glorieux perpétuait un fait d'armes qui, durant la guerre de sept ans, avait assuré le salut de l'armée française. La taille élevée, la figure imposante et les cheveux blancs du comte réalisaient l'idée qu'avait fait concevoir sa réputation. Nous reconnûmes soudain ce ton de franchise et ce dédain du cérémonial qui convient si bien à l'homme de guerre que des

souvenirs honorables entourent. Nous apprîmes que le but de notre émigration pouvait être sur-le-champ atteint. Les princes l'autorisaient à garder toutes les personnes, et de préférence celles au service qui voudraient faire avec lui la campagne. « Vous éviterez, ajouta-t-il, de la fatigue et de la « dépense, sans pour cela être moins utiles à la « cause sacrée que nous défendons. Du moment « où les armées des souverains coalisés se seront « ouvertes la route de Paris, j'entrerai dans le « Dauphiné pour gagner Lyon, où des partisans « nombreux et influens m'appellent. Maître d'une « ville de cette importance, il me sera facile de « ramener à l'obéissance les provinces méridio- « nales, où plusieurs intelligences préparent « mes succès. Si, malgré mes observations, qui « sont dictées par le double désir de votre avan- « tage personnel et du bien public, vous persé- « vérez dans vos premiers projets, je suis prêt « à contribuer de tous les moyens en mon pou- « voir pour que votre départ n'éprouve aucun « obstacle. Ma bourse est peu fournie, cepen- « dant elle vous est ouverte au cas que vos fonds « ne soient pas suffisans pour vous conduire à « Coblentz. » Nous n'exprimâmes que d'une manière imparfaite notre reconnaissance, dont l'hommage précéda un refus respectueux, mais

positif. Notre conduite était justifiée par la promesse que les princes avaient daigné nous transmettre qu'à notre arrivée, ils formeraient une *compagnie de Lorraine.*

Ma position et mon goût me sollicitaient de préférer le séjour obscur mais tranquille de la Savoie aux orages qui m'attendaient, selon toutes les apparences, sur un théâtre brillant mais tumultueux. Le comte de Narbonne, que j'avais souvent rencontré chez son amie la duchesse de La Vallière, m'accordait une bienveillance qui devenait le garant de ses égards. Je ne doutai pas qu'il saisît, pour favoriser mon avancement, toutes les circonstances qui surviendraient. En outre le bailli de Villefranche, officier de cavalerie d'une belle réputation, l'ami de mon père, et qui s'était parfaitement bien prononcé pour moi lors de mes fréquentes courses d'Avignon, était le second du général; mais des motifs de grand poids faisaient pencher la balance du côté opposé. Le sort de mes camarades et le mien étaient unis par notre parole mutuelle. Cet engagement ne pouvait être relâché sans un aveu qu'il était pour le moins incertain que je pusse obtenir. Les chefs de l'*Expédition du Midi* ne disposaient que de forces imaginaires. Leur prétendu quartier-général se composait de cinq ou

six vieux officiers et des membres du parlement d'Aix; les uns conseillers, les autres avocats.

L'esprit le moins porté aux réflexions et le moins soupçonneux ne pouvait s'empêcher de reconnaître les symptômes de la répugnance dont les gouvernemens payaient les émigrés de leurs sacrifices. Le major de Chambéri, ancien garde-du-corps du roi de Sardaigne, n'observant aucune nuance, ni pour le nom, ni pour le grade, ni pour l'âge, traitait tous les Français comme de simples déserteurs. Peu de jours se passaient sans produire des scènes de scandale. Lorsque nous comparûmes devant ce rigoureux surveillant, j'avais à la main un bambou qui renfermait une petite lame d'épée. Cette espèce de canne, pour lors fort à la mode, avait l'apparence d'une arme sans pourtant être d'un usage réel. Le major prononça sur-le-champ que la *dague perfide et dangereuse devait être brisée.* A peine dépouillé du commandement, dont l'habitude se contracte facilement et se perd avec peine, je ne me sentis point intimidé par ce personnage à la taille colossale, au regard sourcilleux et à la voix de Stentor. Ma réponse donna, par sa vivacité, la preuve que les contradictions n'avaient pas encore assoupli mon humeur natu-

rellement susceptible. Dans la suite, ces contradictions, peu saillantes mais renouvelées, sont, dans leurs effets, devenues semblables à l'eau qui, « tombant goutte à goutte, perce le plus dur « rocher. » La querelle devint fort vive, et mon antagoniste, impatient de la moindre résistance, donna l'ordre de me transporter aux frontières, sur la route de Grenoble. Je courais le risque de me voir sous peu d'heures dans une position extrêmement fâcheuse, si M. de La Beaume, conseiller au parlement d'Aix, et lié d'une affection d'intimité avec l'un de mes oncles, le président de La Tour daigne, n'eût volé à mon secours avec une obligeance qui commandait toute ma reconnaissance : il se hâta d'intéresser en ma faveur le gouverneur de la ville. Nous vîmes entrer un vieillard dont le maintien, à la fois calme et noble, faisait naître la confiance ainsi que le respect. On eut lieu de reconnaître cette puissance morale que le génie a célébrée. « A « l'instant où une populace soulevée fait déjà « voler des pierres et des flambeaux, où la fu- « reur change tout en armes, si un homme, « rendu vénérable par ses vertus, apparaît, les « plus animés d'entre les séditieux se taisent, « le regardent, et d'une oreille avide écoutent « ses discours, qui gouvernent soudain les es-

« prits et fléchissent les cœurs (1). » Aussi le major et moi fîmes-nous succéder le silence à nos cris confus. Le digne gouverneur demanda un compte exact de ce qui avait eu lieu. Ensuite, avec l'impartialité du sage, il nous adressa une réprimande paternelle, et je me vis libre de gagner l'auberge où nous étions descendus. Le lendemain, dès le point du jour, nous montions à cheval pour presser notre retraite, lorsque le premier aide-de-camp du comte de Narbonne me remit une lettre qui nous recommandait aux bontés du maréchal de Broglie. Cette attention nous toucha d'autant plus que la délicatesse avec laquelle le général cherchait à se dérober aux remercîmens n'échappa point à nos regards.

Aux bains d'Aix, en Savoie, nous fûmes accueillis avec une espèce de pompe, grâce aux soins d'un rassemblement qui, certes, méritait le titre de *crême* des royalistes. Les hommes et les femmes y rivalisaient de zèle comme d'exaltation. Cette assurance tranchante formait, avec la réserve timide de Chambéri, un contraste dont la source se laissait sans peine apercevoir. Les familles au dessus de l'aisance avaient préféré le séjour des eaux, où quelques agrémens

(1) *Ac veluti magno in populo cum sæpe coorta est Seditio*, etc. VIRGILE.

faisaient oublier les inconvéniens de la cherté. Dès lors, suivant son usage, l'indépendance avait suivi la richesse. Là, de plus, n'était connu que de nom ce terrible major dont la surveillance était, pour les émigrés, semblable à ce glaive suspendu sur la tête de Damoclès.

Après quinze jours d'une attente coûteuse, triste et par malheur superflue, nous nous éloignâmes de Genève sans avoir vu arriver ceux d'entre nos camarades qui, au nombre de trois, avaient dû quitter le Vigan. Nous avions vécu paisibles et retirés. La dépense faite pour cinq maîtres, trois domestiques et douze chevaux, avait répandu dans la ville une somme d'argent assez considérable. Nous nous étions encore permis de goûter les douceurs de la bienfaisance. Cependant, au mépris des droits que nous avions acquis aux égards, les bateaux qui nous transportaient à Morges ne furent pas plutôt à quelques pas du rivage, qu'une foule de curieux remplirent les airs d'invectives prononcées avec l'accent de la fureur. Ils vomissaient les épithètes « de mauvais citoyens, de « traîtres à la patrie, de lâches déserteurs. » Confus de surprise et de tristesse, nous pressentîmes que cette république, rongée dans son sein par un poison désorganisateur, attendrait

peu à échanger sa liberté contre la licence. Une humiliante soumission tarda peu à devenir son châtiment.

Les vœux contre nous que les habitans de Genève avaient mêlés à leurs outrages ne furent point exaucés. Nous poursuivîmes notre route sans essuyer d'accident. Deux gardes-du-corps, dont la conduite avait développé tout l'héroïsme de la fidélité, grossirent notre petite caravane. Des chevaux bien choisis, mais jeunes et peu faits à la fatigue, ralentirent notre marche par la nécessité de fréquens séjours. Celui de Berne nous fut d'autant plus agréable, que les magistrats de cette ville considérable y maintenaient la prépondérance de l'aristocratie. A Bâle, nous ne pûmes demeurer que quelques heures. La fameuse auberge des *Trois Rois* s'était métamorphosée en une succursale de jacobins. A Rastadt, nous présentâmes l'hommage de notre respect au marquis de La Salle, que ses vertus, d'une simplicité touchante, rendaient si cher aux habitans de l'Alsace et aux braves qui avaient occupé les garnisons de cette province.

A la suite d'une longue marche, vers la chute du jour et par un ciel serein, nous entrions dans un village : des militaires l'occupaient. Nous entendons aussitôt répéter par différentes voix :

« Sont-ce des émigrés ou des émigrans? — Ces « messieurs se sont donné le temps de la ré- « flexion. — Vaut mieux tard que jamais. » Les bruyans éclats de rire faisaient encore ressortir les traits des épigrammes. Boisseulh et Vezins, fort peu disposés à supporter la raillerie, répliquent par des mots piquans. La querelle engagée s'échauffe. Un officier supérieur survient, exprime par ses regards comme par ses gestes la joie la plus vive, embrasse mes compagnons de route, et l'orage est sur-le-champ apaisé. Je tarde peu à savoir que le comte de Bussi, ancien capitaine au régiment des dragons de Lorraine, commandait MM. *les Chevaliers de la Couronne*. Des *camarades*, que leur colonel recevait avec une cordiale amitié, deviennent intéressans aux yeux des individus d'un corps qui était rassemblé à la voix de l'honneur, et qui avait pour guide le sentiment de la fidélité. Un souper, offert de bon cœur, nous rassemble en grand nombre dans un vaste hangar. La chère, simple mais abondante, est parfaitement assaisonnée, grâce à une franche gaieté. Le vin amène l'oubli des fatigues, et ne laisse place qu'aux illusions de l'espérance. Sur la fin de ce banquet, tout-à-fait militaire, l'eau-de-vie brûlée remplace le café et les liqueurs. La veillée ne se prolonge pas

sans produire cet abandon de confiance qui naît autour d'une table hospitalière. Nous sommes alors invités à prendre rang parmi les défenseurs du trône. On nous témoigne de fortes préventions contre le rassemblement de Coblentz, que les *monarchiens* soumettaient à leur funeste ascendant. Nous exprimons nos regrets de ne pouvoir pas répondre à des offres non moins aimables que flatteuses, en disant que nous nous pensions liés par la promesse que les princes avaient faite au sujet de la formation d'une compagnie de Lorraine. L'excuse parut plausible; de sorte que des adieux affectueux sont accompagnés de l'avis souvent répété que nous eussions soin de repousser des séducteurs habiles et perfides.

Les *Chevaliers de la Couronne* formaient l'avant-garde du corps de Condé dans sa marche sur Landau. Le mouvement de guerre, bien conçu et secondé par quelques intelligences parmi les habitans, semblait être le garant de la conquête d'une très-importante forteresse. Nous vîmes le lendemain cette élite de braves dont l'attitude calme, ferme, en un mot martiale, présageait la carrière de gloire qu'elle était destinée à parcourir. Les officiers du régiment du Roi-Infanterie composaient un très-bel escadron. Nous

prîmes plaisir à nous arrêter devant la légion de Mirabeau, qui devait peu tarder à se rendre fameuse, et dans laquelle l'imagination vive de son chef avait introduit une remarquable variété de costumes. Nous vîmes avec un retour pénible sur des illusions évanouies deux escadrons du régiment Dauphin-Cavalerie que le marquis de Raincourt avait amenés. Cette troupe, parfaitement montée, se faisait distinguer par la recherche de sa tenue. Nous avions long-temps entretenu l'espérance d'amener avec nous une grande partie des dragons de Lorraine. L'intelligence et le zèle des officiers, bien que secondés par la bonne volonté des subordonnés, ne pouvaient qu'échouer sans le secours d'une position favorable. Le voisinage d'une frontière donnait lieu de saisir toute occasion propre à produire un élan décisif. Dans l'intérieur du royaume, les obstacles se multipliaient en si grand nombre et entourés de tant de dangers, que l'idée de les surmonter devenait une chimère. Un poids pénible à supporter oppressa mon sein, alors que nous nous éloignâmes des drapeaux sous lesquels tout homme de guerre se tenait heureux et fier de se ranger.

Je rencontrai M. le comte d'Ecquevilly aux environs de Manheim. Etant descendu de sa ca-

lèche et moi de mon cheval, nous eûmes un long entretien sur la route. Il me devint douloureux de reconnaître que si son cœur sensible ne souffrait pas que la haine remplaçât un intérêt qui m'était bien précieux, ses préventions défavorables pour moi seraient pour le moins longues à effacer. Lorsqu'un chef aussi paternel, et mon constant protecteur, exprimait à tel point la répugnance, ne devais-je pas croire que les indifférens me susciteraient des contradictions et semeraient sous mes pas des épines? Une voix intérieure, et que je me suis souvent reproché d'avoir étouffée, me faisait entendre qu'un petit nombre d'éclaircissemens appuyés du suffrage des officiers du régiment de Lorraine, et soutenus par les lettres du prince Joseph, réveilleraient des sentimens qui, pendant l'espace de douze années, avaient fait ma félicité. Je rencontrai sur la place de Manheim plusieurs officiers de la garnison de Strasbourg, qui me reconnurent, et dont l'abord suffisait pour bannir jusqu'à l'ombre de l'appréhension. Dans une espèce de conseil que nous tînmes le soir, Charrin, le plus sage et le plus prévoyant, se prononça pour rester au corps de Condé. Quoique son discours fût de nature à repousser les objections, je me rangeai de l'opinion qu'émirent Boisseulh et Ve-

zins de rejoindre les princes. Boisseulh parlait d'après le désir de retrouver celui de ses frères qui avait été major en second du régiment des chasseurs d'Alsace. Quant à Vezin, il tenait comme point d'honneur à paraître aux yeux du grand bailli de la noblesse de sa province. Suivant l'usage immémorial et d'éternelle durée, les vues personnelles parurent révêtues des motifs de l'avantage commun.

Les sentinelles placées aux portes de Bonn nous signifièrent avec brutalité l'ordre de prendre un chemin détourné. Notre surprise et notre *désappointement* amenèrent bientôt les réflexions sur un état de choses à tel point compliqué par la politique, que l'un des frères de la reine de France interdisait l'entrée de sa résidence aux hommes qui se dévouaient au soutien de la monarchie française. Les avertissemens d'une profonde prévoyance ou les calculs d'une parcimonieuse économie dictèrent-ils les procédés de l'électeur de Cologne, qui furent imités par nombre des princes régnans dont l'Allemange fourmillait? Cette dureté, qui nous blessait trop pour que nous en fussions les juges, parut plus cruelle de la part d'un prélat de la religion, qui doit voir ses fils de prédilection dans les malheureux et dans les pauvres.

Nous avions tourné la ville de Bonn pour gagner un misérable gîte : notre humeur triste fut distraite par l'arrivée d'un étranger. Je reconnus Malet-du-Pan, que j'avais rencontré plusieurs fois chez M. de Cicé, archevêque de Bordeaux. Il me parut difficile à concevoir que l'un des plus renommés d'entre les champions de la cause royale s'éloignât du théâtre sur lequel la grande querelle allait être vidée. Comment expliquer sa retraite, lorsque ses écrits avaient si long-temps demandé que l'autorité légitime, s'armant contre la révolte, l'anarchie et la licence, étouffât ces trois monstres désorganisateurs? Le célèbre Genevois dont l'éloquence, juste de pensée, forte d'expressions, mais monotone de débit, produisait un effet semblable à celui de la lecture d'un excellent livre, nous traça le tableau des abus et des erreurs qui menaçaient d'amener les plus sinistres résultats. Il n'avait pas voulu rester avec des hommes, les uns intrigans ou ambitieux, les autres crédules dans leur vertu, et dont l'Europe aurait pu lui reprocher d'être les complices. Nous l'écoutâmes avec avidité, mais nous ne ressentîmes que des inquiétudes passagères, d'après la persuasion qu'une censure aussi virulente naissait du courroux qui transporte les hommes trompés dans leur attente de dominer.

Le quartier-général des princes s'était avancé de Coblentz à Trèves. Les deux dernières journées de notre marche, nous eûmes lieu de remarquer un mouvement très-actif. Les habitans des environs, les voitures, les chariots et les bêtes de charge se croisaient sans relâche. Parvenus au terme de nos désirs si constans, nous n'obtînmes pas sans quelques efforts l'honneur d'être admis devant Monsieur et devant monseigneur le comte d'Artois. Les deux augustes frères nous reçurent avec bienveillance : par une heureuse harmonie, leur accueil réunissait la bonté touchante de Saint-Louis et l'enjouement aimable de Henri IV.

La lettre du comte de Narbonne amena un sourire sur les lèvres du maréchal de Broglie, dont le regard avait d'abord paru tant soit peu sourcilleux. Sur quelques motifs que les arrivées tardives fussent fondées, elles froissaient l'impatience d'un vieillard qui, pour la *cause sacrée*, brûlait du feu de la jeunesse. Les questions du maréchal sur l'intérieur de la France, furent purement de forme, et il n'écouta nos réponses que par une politesse qui cachait peu son manque d'attention. L'incertitude sur la faiblesse des partisans de la Révolution, sur le repentir d'un assez grand nombre d'entre eux et

sur la frayeur de tous, aurait été repoussée comme une erreur grossière ou même criminelle. Nous réclamâmes alors l'effet de la promesse qui nous avait long-temps bercés d'une flatteuse illusion. La réponse trompa notre attente ; mais nous reconnûmes bientôt l'impossibilité de former une compagnie de Lorraine. Le comte d'Assous, l'un des chefs d'escadron du régiment, guide aussi intelligent qu'actif, nous apprit que plusieurs officiers, impatiens de nos retards, avaient pris place dans des corps différens. Outre les frais assez considérables auxquels aucun n'avait pu se dérober, il serait peu naturel et même peu décent qu'ils abandonnassent ceux qui venaient de les admettre pour compagnons d'armes. Son vieil attachement, ajouta-t-il, n'était point douteux, il ne dépouillerait cependant, sous aucun prétexte, l'uniforme d'officier dans les Grenadiers à cheval.

Les chefs de l'état-major général nous offrirent de joindre celle des compagnies en faveur de laquelle nous sentirions quelque préférence. Etant du Languedoc, je souhaitai l'honneur de servir avec la noblesse de cette province. Le maréchal de Castries la commandait, et je m'applaudissais des liens de parenté et d'amitié qui unissaient ma famille à l'une des branches de la

maison du maréchal. La coalition languedocienne se formait de deux compagnies d'infanterie et d'un escadron de cavalerie. Je dus à une circonstance heureuse pour moi le désir qu'eurent mes camarades de partager ma destinée. Le marquis Dulau, colonel en second du régiment de Lorraine-Dragons, commandait l'escadron de la coalition. Cet officier joignant aux talens de son état les qualités recherchées dans le monde, inspirait en même temps l'estime et l'affection. Nous fûmes accueillis comme au sein d'une famille. Les membres qui la composaient n'étaient pas moins recommandables par leur parfaite union que par l'esprit et les connaissances qui distinguaient nombre d'entre eux, tandis que l'âge et les vertus de quelques-uns commandaient le respect. Boisseulh rejoignit son frère, aide-major de la gendarmerie : nous réparâmes sa perte, grâce à l'acquisition de M. de Bérat. Charrin devint aide-major de l'escadron, et ce choix eut un assentiment unanime.

CHAPITRE II.

Composition de l'armée. — Ses qualités et ses défauts. — On reçoit la nouvelle du 10 août. — L'ordre est donné de franchir les frontières. — L'archevêque de Narbonne officie dans la cathédrale de Trèves. — Le roi de Prusse passe la revue des émigrés. — Réflexions sur les causes qui ont fait manquer la campagne de 1792.

Dès que nous eûmes rempli les soins nécessaires pour fixer notre existence, nous nous trouvâmes en liberté de faire des observations sur les objets de haute importance vers lesquels nous étions accourus et que nous pouvions enfin envisager comme témoins et comme acteurs. L'histoire n'avait jamais déposé dans ses fastes le récit d'un tel spectacle, et puisse-t-il ne jamais être renouvelé! La pompe d'une ancienne, opulente et vaste monarchie paraissait amoncelée dans une seule ville : personne qui ne restât stupéfait à l'aspect de cet encombrement de richesses, de dignités et de grandeurs. Je pensai maintes fois qu'un songe me transportait parmi ces magiques merveilles que, dans ses effervescences, enfante l'imagination des romanciers.

Quatre princes, augustes rejetons de plus de soixante rois, captivaient tous les cœurs par ce charme que le ciel répand sur la terre, lorsqu'à l'illustration de la naissance et à l'éclat de la vertu, il joint les douceurs de la sensibilité : deux de ces princes à la fleur de la jeunesse faisaient naître de tendres sollicitudes et de flatteuses espérances chez les Français qui voyaient en eux des rameaux de l'arbre antique à l'ombre duquel leur patrie florissait depuis près de neuf siècles.

Proche des Bourbons se rangeaient en grand nombre les membres de ce clergé, qui, comme Saint-Foix l'assure, « est le plus savant de l'Eu-« rope et celui qui vit avec le plus de décence. » Si quelques-uns des chefs de ce corps vénérable s'étaient mis à la tête des administrations, *et, familiarisés avec les détours de la diplomatie, s'ils s'étaient introduits dans les conseils des souverains*, tous avaient du moins, pleins de zèle et de courage, revêtu la sainteté du sacerdoce à l'heure où la tourmente suscitée par l'irréligion menaçait l'autel et le trône. Champions généreux de l'Église, qui voyaient marcher sur leurs traces des prêtres soustraits au fer des assassins, échappés de dessous la hache des bourreaux, et purifiés dans le creuset des persécutions, ces confes-

seurs, avec l'intime persuasion de se placer sur le seuil de l'éternité, se consacrèrent à la tâche pénible de dissiper l'aveuglement des factieux, et d'embraser leurs âmes d'une confiance sans bornes et d'une soumission aveugle aux préceptes de l'Évangile.

Chefs de la noblesse, les grands seigneurs venaient de rompre les liens dont la flatterie les avait enlacés dès leur berceau durant les années qui furent les avant-coureurs de la Révolution. Les plaisirs à la cour et à Paris étaient payés au poids de l'or, les honneurs s'acquéraient par le crédit, et trop souvent les brillantes illusions ou d'amour ou de gloire fuyaient à l'aspect des calculs de finances. Soudain retentit une voix qui s'élève du tombeau de leurs aïeux; elle pénètre jusque dans leurs cœurs; elle les touche : désormais on les verra tout entiers *à leur Dieu*, *à leur Roi et à leur belle*, tels que furent longtemps les chevaliers français.

Les gentilshommes avaient payé leur tribut à la faiblesse qui nous entraîne vers l'imitation de ceux que le sort a placés au-dessus de nous : transportés par le bouleversement général sur le sol où l'honneur les appelle, ils reconnaissent aujourd'hui que la véritable destinée des nobles français fut et sera toujours de porter les armes.

La maison du Roi brillait d'un lustre qui rappelait en partie la splendeur du règne de Louis XIV, de ce monarque que ses sujets admiraient, que l'Europe respectait et que ses ennemis craignaient. La maison du Roi réveillait le double souvenir et des hauts faits qui l'avaient distinguée, et des regrets qu'occasionna sa réforme. Le comte de Saint-Germain descendit dans la tombe, chargé du tort grave, mais causé uniquement par l'imprévoyance, d'avoir préparé la voie aux attentats des perturbateurs de l'ordre public. La gendarmerie reparaissait commandée par M. le marquis d'Autichamp, qui l'avait portée au plus haut point de perfection qu'un corps de cavalerie puisse atteindre. Les officiers des Gardes-Françaises recrutaient ce régiment à leurs propres frais, jaloux qu'ils se sentaient de combler le vide creusé par l'insurrection de leurs soldats. Une semblable fleur de guerriers, si elle se fût formée, soit aux jours des preux de Charlemagne, soit lors des exploits de la chevalerie, aurait été sans nulle présomption autorisée à regarder comme facile la conquête d'un grand royaume. Mais la découverte des armes à feu, les progrès de l'artillerie et le perfectionnement de l'infanterie ont à tel point influé sur l'art militaire, que la force

jadis unique des armées, n'en devient aujourd'hui que le luxe, si l'on néglige le soin de rassembler et d'instruire des individus sortis des classes de la société où l'habitude familiarise de bonne heure avec les fatigues et les travaux.

La magistrature multipliait les gages d'un zèle non moins pur, non moins ardent que celui dont les deux premiers ordres de l'Etat se montraient embrasés. Les doyens des cours souveraines avaient résolu de prendre pour leur modèles les dépositaires des balances de la justice dont l'histoire perpétue la renommée : ces dignes personnages étaient étrangers aux intrigues de la cour et de la ville, dédaignaient le luxe, haïssaient le faste et se consacraient uniquement à d'augustes fonctions. Aux époques fatales des troubles intérieurs et des guerres civiles, ils apparaissaient au milieu des partis, gourmandaient les factieux subalternes, réprimaient les grands seigneurs, rivalisaient de courage avec les généraux et faisaient entendre aux rois le langage de l'austère vérité.

Les machinateurs des complots, qui détendirent tous les ressorts de la monarchie, n'avaient eu garde de négliger les parlemens. Les sages du jour savaient que le mépris des usages et des habitudes de son état ne manque guères de

produire la négligence de ses devoirs et la violation de ses principes. Les railleries sur la marche empesée des robins produisirent une telle métamorphose, que souvent un conseiller de grand'chambre s'applaudissait lorsqu'une jolie femme l'admettait à sa toilette et lui reconnaissait la tournure d'un colonel de dragons. En général, les jeunes magistrats lancés dans le grand monde en partageaient l'ivresse, et plusieurs en avaient même adopté les paradoxes. L'expérience, par une de ses terribles mais salutaires leçons, avait dissipé les illusions de l'enchantement: Renaud jeta loin de lui les guirlandes de fleurs sous lesquelles le fer de son armure avait été caché par les mains d'Armide.

Il n'appartient point à la nature humaine de former un rassemblement au sein duquel ne pénètre pas l'intrigue. Ce vice, souple dans sa marche et fertile en ressources, avait, chez les exilés volontaires, l'avantage d'être secondé par un noble sentiment. L'exagération et le merveilleux venaient facilement se placer dans le récit de chaque particulier et établissaient des droits sans nombre pour réclamer un tribut de reconnaissance. L'âme magnanime des princes savourait la douceur de répandre des bienfaits; on distribua les grades et les décorations avec une prodigalité

qui tarit leur source. Un officier, d'allure tant soit peu lente, demanda à son tour le prix de services reconnus importans. Les cordons, les croix et les épaulettes foisonnaient trop pour flatter l'homme qui avait établi de véritables droits à une récompense. L'embarras se serait prolongé sans l'heureuse idée de le nommer commandant des Illyriens qui tarderaient peu avant d'arriver. Le maréchal de Broglie prit sur lui le soin de donner au chef nouvellement promu des conseils sur la manière de conduire des hommes d'une humeur bizarre, d'un caractère difficile. Le disciple ne put qu'écouter avec l'attention du respect un aussi grand maître, dont les leçons restèrent toutefois superflues, car il ne parut aucun Illyrien.

L'esprit de parti exerçait un despotisme non moins capricieux qu'intolérant. Au fort de l'épuration des royalistes, plusieurs sujets tarés, parmi lesquels plus d'un avaient été chassés des corps, marchaient la tête haute et prononçaient leurs arrêts d'un ton décisif. D'autre part, des officiers recommandables par de longs services, par des talens et par un honneur sans tache, se voyaient repoussés. La surprise que l'on témoignait à la vue de ce contraste choquant recevait une réponse uniforme : « Nous avons mal connu

« les hommes ; les étourdis attiraient notre sévé-
« rité, tandis que les hypocrites usurpaient notre
« estime et quelquefois même notre considéra-
« tion. » Le bruit circula que le colonel Dasson, rendu fameux par les batteries flottantes que la jalousie avait fait échouer devant Gibraltar, qui étonnait par son génie, commandait le respect par ses vertus et gagnait l'affection par sa bonhomie, s'était vu contraint de rentrer chez les révolutionnaires. Tel a favorisé les succès de la République, qui, dans le principe, brûla du désir de combattre pour le rétablissement de la Monarchie. Les actes de rigueur se fussent bien davantage multipliés, si le marquis de Miran, président de la commission créée pour l'examen des arriérés, n'eût pas réuni les principes d'un caractère droit, la sagesse d'un esprit juste et la tolérance d'un cœur sensible.

La confiance dans les individus, qui n'étaient dignes que du mépris, amenait chaque jour des résultats fâcheux. L'exagération du zèle devenait pour eux un masque d'absolue nécessité afin de se faire pardonner des erreurs ou des fautes qu'un retour sur eux-mêmes leur reprochait ; et lorsque d'après les circonstances du moment ils se voyaient absous, leurs discours incendiaires allumaient les flambeaux de la dis-

corde et attisaient le désir de la vengeance. Ils faisaient entendre sans cesse la menace d'infliger des punitions sévères et de frapper assez de coupables pour que les factieux fussent à jamais épouvantés. Les douceurs de la réconciliation étaient signalées comme des torts, ou au moins comme des faiblesses. Les hommes que l'expérience et la réflexion rendaient favorables aux sentimens modérés étaient rares, et dès lors timides. Dans ce groupe presque inaperçu, le marquis de Caraman acquérait des droits à la vénération par les soins éclairés et soutenus qu'il donnait à concilier le salut de l'autel et du trône avec la tranquillité publique. « Nous « ne sommes qu'une poignée d'individus qui ne « saurions peupler à nous seuls le royaume et qui « n'apporterions que le trouble, à moins que les « Français demeurés dans l'intérieur ne soient « traités comme des frères dont quelques uns se « sont égarés, et dont plusieurs ont été malheu- « reux. »

Les perturbateurs, la plupart perfides, se flétrissaient par un vil espionnage. Les jacobins, d'après la maxime politique de toute antiquité « que « l'on aime la trahison, mais que l'on déteste les « traîtres, » chargèrent la hache révolutionnaire du soin de récompenser plusieurs d'entre les mi-

sérables qui avaient porté des atteintes cruelles aux émigrés. La jeunesse française s'abandonne facilement à l'attrait du plaisir, à une vivacité irréfléchie et à une humeur généreuse. D'ailleurs les entraves étaient rompues et les scrupules levés par la persuasion d'un triomphe prochain. Les ressources nécessaires pour réparer quelques brèches ne paraissaient pas devoir être attendues. L'or versé avec profusion, les bijoux mis en circulation, et les piéges tendus par des usuriers affligeaient les hommes sages sans néanmoins leur causer l'amère et profonde douleur qui les navrait en pensant à la fréquence des duels. L'honneur, bien entendu, aurait prescrit de ne pas répandre, dans des différends personnels, un sang précieux pour le soutien de la cause générale. Celui qui donnait la mort à l'un de ses compagnons d'armes servait les intérêts des adversaires dont il prétendait réprimer les attentats. Mais en distribuant le blâme avec une inflexible sévérité, il faut être assez juste pour observer que les qualités qui enfantent les prodiges de l'homme de guerre sortent du foyer dans lequel les grandes passions fermentent, et d'où, compagnes les unes des autres, elles jaillissent en commun. Les guerriers qui, au cri mille fois redoublés de *Dieu le veut*, et sous les enseignes

de Saint-Louis, se consacraient à la délivrance de la cité sainte, méconnurent souvent les exhortations de la sagesse et les ordres de l'autorité. Le scandale fut souvent audacieusement étalé non loin des tentes du pieux monarque.

Le tumulte qui régnait à Trèves ne sympathisait point avec le caractère et avec les goûts du comte de Sérent. Je dus chercher celui qui m'était si cher dans l'un des cantonnemens de la coalition de Bretagne. Quelques entretiens confidentiels suffirent pour me rendre certain qu'une sagesse d'esprit et une modération de principes à toute épreuve ne pouvaient rendre l'homme qui les possédait recommandable aux coryphées des partis divisés et subdivisés entre eux. Un dédommagement à des contrariétés, la plupart frivoles, se rencontrait néanmoins pour le comte de Sérent dans l'attachement et dans l'estime de cette noblesse bretonne, à qui l'on ne pouvait contester l'honneur d'un énergique patriotisme.

L'amitié me valut encore d'autres jouissances. Je rencontrai Sales, qui a fait si souvent palpiter mon cœur de l'amour fraternel. La conduite de cet excellent ami me donna une preuve de l'attrait qui reporte les hommes vers l'objet de leurs premières affections. La réforme des mous-

quetaires datait de seize années; et depuis cette époque, le comte de Sales, capitaine au régiment de Royal-Cavalerie, répondait avec franchise et avec sensibilité à l'amitié de ses camarades. N'importe! au premier appel il vole près du guidon des mousquetaires et ne donne que de faibles regrets aux étendards de Royal.

Les nouvelles transmises sur le commencement de la journée déplorable du 10 août excitèrent des transports d'allégresse. Peu d'heures s'écoulèrent avant que l'expression de la joie fît place au silence de l'indignation. Ce sentiment naissait de l'horreur inspirée par une catastrophe sacrilége. L'énormité du mal se dérobait pourtant en grande partie à nos yeux par l'aveuglement qui nous l'offrait comme facile à réparer.

Dès que le conseil des souverains eut assigné le jour où les frontières devaient être franchies, la protection de l'Ordonnateur suprême fut implorée. Une cérémonie religieuse fut célébrée avec solennité. L'archevêque de Narbonne, que plusieurs évêques assistaient, et à qui un clergé nombreux servait de cortége, officia. Quel être assez indifférent aurait vu d'un œil sec la foule empressée et respectueuse qui remplissait le chœur, la nef et le parvis de l'antique cathé-

drale de Trèves? L'âme ne s'élève peut-être jamais autant que lorsque la valeur du guerrier fléchit devant la puissance de la Divinité. L'amour et la gratitude produisent alors chez les braves un attendrissement mêlé de respect. « Le soldat « qui craint Dieu sera toujours le plus redou- « table à ses ennemis. » Le silence de componction qui régnait s'interrompt tout à coup, et la voûte frémit du son de mille et mille voix au moment où le pontife du jour entonna le *Domine salvum*. Les joues vivement colorées sont arrosées de larmes, et les seins palpitent gros de soupirs. Toutes les facultés morales de l'homme, aiguillonnées par son orgueil et secondées par son imagination, n'auraient pu, sans le secours de la religion, produire une scène aussi sublime.

Le roi de Prusse passa en revue la cavalerie des émigrés à Trèves. Des rassemblemens dignes du plus grand intérêt furent jugés par le chevalier et par le monarque. A ces deux titres, Frédéric-Guillaume ne pouvait qu'apprécier ou plutôt que regarder comme sacrée la valeur se dévouant à la fidélité. Le sentiment lui inspira donc des louanges délicates et touchantes. La mélancolie se peignit dans le plus expressif des regards à la vue des officiers de la marine, que leurs lumières et leurs talens rendaient l'un des trésors

de l'État. L'ardeur du zèle n'aurait pas permis d'observer à quel point la conservation de ce corps était importante pour la France.

Un suffrage sur lequel la bienveillance aurait pu seule répandre cette expression de politesse qui, de la part des grands, ne manque guère d'électriser ceux qu'ils veulent ou gagner ou récompenser, fut garanti réel par les éloges que les officiers généraux étrangers ne purent refuser. Il serait, en effet, difficile de former une seconde fois un rassemblement aussi magnifique. Le maintien des hommes, l'élégance de la tenue, la richesse des armes et la beauté des chevaux produisaient d'abord la surprise et bientôt l'admiration. Sur les ailes des coalitions, de la noblesse et des corps de la maison du Roi, le régiment des hussards de Saxe paraissait rangé en bataille. Ce régiment, regardé comme un modèle d'instruction et de discipline, avait, sans l'ombre de l'hésitation, suivi les pas de son colonel-commandant, le baron de Gottesheim. Près de ce chef se faisaient distinguer le comte de Fresnel, qui, pour lors colonel en second, occupe aujourd'hui avec honneur le grade de lieutenant-général au service de l'Autriche, et le baron de Wardner, premier lieutenant-colonel, qu'une réputation acquise uniquement par ses services,

mettait au rang des meilleurs officiers que les troupes possédassent.

Frédéric-Guillaume annonça que huit jours après il passerait la revue de l'infanterie des émigrés au camp de Strabedimus, que dès le surlendemain elle irait occuper.

Le terme fixé par le roi de Prusse me laissa libre de satisfaire le désir que j'avais depuis notre sortie de rendre compte au prince Joseph de Lorraine de différens objets qui se rapportaient à son ancien régiment. N'était-ce pas l'un de mes devoirs de l'instruire des nouveaux droits que les officiers nommés par son frère ou par lui venaient d'acquérir à son intérêt et à sa confiance ? Quel que pût être le résultat de la lutte qui s'engageait, nous étions persuadés que notre avantage se trouverait toujours à posséder un aussi puissant protecteur.

Quoique forcé par les circonstances d'être avare du temps, je ne pus prendre sur moi de traverser le corps d'armée que monsieur le duc de Bourbon commandait sans m'y arrêter quelques heures. Ma première visite fut chez le marquis de Vibraye qui, premier gentilhomme du prince, logeait dans le château de Huy, petite ville de l'évêché de Liége, où le quartier-général était pour le moment fixé. Cet officier général avait

eu, durant plusieurs années, le régiment de Royal-Cavalerie sous son inspection et s'était acquis des droits à mon attachement ainsi qu'à ma reconnaissance. A mon entrée, il parut incertain. Peu de phrases suffirent pour me ramener les sentimens favorables d'un homme chez qui la pétulance du caractère ne faisait que mieux ressortir la rare délicatesse et l'extrême bonté. La première de ces nuances dans l'ensemble de son caractère l'embrasait d'un royalisme à tel point exalté, que je n'ai depuis trouvé que froids les gens les plus renommés à cet égard.

Je parcourus le camp, qui était placé à peu de distance du château. Le rassemblement, peu considérable, n'aurait pu être trop loué, tant y régnaient l'ordre, le calme et le zèle. Le marquis de Vibraye, étant colonel du régiment Dauphin-Cavalerie, l'avait porté à un rare degré de perfection, et depuis il avait paru sous un jour favorable parmi les inspecteurs. Ces moyens d'influence, unis à des soins assidus, lui avaient facilité la formation d'un escadron de cent cinquante sous-officiers venus de différens corps de troupes à cheval. Il me présenta l'*elixir* des braves gens, et des bons royalistes. Assurément ils se rendaient bien recommandables ceux qui, sans aucun privilége, soit de rang, soit de for-

tune à défendre, et sans nulle puissance, ni de préjugé, ni d'opinion à repousser, abandonnaient leur patrie au moment où s'ouvraient devant eux les routes de l'ambition. Il me fut agréable de retrouver le comte de Carneville, que j'avais connu à Strasbourg major du régiment d'Artois-Calvaerie : officier actif, intelligent et instruit, il relevait ces qualités par les avantages de la figure et de la taille, qui ne sont point à négliger chez les hommes destinés à exécuter des entreprises hardies. Les succès du comte de Carneville furent appréciés par l'Autriche, qui prit à sa solde le chef et la légion qu'il avait formée.

Le prince Joseph de Lorraine me reçut avec l'accent de la franchise et avec les signes de la bienveillance. Je fus touché du souvenir qu'il conservait de son ancien régiment, souvenir qui devenait de la sollicitude en faveur des individus dont il se composait. Ne pouvait-on pas reconnaître cette émotion dont les propriétaires ne se défendent guère à la pensée des possessions dont la perte a été consommée sans laisser jour à aucune espérance? Le prince ne partageait pas l'enivrement général, et ne jugeait pas aussi prompt que certain le succès des souverains coalisés. Cette défiance autorisa ma demande pour

que mes camarades et moi, si des revers bien peu probables survenaient, fussions autorisés à solliciter de l'emploi dans les troupes impériales. Une réponse embarrassée et froide dérangea mes combinaisons. « La paix avec la Turquie laissait, « observa-t-il, dans l'inactivité une foule d'offi- « ciers qui possédaient des titres recommanda- « bles. D'ailleurs son frère le prince Charles, « dont le crédit lui était nécessaire à la cour, « approuvait peu les émigrations qui avaient eu « lieu sans une impérieuse nécessité. » La crainte de me rendre importun par de nouvelles instances me commanda de la réserve. Les princes de la maison de Lorraine ne marquaient aucune peine à me voir à la tête de leur régiment; mais ils ne m'y avaient point appelé. Charrin se fût trouvé sur un bien meilleur terrain pour plaider la cause commune. J'acceptai l'invitation de passer le reste du jour avec le prince. Le vicomte de Montmorenci-Laval vint dîner; et, par sa présence, interrompit un tête-à-tête qui, à la longue, serait devenu embarrassant. Je ne me retirai pas de chez le prince Joseph sans faire une réflexion sur la légèreté avec laquelle les réputations se distribuent dans le monde. Le jugement, l'esprit, l'élévation des sentimens de ce prince laissaient bien loin de lui un essaim de

personnages présomptueux qui croyaient posséder un mérite fort supérieur au sien.

Le flegme des habitans du pays que je parcourais seconda mal mon désir de hâter mon retour. Quelques paquets à remettre et une roue à raccommoder nous arrêtèrent à Aix-la-Chapelle, et je pus me croire transporté de nouveau à Aix en Savoie. L'exaltation aussi vive, aussi intolérante, prenait une teinte particulière par la circonstance que les personnes réunies à Aix-la-Chapelle, n'habitant pas les provinces, dirigeaient leurs reproches et leurs menaces contre Paris. L'évêque d'Uzès, de l'imagination la plus vive, avec une tête qu'il disait être picarde, et d'un courage tout Bethizy, m'exprima ses regrets que je fusse entré dans la cavalerie. « Des « troupes, ajouta-t-il, abandonnées par leurs « officiers, dépourvues d'instruction et livrées « à l'indiscipline, ne tiendront pas la campagne « en présence de la plus redoutable armée de « l'Europe. Les places fortes pourront pourtant « donner aux révolutionnaires une hardiesse qui « amènera des siéges. Dans ce cas les émigrés « seront jaloux de monter à la brèche avec les « grenadiers. »

Cependant les Prussiens, grossis d'un corps de douze mille Autrichiens, secondés par huit

mille grenadiers hessois, et stimulés par les émigrés, s'avancent avec ardeur et font retentir les airs de leurs reproches menaçans. Longwy n'oppose qu'une faible résistance; Thionville est négligé au moment même où son commandant paraissait incertain; Verdun succombe. Soudain le torrent reste suspendu dans son cours impétueux. Dérobons à la postérité l'avantage de reconnaître avec respect l'un de ces décrets que Dieu prononce dans son imperturbable justice et dans sa haute sagesse. Quoique tout-puissant, il ne néglige pas l'emploi des moyens humains. L'examen des causes, qui furent comme accumulées pour déjouer les calculs de la probabilité, ne sauraient donc encourir le blâme d'une recherche indiscrète.

1°. La Flandre, théâtre de deux déroutes humiliantes pour les Français, avait frémi d'indignation et d'effroi à la vue d'une tourbe de misérables qui, bien peu dignes du titre de soldat, s'étaient souillés du sang de leur général. L'indiscipline dessèche les germes du courage et familiarise avec l'idée du crime; aussi les revers semblaient-ils être annoncés par le meurtre du comte Théobald de Dillon et par la fuite du duc de Biron. Les esprits sages ne nourrissaient pas l'espérance d'opposer une digue capable d'arrêter

des troupes braves, instruites et disciplinées. Le peuple, extrême dans ses craintes comme dans sa confiance, prenait des alarmes sérieuses sur des bruits qui n'avaient pu lui inspirer l'ombre de l'inquiétude au début de la Révolution. Après l'ouverture des hostilités, mille et mille individus redisaient à toute heure, du ton de l'abattement et de la tristesse : « Avant trois semaines, « les Autrichiens camperont sur la place des « Victoires. » L'occasion ne demandait donc qu'à être saisie. Des marches rapides eussent assuré la possession de Paris. Le royaume serait, sans opposer de résistance, revenu à ses vieilles coutumes; mais l'intrigue, se couvrant du masque de la politique, fit naître les retards. La cour pensa que quelques-uns d'entre les chefs de faction pouvaient, par un repentir bien digne sans doute d'estime, rendre à l'État son calme et au souverain son autorité. La Reine, courageuse et magnanime, surmonta sa répugnance à rapprocher d'elle des hommes qui paraissaient à ses yeux les auteurs de ses infortunes; mais l'expérience apprit bientôt que le talent, même supérieur, s'épuise presque toujours en efforts superflus pour relever l'édifice qu'il a renversé sans difficulté.

Bientôt les circonstances, chaque jour plus

pénibles, hâtèrent le réveil d'une illusion séduisante. Les étrangers s'entendirent de nouveau rappeler après la perte d'un temps précieux dont les adversaires qu'ils venaient combattre avaient eu l'art de profiter. En présence du plus éminent danger, chaque heure ramène le Français vers son audace naturelle. Les railleries et les injures avaient bientôt appris au peuple à dédaigner les objets d'une passagère terreur. Peu après, les hymnes de Chénier le portèrent au comble de l'effervescence.

2°. Durant le cours d'une fluctuation, pour le moins mal calculée, la mort, par un coup imprévu, enleva l'empereur Léopold II. Quelque belles que fussent les espérances données par son successeur dans la fleur de l'âge, elles ne pouvaient réparer la perte d'un prince dont la sagesse et l'expérience étaient consommées. Mais quand même François II eût pu sécher sur-le-champ les larmes de ses sujets, le roi de Prusse ne possédait plus en lui qu'un allié au lieu d'un ami. Le souverain « qui consacrait « trois jours de la semaine aux affaires des « malheureux, et qui souvent allait les voir « lui-même dans leurs humbles demeures (1), » s'était trouvé, par cette sensibilité seule, en

(1) Biographie universelle, article de M. Henry.

douce intelligence avec Frédéric-Guillaume. Une entrevue suffit pour développer entre ces deux princes un attrait mutuel. Dans l'une de leurs conversations où l'épanchement régnait, Léopold témoigna de la surprise que Frédéric-Guillaume ne remît pas le timon des affaires aux mains de son premier aide-de-camp. La reconnaissance que Bischoffswerder exprima d'un suffrage aussi flatteur fut accompagnée de la protestation modeste que ce serait une imprudence de sa part de succéder à un *ministre ancien et expérimenté*.. « Je sais à merveille, re-« prit Léopold, que mon frère a son Hertzberg « comme j'ai mon Kaunitz; il faut nous débar-« rasser de l'un et de l'autre, toutefois sans man-« quer aux procédés. » Ce plan fut fidèlement suivi. Le prince de Kaunitz, avec le titre honorable de chancelier, resta enfermé dans un cercle bien resserré après la longue puissance dont il avait joui, puisqu'il se bornait à des fonctions peu importantes. Le baron de Hertzberg dut se tenir satisfait avec la présidence de l'académie de Berlin. Ministre protecteur des lettres, son pouvoir fut sans bornes dans le parti où son éloignement pour la guerre contre la France le fit reléguer. Dans ses soins pour protéger la littérature allemande, qu'il soutenait par patrio-

tisme et pour maintenir, contre des antagonistes puissans, la littérature française qu'il aimait de prédilection, il parut animé de la même ardeur que lorsque la confiance de son maître l'appelait à l'honneur de discuter les intérêts politiques de l'Europe.

3°. La crédulité se plut trop aux récits des émigrés. Quelques-uns, cédant à l'indignation, s'exprimaient avec franchise; mais le plus grand nombre suivait ce mouvement naturel chez le transfuge qui implore des secours. On le voit attentif à la recherche des moyens capables ou de pallier les obstacles, ou d'atténuer les dangers, ou de promettre les succès, ou de cacher les conséquences. Plusieurs hommes, recommandables par leur rang, leur âge et leurs services, attestaient qu'un *mouchoir blanc*, déployé sur les frontières du royaume, suffirait pour rassembler en foule, et les bourgeois, et les paysans, et les soldats. Le baron d'Heuman, l'un des officiers de hussards dont le marquis de Conflans s'était plu à faire la fortune militaire, dit à la table du roi de Prusse : « J'ai apporté dans ma poche les clefs des « places fortes de la France. — Général, s'écria « le chevalier de Borghèse, ambassadeur d'Es- « pagne à la cour de Berlin, nous pourrions bien « trouver les serrures changées. » Le vertueux

ami de Charles III ne s'imagina pas avoir fait une prédiction, lorsqu'il vit les convives sourire à sa naïveté. L'enthousiasme se répandit de chez les grands parmi les hommes des classes moins élevées, où il acquérait même plus de force. Deux officiers eurent chez moi une discussion fort vive pour savoir à qui appartiendrait le droit de profiter du congé de semestre au 1^er^. d'octobre suivant. Ce ne fut pas sans peine que ces rivaux, fort échauffés par les argumens émis et combattus, m'adoptèrent pour pacificateur. J'observai de quelle nécessité la présence de tous les officiers serait, d'après le besoin urgent de réparer les maux produits par l'insubordination et par la licence. Les discours présomptueux coururent sans être contredits et fascinèrent à tel point le jugement réputé sain du duc de Brunswick, que ce prince exprima son inquiétude de voir les Français se dérober par une trop prompte obéissance à la leçon dont ils avaient un extrême besoin. Les imprudences et les fautes découlèrent de cette opinion trompeuse. Pour soumettre, ou, suivant l'expression reçue, pour châtier une contrée vaste et populeuse, on s'avança, aux approches de l'automne, et à la tête d'une armée qui ne présentait pas cinquante mille hommes effectifs. Les magasins de vivres

et ceux de fourrages furent négligés comme des précautions inutiles et dispendieuses.

4°. Sous Thionville, le baron de Breteuil présenta au roi de Prusse la lettre suivante, dont Louis XVI avait daigné l'honorer :

« MONSIEUR LE BARON,

« Connaissant votre zèle et votre fidélité, et « voulant vous donner une preuve de ma con- « fiance, je vous ai choisi pour vous confier les « intérêts de ma couronne. Les circonstances ne « me permettent pas de vous donner des instruc- « tions sur tel ou tel objet, et d'avoir avec vous « une correspondance suivie. Je vous envoie la « présente pour vous servir de plein pouvoir et « d'autorisation vis-à-vis des différentes puis- « sances avec lesquelles vous pourrez avoir à « traiter. Pour moi, vous connaissez mes inten- « tions; et je laisse à votre prudence à en faire « l'usage que vous jugerez nécessaire pour le bien « de mon service : j'approuve tout ce que vous « ferez pour arriver au but que je me propose, « qui est le rétablissement de mon autorité légi- « time et le bonheur de mon peuple. Sur quoi « je prie Dieu, monsieur le baron, qu'il vous « ait en sa sainte et digne garde. »

« Paris, ce 17 décembre 1791. » *Signé* « LOUIS. »

Le ministre, que ce gage de la confiance du monarque martyr portait à une élévation flatteuse, demanda que le séjour en France restât interdit au rival dont il concevait de l'ombrage. A l'heure choisie pour solliciter cet ordre rigoureux, Frédéric-Guillaume voyait M. de Calonne faire les honneurs du château de la Malgrange, qui appartenait au marquis de Fouquet, époux de l'une de ses nièces, et que le quartier-général occupait. Des ressemblances frappantes avec une ancienne disgrâce fournirent au Roi une application ingénieuse du mot si connu d'Anne d'Autriche. D'ailleurs, celui qu'allait atteindre l'exil plaisait à Frédéric-Guillaume par les grâces de sa conversation, le persuadait par la force de ses raisonnemens, le pénétrait du feu de son éloquence, enfin le soumettait au pouvoir de son charme irrésistible. M. de Calonne partit, et son éloignement paralysa l'activité. La mémoire de ce ministre attend les générations à venir pour être appréciée avec justice. Nos neveux, en apprenant que ses contemporains lui accordèrent les succès dans le monde, ainsi que les palmes de la littérature, sans consentir à le placer sur le rang des hommes d'Etat, ajouteront peut-être que des cabales firent

échouer ses projets pour la gloire comme pour la prospérité de sa patrie.

5°. Un manifeste injurieux scandalisa les Français. Toute distinction de rang, d'âge, de parti et même de sexe, fut effacée par la soif de venger un sanglant outrage. La menace, insupportable à souffrir pour l'homme généreux, transforme le citoyen le plus paisible en soldat, et remplit tout soldat d'intrépidité. Le duc de Brunswick écouta-t-il la voix de l'arrogance; obéit-il au mouvement d'un courroux aveugle, ou pliat-il sous l'habitude d'une politesse excessive en avouant cet acte violateur de la dignité d'un grand peuple? Car il est certain qu'il existe des soupçons que sa réputation avait été usurpée. Quelques personnes pensèrent même qu'une fausse chaleur cachait la trahison. Pour mon compte, je pense que l'auteur de bonne foi confirma la justesse de la maxime énoncée par La Fontaine :

> Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
> Mieux vaudrait un sage ennemi.

Les doutes sur la franchise de cette fatale amplification provenaient de la pensée qu'elle était le fruit du travail du marquis de Limon. En supposant que cette opinion, généralement adoptée, fût bien fondée, quelle excuse pouvait pa-

raître suffisamment spécieuse pour justifier le choix d'un tel rédacteur? Devait-on emprunter la voix de l'homme qui avait fait entrer M. le duc d'Orléans aux Etats-généraux, et contre lequel circulait l'accusation, dépourvue, il est vrai, de preuves, d'avoir tramé une conspiration contre les jours de Monsieur le comte d'Artois, pour adresser les premières paroles à l'opinion publique? Cet homme avait-il assez de droits à la confiance pour que l'on pût espérer que des discours dictés par lui seconderaient la puissance des armées? La sincérité du changement des opinions politiques du marquis de Limon pouvait lui valoir place au rang des plus *purs* royalistes; mais une ardeur, que lui-même trouvait peut-être trop prononcée, n'aurait pas dû le soustraire à une réserve de sage défiance. Toujours les nouveaux convertis, qui sont tourmentés par des souvenirs, et inquiets du présent, craignent de donner de leur zèle des preuves insuffisantes pour laver les taches du passé.

Le comte de Rivarol, consulté sur le manifeste, reconnut combien il serait facile de l'attaquer avec les armes du ridicule qu'il savait rendre si redoutables. Dans une occurrence aussi essentielle, sa censure se trouva dictée par le goût et soutenue par le sentiment. Ses moyens, natu-

rellement si riches, durent une nouvelle force à l'ardeur de son royalisme. Mais, ni les efforts d'une logique serrée, ni les ressources d'une éloquence entraînante, ne purent dissiper l'aveuglement. Le refus obstiné d'accéder à ses conseils s'enveloppa de louanges pompeuses. L'intrigue subalterne le combattit avec les alarmes que faisait naître sa supériorité. La douleur et le génie lui inspirèrent des prédictions trop bien accomplies, mais qui, loin de fixer l'attention, subirent le sort de celles attribuées à la fameuse Cassandre.

Frédéric-Guillaume, inspiré par son excellent esprit, prononça d'abord la défense de rendre publique cette pièce pétrie d'emphase et virulente de haine. Mais à Francfort, les raisons spécieuses ainsi que les instances adroites le poursuivirent pendant tout un dîner et surmontèrent sa répugnance. Bientôt, fidèle à la marche des caractères trop faciles, il substitua un souhait de sensibilité au maintien de sa résolution. « Puisse ce manifeste, satisfaisant au vœu « de mon cœur, assurer le salut de Louis XVI « et l'intégrité de la France! »

6°. Le général Kalkreuth ne parvint point à se faire entendre. On négligea les avis de l'officier qui avait recueilli le principal héritage des

talens militaires du grand Frédéric. En vain il démontra que le succès de la campagne se rattachait à une seule opération. Le duc de Brunswick lui refusa obstinément neuf mille hommes pour s'emparer du poste des Islettes.

7°. Enfin apparaît la main surnaturelle qui conduisit la puissance révolutionnaire à dater de son premier essor jusqu'à son terrible écroulement. Soixante-dix jours d'une pluie abondante et continuelle désorganisent, dans les plaines de la Champagne, des troupes que l'Europe étudiait comme des modèles. Vingt et une années de tumulte et de combats font couler le sang à flots précipités, avant que le froid du Nord, dans toute son horreur, terrasse, au sein de la Russie, cette grande armée, invaincue dans la plénitude de sa force, et redoutable encore après Moscou, après Leipsick (1).

(1) L'ardeur de l'armée française dans les combats sera comparée par les historiens, avec son calme à l'époque du licenciement et avec l'ordre qui a régné après cette mesure, de nature à froisser tant de passions.

Les personnes qui doivent à leur âge le fâcheux privilége d'avoir vu la paix de 1763 se rappellent les désordres dont le royaume eut à souffrir. Un grand nombre de soldats réformés infestèrent les campagnes et même les villes. Le courage contracté à l'armée rendait les voleurs encore plus dangereux. Des bandes furent organisées dans les

forêts de la Bourgogne; mais ces révoltans abus n'ont pas pesé sur nos seuls contemporains. L'histoire nous en montre de même nature à toutes les époques d'une paix générale. Duguesclin entraîne les grandes compagnies en Espagne, et, sur son chemin, arrache au pape deux cent mille francs avec son absolution. Charles V, heureux de voir ses Etats délivrés d'un tel fléau, embrasse Duguesclin et lui dit : « Vaillant Bertrand, je vous dois plus que si « vous m'aviez acquis une province. » Lorsque Henri IV, possesseur du trône,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance,

se livrait tout entier aux soins d'assurer la prospérité de ses sujets, il fut contrarié par la foule de soldats hors de service « qui s'abandonnaient à être larrons et brigands. » Le règne de Louis XIV fournit à cet égard des exemples remarquables. L'un d'eux mérite d'être rapporté. Le 12 août 1678, les ambassadeurs de France signent à Nimègue un traité de paix avec les ambassadeurs de Hollande. Le prince d'Orange, au mépris du droit des gens, attaque le 14 les Français dans le poste de Saint-Denis, près de Mons. Luxembourg, surpris, voit de l'incertitude dans ses troupes : son génie militaire prend soudain un nouvel essor. Au bout de quelques heures, ce grand homme remporte une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle n'avait pas été préparée. Le prince d'Orange ne recueillit d'une tentative coupable que de l'humiliation. Deux cents de ses officiers et plus de quatre mille de ses soldats jonchèrent le champ de bataille. Dans une conférence avec le maréchal, il recourut à l'excuse frivole de son ignorance de la signature du traité. Puis il ajouta : « Dès que vous aviez « reçu la nouvelle, pourquoi ne pas m'en prévenir? —

« Prince, répondit le maréchal, ce n'est pas la coutume « des Français, lorsqu'ils voient une occasion de combattre, « de rien dire qui en empêche. » Le prince d'Orange secoua bientôt le joug de la dissimulation. Une de ses lettres porte à Fagel sa confidence avec une sécheresse d'âme tout-à-fait machiavélique : « Je savais la signature dès la « veille : j'espérais trouver le maréchal de Luxembourg « sans défense, et je comptais le battre, ou, pour le moins, « prendre une leçon qui pourrait me servir. Quant aux « hommes que je hasardais, aussi bien fallait-il en réfor- « mer grand nombre : quelques-uns de tués n'étaient « donc d'aucune conséquence. J'ai même soulagé les deux « puissances d'un assez incommode embarras » Cette *saignée de précaution* ne produisit pas l'effet que le froid et cruel calcul du prince d'Orange en attendait. La réforme multiplia les vagabonds d'une manière effrayante. Parmi les rapports faits en grand nombre au ministre, on distingue ceux des maîtres de postes, qui se plaignent « que « dans les bois leurs courriers sont démontés, ensuite dés- « habillés. » M. de Louvois s'indigne de voir les mesures de rigueur qu'il ordonne peser sans succès sur les officiers municipaux et sur les communes.

CHAPITRE III.

Mauvaise organisation des corps d'émigrés. — Esprit d'égalité qui règne parmi leurs membres. — Le maréchal de Broglie remet le commandement des émigrés à M. de Martange. — Retraite de Champagne. — Licenciement d'Arlon. — Conférence remarquable de Bischoffswerder avec les membres du conseil des princes. — Difficultés que beaucoup d'émigrés éprouvent à entrer dans le corps de Condé.

Après avoir indiqué mon opinion à titre de témoin oculaire, sur les causes qui firent échouer la campagne de 1792, il est temps de reprendre le cours des événemens.

A Verdun, Frédéric-Guillaume ne put repousser les demandes de ses généraux qui réclamaient un examen impartial des nobles fugitifs.

La formation des corps émigrés, que l'enthousiasme avait produits, ne marchait pas de concert avec les principes militaires. Par un double vertige d'honneur et de royalisme qui révélait l'oubli des véritables intérêts de la France, les officiers de la marine formaient deux compa-

gnies d'infanterie et un escadron de cavalerie. MM. d'Hector et d'Albert de Rions commandaient les deux compagnies. Ces chefs, d'un âge avancé, avec de longs services, jouissaient d'une réputation qui ne permettait pas de les voir d'un œil indifférent lorsqu'à pied ils donnaient à leurs camarades l'exemple du dévouement. M. de Laporte-Vezin était à la tête de l'escadron. Cette troupe, bien étrangère aux fonctions dont elle se chargeait, eut recours à son ancien ministre afin d'en obtenir un *instituteur*. Le maréchal de Castries lui donna le marquis de Treson, qui, après avoir été le Mentor du prince de Lambesc (1) dans le régiment de mestre-de-camp-cavalerie, était successivement parvenu au grade de major, de lieutenant-colonel et de colonel commandant des dragons de Lorraine. Très-bon officier, mais d'une exactitude sévère, il mit souvent à l'épreuve la docilité de ses élèves, qui, à leur tour, quoiqu'ils lui portassent de l'estime et de l'attachement, ne laissaient pas que de le contrarier.

Des élémens jaillis de toutes les classes de la société se réunissaient dans un ensemble peu parfait : non que les premiers rangs ne se mon-

(1) Aujourd'hui le prince Charles de Lorraine.

trassent garnis de vieux militaires, « de ces ca-« pitaines à barbe blanche, qui donnent, dit « Castelnau, exemple aux armées de bravoure, « d'expérience et de courtoisie. » Vétérans aussi éloignés de la prévoyance que de la crainte, ils redisaient avec épanchement la maxime qui, par tradition, nous a été transmise de la bouche d'Henri IV : *Pour la garde pure de ce qui touche son honneur, l'homme doit vaincre ou périr.* Mais souvent, sur leurs traces, un magistrat nourri dans le palais pressait les genoux d'un gentilhomme perdant pour la première fois de vue le donjon de ses pères et surpris de voir près de lui un financier qui faisait caracoler un superbe cheval. Des jeunes gens, habitués aux recherches voluptueuses, allégeaient le triple poids de l'ennui, des fatigues et des privations, par les plaisanteries qu'ils adressaient à ceux de leurs compagnons qui débutaient un peu tard dans la carrière des armes. Chaque jour fourmillait des traits de l'enjouement et de la galanterie qu'à toutes les époques les Français se plurent à entremêler avec les périls. Les siècles s'écoulent sans altérer cette nuance d'humeur martiale. On avait souvent lieu de reconnaître pour issus de la même race, et les guerriers nos contemporains, et ceux jadis rangés autour des ensei-

gnes du saint Roi. Le comte de Soissons qui défendait avec son ami Joinville un pont contre des nuées de Sarrasins, s'écriait : « Par la crê-« me-Dieu, sénéchal, nous parlerons vous et « moi de cette journée avec les dames. » Cependant l'esprit du siècle s'était glissé dans les coalitions. Des philosophes, d'après une lecture superficielle de quelques pages ou de Voltaire ou de Jean-Jacques, se persuadaient volontiers que l'exactitude à commenter les journaux suffisait pour les transformer en politiques profonds. Un grand nombre des adversaires de l'égalité répugnaient cependant à toute hiérarchie; les militaires reconnaissaient l'autorité des officiers généraux, tandis que les individus les plus obscurs marchaient sur le rang des plus grands seigneurs.

Il faut convenir que cette prétention s'excuse par la pensée très-vraie qu'un abandon total de ce que l'on a possédé, ne laisse plus subsister de nuances entre les différentes pertes. Le pauvre sans asile estime autant sa chaumière, que le riche son hôtel et ses châteaux. Il en est de même pour les emplois et pour les charges. Le chevalier de Durfort pressé de poursuivre la punition de quelques jeunes gens qui avaient oublié les égards dus à son rang et à ses vertus, dit

avec esprit : « Ces messieurs sont aussi tristes « d'avoir perdu leur sous-lieutenance et leur « petit castel, que je le suis d'être privé de mon « rang de lieutenant-général et de mon appar- « tement au Palais-Royal. »

Je hasardai plus d'une fois la représentation que cette horreur des nuances dans les rangs de la noblesse frappait notre conduite du tort de l'inconséquence. D'après une telle manière d'envisager les objets, il fallait vivre dans les foyers de l'égalité. Nous ne nous trouvions autorisés par aucune maxime de justice à l'usage des poids différens : on s'en servait tantôt pour les changemens que nous étions contrariés de faire et tantôt pour les paradoxes qui nous étaient favorables.

L'interruption des habitudes journalières devient quelquefois plus pénible à supporter que les sacrifices d'état et de fortune. Ces derniers se trouvent en grande partie payés, soit par les applaudissemens de l'amour-propre, soit par le respect pour ses devoirs. Le marquis de Toulouse-Lautrec, dont le caractère vraiment chevaleresque était rendu fort piquant par une empreinte d'humeur gasconne, apprend que l'une des coalitions dont il est l'inspecteur, se compose d'hommes riches, qui, en général, n'ont pas tenu au service ou qui n'ont tout au plus fait qu'y pa-

raître. Ces messieurs s'indignaient des corvées, gémissaient sur la nourriture, et criaient contre les logemens. Un jour le marquis fait sonner le boute-selle, et demande qu'on forme autour de lui un cercle à cheval, il se fait la barbe, avale un grand coup d'eau-de-vie, jette le verre en l'air et crie *Vive le Roi!* Ensuite il ajoute: « Mes « camarades, voilà les véritables gestes des gens « de guerre. » Ceux à qui cette leçon en parabole venait d'être adressée se retirent fort mal convertis; seulement quelques sarcasmes se joignent aux murmures.

Le vieux général chargé bientôt d'une commission de plus d'activité céda sa place au marquis de Montazet. Ce frère du célèbre archevêque de Lyon offrait les formes de cette politesse délicate et noble qui remontait aux jours de Louis XIV, qui avait essuyé une altération successive durant le règne de Louis XV et qui avait expiré sous l'autorité trop indulgente de Louis XVI. Telle une source abondante encore près du rocher qui lui sert de berceau, si une main attentive ne contient pas ses eaux dans leur lit, les voit diminuer à mesure qu'elle parcourt les champs et va se perdre enfin, laissant à peine quelques traces de souvenir. Les procédés du marquis de Montazet n'amenèrent aucun résultat:

qu'on me permette de répéter ici la preuve qu'ailleurs j'en ai donnée (1).

« Dans un cantonnement, la disette se fit sen-
« tir assez vivement et menaça de répandre des
« maux cruels. Un officier de l'état-major vint
« annoncer le don d'une vache qu'il fallait aller
« chercher à quelque distance. Un lieutenant-
« général commandait; il donna ordre que trois
« cavaliers allassent recevoir cette faible res-
« source; l'aide-major n'obtint que des refus.
« Plusieurs individus, offensés d'une semblable
« commission, se permirent de piquantes raille-
« ries. Le bon général assembla la compagnie,
« se mit au centre; là, une corde à la main et
« d'une voix suppliante, il prononça : *Messieurs,*
« *au nom de l'honneur, je vous ordonne, je vous*
« *prie d'aller prendre cette vache. Nous man-*
« *quons presque du nécessaire, et avant peu nous*
« *souffrirons de la faim. Sans la distinction flat-*
« *teuse de vous commander, je me chargerais*
« *moi-même de la corvée.* Ces paroles si douces
« n'excitèrent qu'un murmure général, et les
« débats se seraient prolongés, si trois officiers
« supérieurs de dragons n'eussent été scandalisés

(1) *Quelques traits de la vie privée de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse.* Paris, 1811, chez Renard, rue Gaumartin, n°. 13.

« d'un pareil spectacle. Ils s'offrirent et furent « chercher cette misérable bête qui, malgré sa « maigreur, fut à l'instant dévorée. » Cependant peu de jours après, des hussards donnent l'alarme sur la marche d'une colonne de cavalerie qui s'avance avec rapidité : cette même coalition se trouve formée comme par instinct, s'ébranle sur-le-champ et décide son mouvement avec un ensemble, avec une résolution qui auraient fait honneur à la troupe la plus aguerrie.

Les faiblesses que la bonne foi d'un vieux soldat signale, bien éloignées de porter aucune atteinte à la considération, autorisent du moins l'opinion que des hommes susceptibles de cet entraînement de valeur, qui peut fixer le sort d'une journée, laissaient à désirer la persévérance d'où dépend le succès des combinaisons presque toujours pénibles et longues d'un plan de campagne. Il fut donc décidé qu'ils resteraient cantonnés autour de Verdun.

Frédéric-Guillaume chercha quelque temps les moyens d'adoucir l'amertume d'une résolution qui ne pouvait que causer une peine bien cuisante. Enfin, il prononça du ton de la bonté : « Tâchons que la France ne reste pas un foyer « perpétuel de haine et de vengeance : cet in- « convénient fort grave n'est pas le seul que l'on

« puisse prévoir, si les corps émigrés essuyaient « de grandes pertes, comme il y a lieu de le « craindre, d'après l'acharnement qui règne « toujours dans les guerres civiles : alors man- « queraient les moyens les plus précieux de ren- « dre à cette belle contrée son ancienne pros- « périté. Que ces hommes intéressans modèrent « leur impatience et qu'ils laissent à leurs amis « le soin pénible, mais nécessaire, d'infliger « des châtimens. Je leur réserve la jouissance « de verser un baume consolateur sur des plaies « douloureuses. »

La sagesse et l'humanité rendaient cet arrêt qui excita néanmoins une fermentation de mécontentement. Les émigrés pouvaient-ils ne pas frémir d'horreur lorsque des tableaux encore chargés leur présentaient sans cesse des spoliations et des meurtres? En outre, pleins de dévouement pour un roi vertueux, et nourris dans le principe qu'ils devaient jusqu'à leur dernier soupir être les soutiens de la monarchie française, ils s'offensaient de la loi qui les condamnait aux souffrances de l'oisiveté. De tels hommes appelaient à grands cris les dangers, soupiraient après les combats, et réclamaient une justice éclatante. Leurs démarches vives et soutenues arrachèrent à Frédéric-Guillaume la

permission de marcher avec l'armée des alliés, d'abord pour les corps de la maison du Roi, et successivement pour toutes les troupes à cheval. Les princes ayant près d'eux le maréchal de Castries, prirent le commandement de cette cavalerie qui était formée d'un nombre considérable de grands seigneurs du royaume, d'une nuée d'officiers généraux et des plus riches d'entre les gentilshommes. Dans la vue d'adoucir à l'infanterie émigrée du centre la mortification de rester enchaînée sur les derrières, on la plaça sous les ordres du maréchal de Broglie qui était généralement chéri et vénéré.

La stagnation qu'aucune excuse n'est parvenue à justifier ayant eu enfin un terme, les alliés s'éloignent de Verdun et pénètrent dans des provinces peu fertiles. A leur approche les campagnes sont désertes et les villages abandonnés. Les habitans, représentés comme favorables à l'ancien régime, cherchent un refuge loin de leurs foyers, pendant que les soldats, attendus avec des cadres préparés pour les recevoir, se resserrent autour des enseignes nationales. La disette laisse bientôt percer des symptômes effrayans : quelques animaux, hors d'état de suivre leurs maîtres, et les raisins qui n'étaient point encore parvenus à la maturité

fournissent des ressources aussi tristes que funestes; ces nourritures malsaines portent après elles les germes de la corruption. Une maladie contagieuse éclate avec violence et bientôt appesantit ses ravages.

La canonnade de Valmy étonne les étrangers, anime les Français, et s'assure une place dans l'histoire par ses importans résultats. L'infanterie prussienne, qui s'enorgueillissait des trophées rassemblés durant la guerre de sept ans, du respect des militaires de l'Europe, et du culte de quelques fanatiques, chancelle. Frédéric la rassure par son maintien calme et majestueux, il longe à pas lents le front de la ligne, adresse des paroles d'encouragement, et au plus fort du feu le sourire reste sur ses lèvres.

Cependant les récits trompeurs allèrent propager dans l'infanterie des émigrés l'annonce de progrès chimériques et répandre la nouvelle que les Prussiens touchaient aux portes de Paris. Le maréchal de Broglie, peu satisfait d'être regardé comme l'un des plus illustres généraux de son temps, se laissa par malheur aiguillonner d'une ambition qui le pressait de ressaisir la prépondérance dans le ministère. Rien ne put réprimer chez le vieux guerrier l'ardeur d'un jeune courtisan. Le maréchal abandonna le comman-

dement dont il aurait dû se tenir fier, et le remit à M. de Martange, homme de beaucoup d'esprit; élève du maréchal de Lœwendal; loué par le comte de Broglie, peu prodigue de son suffrage; apprécié par le grand Frédéric, qui avait voulu le fixer à son service; honoré de la confiance du vertueux Dauphin; lieutenant-général de réputation, mais dont la tête n'était point ornée de l'auréole de gloire, apanage du vainqueur de Bergen. Des esprits agités et indépendans secouèrent un joug qui n'était plus assez fort pour les contenir; néanmoins, animés de la vertu qui ne se dément jamais chez les Français, l'approche du triomphe les rendit entièrement à la générosité. Ceux qui, naguères livrés au courroux, prononçaient des menaces de supplices contre les auteurs de leurs peines et de leur ruine, ne se crurent pas plutôt les maîtres du sort de ces adversaires, qu'aussitôt on les vit occupés des moyens de recouvrer pour la patrie commune, la paix et le bonheur. Les vœux unanimes tendirent au salut du Roi, au retour des citoyens égarés, et aux douceurs de l'indulgence.

Dans cet instant, l'aspect des tours de Châlons ouvrait un vaste champ aux combinaisons des alliés. Déjà les armées sont en présence, un coup décisif est attendu, l'issue de la bataille ne

paraît pas devoir être incertaine. Dans un transport de joie guerrière, Fréderic-Guillaume s'écrie : « Je cueillerai demain les lauriers de la « victoire ou je mourrai avec honneur! » Les représentations des généraux et celles des ministres le poursuivent, le fatiguent, le blessent, mais l'énergie lui manque pour leur imposer silence. Un conseil de guerre est assemblé : le maréchal de Castries, le marquis d'Autichamp et le prince de Nassau y demandent avec feu l'attaque des retranchemens qui couvrent les Français; le duc de Brunswick suscite des difficultés, la plupart sont frivoles, quelques-unes spécieuses; mais la dernière demeure sans réponse. « Il ne compte pas sous ses drapeaux « trente mille hommes qui soient en état de « combattre; » le glaive de la guerre est tout à coup déposé. Une négociation s'ouvre.

Les ressorts qui, dans cette circonstance, furent mis en œuvre par la politique sont couverts d'une épaisse obscurité. Les recherches faites à ce sujet sont jusqu'à présent restées infructueuses: les prosélytes, toujours nombreux, de l'envie et de la malignité, se plurent à répandre l'injurieuse rumeur que l'or venait d'exercer son irrésistible pouvoir. « La réputation du « duc de Brunswick, comme l'affirme M. de Sé-

« gur, et le caractère personnel du roi de Prusse, « rendent cette hypothèse invraisemblable. » Une opinion assez généralement adoptée publia que Louis XVI avait conjuré le roi de Prusse de suspendre des progrès, chacun desquels exposait la durée de sa vie, et compromettait le sort des membres de sa famille, aussi bien que celui du petit nombre de ses fidèles serviteurs. Des hommes que leur rang dans le monde, leur existence à la cour et leur position du moment, autorisaient à se croire des témoins irrécusables, désignaient le commissaire ordonnateur du Theil comme ayant remis cette dépêche d'une si haute importance. Mais cette opinion est tombée sans retour, quelque persuasives que fussent les conjectures qui l'appuyaient. Louis XVI répondit à M. de Malesherbes, que l'héroïsme de son dévouement autorisait à se permettre des questions sur un point aussi délicat : « Je vous assure que « l'on ne m'a pas même proposé d'écrire cette « prétendue lettre.» Frédéric-Guillaume, qui, dans cette sollicitude que l'on rencontre chez toutes les victimes d'un chagrin profond, rouvrait sans cesse la plaie de son cœur, a répété dans une foule d'occasions : « Je n'ai reçu du « malheureux roi de France qu'une lettre, qui « m'a été remise par le comte Dumoustier : il

« me désignait le baron de Breteuil comme le « dépositaire de ses secrets, me remerciait de « mes bontés pour Heuman, et me demandait « que mes dispositions, favorables à ses intérêts, « fussent utiles au bien de son royaume, et don- « nassent les moyens d'établir un ordre de choses « plus désirable. Je donne ma parole d'honnête « homme que je rendrais volontiers mes acquisi- « tions en Pologne pour avoir eu le bonheur de « sauver les jours du roi de France. »

La lettre que le roi de Prusse désignait ne manquera pas d'être lue avec intérêt. La voici :

« Monsieur mon Frère,

« J'ai appris, par M. Dumoustier, l'intérêt que « Votre Majesté avait témoigné, non-seulement « pour ma personne, mais encore pour le bien « de mon royaume. Les dispositions de Votre « Majesté à m'en donner des témoignages, dans « tous les cas où cet intérêt pourrait être utile « pour le bien de mon peuple, a excité vive- « ment ma sensibilité; je la réclame avec con- « fiance dans cet instant, où, malgré l'accep- « tation que j'ai faite de la Constitution, les « factieux montrent ouvertement le projet de « détruire entièrement les restes de la monar- « chie. Je viens de m'adresser à l'empereur, à

« l'impératrice de Russie, aux rois d'Espagne et « de Suède, et je leur présente l'idée d'un con- « grès des principales puissances de l'Europe, « appuyé d'une force armée, comme la meilleure « mesure pour arrêter ici les factieux, donner « les moyens d'établir un ordre de choses plus « désirable, et empêcher que le mal qui nous « travaille puisse gagner les autres états de l'Eu- « rope. J'espère que Votre Majesté approuvera « mes idées, et qu'elle me gardera le secret le « plus absolu sur la démarche que je fais au- « près d'elle. Elle sentira aisément que les cir- « constances où je me trouve m'obligent à la « plus grande circonspection. C'est ce qui fait « qu'il n'y a que le baron de Breteuil qui soit « instruit de mon secret, et Votre Majesté peut « lui faire passer ce qu'elle voudra.

« Je saisis cette occasion pour remercier Votre « Majesté des bontés qu'elle a eues pour le sieur « Heuman, et je goûte une véritable satisfaction « à donner à Votre Majesté les assurances d'es- « time et d'affection avec lesquelles je suis, mon- « sieur mon frère, votre bon frère.

Signé « Louis. »

La retraite de Champagne, si mystérieuse dans ses sources, laissa, dès le premier moment, un libre cours aux terreurs sur l'avenir.

Le respect mêlé de crainte qu'inspiraient les vieilles monarchies, souffrit une atteinte violente. Le duc de Brunswick courut au devant d'une mort volontaire, qu'il aurait rencontrée sans l'opposition de Bischoffswerder. Frédéric-Guillaume, trompé dans ses plus chères espérances, repoussé de dessus les marches du temple de la gloire, et vaincu sans avoir même hasardé les chances d'une bataille, fit ses premiers pas sur la route des souffrances qui, peu d'années plus tard, le mena dans la tombe.

Cette armée, venue si belle et si menaçante, s'en retourna délabrée et silencieuse. Les chemins, entièrement rompus, n'étaient jalonnés qu'avec les débris d'une foule de chevaux. Les soldats, pâles, décharnés, et le regard morne, rendus en outre hideux par des habits souillés de fange, se traînaient à grand'peine : ils épuisaient les restes de leurs forces en recherches, la plupart infructueuses, pour découvrir quelques alimens. L'extrême détresse amena la confusion des différens peuples. La mort se réunit à ces fléaux de destruction. Les fossés regorgèrent de cadavres dont ils devinrent l'unique sépulture. Un corps de Français suivait cette cohue difforme avec l'expression du sentiment que le malade obtient de la pitié. Les émigrés

puisaient dans un sentiment exalté la force de se soustraire aux ravages. Mais, cruellement revenus d'une longue suite de chimères, ils soulageaient leur désolation par des reproches au monarque, qu'ils avaient d'abord célébré comme l'*Agamemnon moderne*, et qu'ils flétrissaient maintenant avec le titre de l'*opprobre des souverains*.

La douleur d'avoir inutilement touché le sol de la patrie, de s'être bercé d'illusions et de revenir avec un cortége de revers, fut aggravée par le licenciement d'Arlon. Ce coup inattendu produisit mille scènes déchirantes. Le suicide devint le terme de plus d'un désespoir. Des caractères emportés coururent grossir les cohortes d'une république jusques alors l'objet de leur haine. Monsieur et monseigneur le comte d'Artois répandirent des bienfaits nombreux qui reçurent un plus grand prix de leur sollicitude à les accompagner de ces paroles gracieuses que la seule sensibilité peut dicter. Frédéric-Guillaume, fidèle à des sentimens que les rigueurs de la fortune rendaient et plus affectueux et plus délicats, envoya son premier aide-de-camp inviter les deux augustes frères à choisir dans ses Etats une retraite. Ham, ville située sur les bords de la Lippe, dut à son château la préférence qui

lui fut donnée. Après avoir rempli sa commission, Bischoffswerder désira et obtint une conférence avec les membres qui formaient le conseil des princes français. A la suite de divers témoignages de zèle et de dévouement, le dépositaire de toutes les pensées de Frédéric-Guillaume hasarda quelques observations. « Le réta-« blissement de Louis XVI sur son trône, dit-il, « est l'objet d'un vœu général; mais ne serait-« il pas de la justice comme de la prudence de « faire à la nation le sacrifice de certains abus « de l'ancien gouvernement? » La sagesse lumineuse et profonde qui a inspiré cette charte, dont les Français attendent et leur gloire et leur prospérité, n'avait pas encore mûri des courtisans, la plupart dans la fougue de la jeunesse et tous embrasés par les passions. L'un d'entre eux prit la parole, et dit : « Monsieur, pas un « seul changement, pas une seule grâce; nous « savons que le roi de Prusse se laisse appro-« cher par des hommes séduisans, mais dange-« reux. Il serait affligeant qu'il leur laissât pren-« de l'influence : car les *monarchiens* sont aussi « criminels à nos yeux que les démagogues. Si « les souverains alliés adoptaient des erreurs si « contraires à la nature du pouvoir monarchi-« que, nos princes les remercieraient de leurs

« secours. » Bischoffswerder répliqua : « J'ignore « les intentions du Roi mon maître, à qui je « rendrai compte de celles que vous supposez, « monsieur, à Leurs Altesses. »

Le corps de Condé demeura le sanctuaire où l'antique monarchie reçut un culte de dévouement et d'amour : mais les avenues de cette enceinte furent trop souvent fermées par l'intolérance. Plusieurs inconvéniens ont découlé d'un rigorisme que quelques-uns d'entre ceux qui l'exercèrent sont aujourd'hui les premiers à blâmer. La crainte d'un accueil froid, ou celle d'une compassion humiliante écartèrent nombre de Français des camps où les appelaient, et leurs opinions, et leurs goûts, et leur courage.

CHAPITRE IV.

Les émigrés se dispersent en Europe. — Armée de Condé. — Formation des régimens français et anglais. — Expédition de Quiberon. — Licenciement de divers régimens. — Les émigrés prennent du service dans différentes armées européennes. — Le duc de Richelieu. — Le marquis de Capelis. — M. de Baussemard. — Conduite réciproque des émigrés et des étrangers. — Observations générales sur cette conduite et sur la position des émigrés en Europe.

Les émigrés, réduits le plus souvent à des occupations bien étrangères aux habitudes de leur vie précédente, et quelquefois condamnés à des ressources pénibles pour leur amour-propre, se dispersèrent dans les différentes contrées de l'Europe, tandis que plusieurs d'entre eux gagnaient l'Amérique ou l'Asie, et que quelques-uns se hasardaient sur les côtes brûlantes de l'Afrique. La reconnaissance aura long-temps des tributs à payer. L'Angleterre déploya une générosité à laquelle le gouvernement et les particuliers concoururent. La Russie justifia les es-

pérances que la grande Catherine avait permis de concevoir. La Prusse respecta les lois de l'hospitalité. Frédéric-Guillaume II ne versait des bienfaits que d'une main intimidée par la crainte de blesser des âmes que le malheur devait rendre susceptibles. « Ce sont, répétait-il souvent, les « martyrs d'une trop belle cause pour ne pas « avoir des droits à l'estime et aux égards, je di- « rais volontiers au respect. Les souverains ne « sauraient, moins que personne, négliger ceux « qui n'ont écouté qu'un désir ardent de dé- « fendre leur ordre, leur Roi et leur religion. « Que de courage, que de patience et que d'in- « dustrie ils font voir dans leurs disgrâces! Je « blesserais la justice, si je ne prodiguais pas à « des êtres aussi intéressans mes attentions et « mes secours. »

Exempt des épreuves dont les désagrémens ne pouvaient qu'être colorés, le corps de Condé poursuivait sa belle carrière avec une constance qui rehaussait l'éclat de sa valeur. L'estime, quoique générale, ne put pas toujours le dérober chez les étrangers à quelques mouvemens d'une jalousie sourde et mal déguisée. Parmi les adversaires qu'il avait combattus sans relâche, ce corps trouva les suffrages les plus franchement prononcés; ceux d'entre ses membres qui,

pleins de généreux sacrifices et de belles actions reparurent dans leurs foyers, se virent avec attendrissement comblés de prévenances. L'intérêt répandu parmi tous les peuples, mais plus affectueux chez les Français, se montre à l'abri de tout mélange en faveur des *Condéens*. « Nous ne nous « sommes, dit l'un des plus distingués de ces « braves, battus que sur des points resserrés, et « nous n'avons jamais pu obtenir de ces succès « qui décident du sort des États : mais ce dévoue- « ment, qui nous a déterminés à renoncer à nos « fortunes, à descendre du grade d'officier au « rang de soldat ; notre constance au milieu des « contradictions, l'honneur, la fierté même, les « mœurs que nous nous étions formées, et qui « donnaient à nos corps un caractère qui leur « était propre, méritent, je le crois, d'être retra- « cés aux yeux et d'être conservés à la mémoire « de la postérité. »

Cette postérité redira qu'un prince, général consommé, homme vertueux, sujet fidèle et bon Français, alimenta, par ses exemples de vaillance et par ses paroles d'encouragement paternel, les flammes d'un foyer d'héroïsme. Quoique, avant de le moissonner, la mort ait attendu que, *chargé d'ans et d'honneur*, il eût coulé ses derniers jours sous l'autorité pour laquelle

il avait porté les armes avec autant de gloire que de constance, sa perte n'en a pas été moins vivement sentie. L'éloquence a fait retentir de regrets les voûtes des temples; la poésie lui a prodigué des palmes; le sentiment a *jeté quelques fleurs sur sa tombe*, et le deuil a couvert la France entière de ses sombres voiles. « Les nations « étrangères et les rois l'ont pleuré (1). » Avant peu, l'histoire se réservera l'honneur d'imprimer, à la mémoire du prince de Condé, la sanction qui traverse tous les siècles. Elle le prendra dès sa plus tendre jeunesse, le trouvera sans l'ombre d'une tache durant toutes les époques d'une vie semée d'orages; et, grâce au tact si parfait de Louis XVIII, elle le suivra jusque près de Turenne et de Duguesclin. Ses pages ne dédaigneront pas un mot d'autant plus précieux, que l'officier dont nous avons déjà emprunté un passage n'a pas soupçonné qu'il traçait un éloge. « On observera notre humeur volontaire qui « semblait nous éloigner de toute discipline, et « néanmoins notre soumission aveugle à ces mots « magiques pour nous : *Monseigneur le veut*, ou « *Monseigneur le défend.* »

Les annales du siècle d'imposante splendeur,

(1) *Indoluere externæ nationes regesque.*

(TACIT., lib. II)

fournissent le choix des rapprochemens entre le héros qui subjugua la victoire dans Senef, et son digne rejeton qui dompta la fortune à Berstein. Au siége de Dôle (1), soutenu par Montrevel, officier de haute réputation, le grand Condé montre dans les préparatifs d'une attaque les talens et la prévoyance d'un capitaine expérimenté; les troupes le voient bientôt, tenant par la main le duc d'Enghien, marcher à leur tête et combattre avec l'ardeur d'un guerrier dans le feu de la jeunesse. Les deux princes montent à l'assaut d'une demi-lune que d'excellentes troupes défendaient, et dont les approches étaient foudroyées par les batteries de deux bastions. Au plus fort du péril, Condé rehaussait sa valeur par son calme. Les confidens de sa tendresse paternelle savaient que, dans cette situation non moins critique que glorieuse, sa vie n'était pas le plus grand sacrifice qu'il offrît à l'Etat.

Le métier des armes, exclusivement à tout autre, présentait des attraits au plus grand nombre des émigrés. En général, les conseils de la raison ou le pouvoir de la nécessité les astreignaient seuls à des fonctions qu'ils remplissaient avec l'exactitude de la délicatesse, mais pour lesquelles leur ennui et leur gêne trahis-

(1) En 1669.

saient une forte répugnance, suite bien naturelle de la *conscription* à laquelle, depuis plusieurs siècles, la noblesse était soumise et qui peut-être a donné la première pensée d'une mesure dont le fardeau trop excessif s'est appesanti sur des millions de Français. Le gentilhomme, soumis à ses propres principes et contenu par l'opinion des autres classes de la société, se trouvait dès son premier âge renfermé dans le choix d'un uniforme ou d'une soutane. Les bourgeois des villes poursuivaient avec les traits du ridicule le noble oisif; les paysans dédaignaient le gentillâtre qui n'avait fait de sa vie autre chose *que fouetter des lièvres*. Pour la gloire de la France, les individus des diverses classes de la société y ont toujours joui du droit d'occuper les charges militaires. Quel vide laisserait sur les pages de nos annales l'absence des services d'une foule d'hommes nés dans les rangs inférieurs! Le génie, me dira-t-on, plane d'un vol assuré dans toutes les contrées comme dans tous les siècles. Je ne remarquerai donc que les usages et les réglemens auxquels ces exceptions ne peuvent point se rapporter. A l'assemblée des Etats-généraux de 1614, quelques orateurs, devanciers de nos apôtres de désorganisation, remplissaient leurs diatribes incendiaires de re-

proches faits aux deux premiers ordres, qui, selon eux, condamnaient le troisième à un entier dénûment de places, de bénéfices et même des moyens de puiser dans les sources de la gloire. Le marquis de Beauffremont, président de la Noblesse, adressa aux membres du Tiers-état ces paroles précieuses à recueillir : « Pourquoi seriez-« vous jaloux de deux ordres qui ne subsistent « que pour vous, tandis que les portes vous « sont ouvertes aux honneurs et aux dignités? « Personne parmi vous qui, par ses talens, ne « puisse s'élever à l'épiscopat, aux premières « magistratures et au commandement des ar-« mées. » Cet esprit traversa le ministère dominateur de Richelieu. En 1677, M. de Montbrun, lieutenant-général, reçoit l'ordre de ne pas présenter pour les compagnies vacantes les seuls officiers gentilshommes. Louvois ajoute : « Sa « Majesté veut aussi que l'on mette sur les rangs « ceux qui ne le sont point, afin qu'elle puisse « récompenser le zèle, le mérite et le talent. » Cet hommage à la justice présente l'occasion d'affirmer que Louis XIV, souvent poursuivi comme insensible et superbe, surveilla sans cesse ses troupes avec une sollicitude paternelle. Quelques colonels, jaloux de la beauté de leurs régimens, tourmentaient les capitaines sur la taille des hommes.

Aussitôt Louvois reçoit l'ordre de prendre la défense des subalternes opprimés. « Je suis « obligé de vous faire observer que le Roi aime « mieux un petit homme pour soldat, lorsqu'il « sait son métier et qu'il a l'âge convenable, « qu'un grand homme qui vient de son village. » Une dépêche de 1680 porta aux gouverneurs des provinces et aux intendans, la demande officielle, « d'adresser à la cour des mémoires « dans lesquels ils marqueront bien précisément « les officiers ainsi que les soldats qui sont estro- « piés, et les occasions dans lesquelles ils l'ont « été. » D'après ces mémoires, des secours furent distribués avec magnificence; le grand Roi ne perdit jamais de vue l'honneur d'avoir pour sujets des Français : lors même qu'il commençait à baisser en force, en génie, en fermeté, en caractère et en amour de la gloire, il rendait encore hommage à l'esprit national en disant : « Je suis le plus vieux soldat de mon royaume. »

Les émigrés confirmèrent la justesse de l'ancien adage : « Dans quelque partie de la terre où « un coup de fusil se tire, des Français s'y ren- « contrent. » Des officiers en petit nombre et revêtus de grades supérieurs obtinrent du roi de Prusse son agrément pour le suivre devant Mayence. La vivacité française tarda peu à être

mise à la gêne, et l'épithète de *nouveau siége de Troie* fut un des premiers signes du mécontentement. Frédéric-Guillaume sourit aux épigrammes et pardonna les murmures : bien plus, ne regardant pas au dessous de sa dignité le soin de se justifier, il dit devant un cercle de princes, de généraux et d'officiers de tous les grades qui l'entouraient : « Je sais que je puis prendre la ville « que nous assiégeons en quatre jours en y sacri- « fiant six mille hommes ; mais je sais aussi « qu'elle tombera en mon pouvoir dans un mois, « et que je n'en perdrai pas deux cents. »

A la défense de Maëstricht, plusieurs émigrés firent preuve de valeur; la retraite de Menin donna lieu à un des plus beaux faits d'armes qui aient illustré les longues et étonnantes guerres de la Révolution. Le régiment de Royal-émigrant s'acquit une renommée que le temps ne fera qu'augmenter. L'honneur de s'être distingué parmi tant d'hommes intrépides devint l'heureux partage de M. le vicomte de La Châtre.

Les troupes espagnoles reconnurent plusieurs émigrés pour leurs émules en courage et leurs maîtres en activité; d'un mouvement unanime, les soldats donnèrent au marquis d'Apchies le nom *du brave des Pyrénées*. Lorsque les républicains, suivis par la victoire, imposèrent des

lois à la péninsule, ils payèrent, dans le désir de satisfaire leur haine, un tribut d'hommage aux compatriotes royalistes qui venaient de lutter avec eux. Un des articles de la paix dictée au cabinet de Madrid prescrivit que les émigrés français fussent relégués dans l'île de Majorque.

Le comte de Rolles commandait un régiment qui représentait celui des gardes Suisses. Le régiment de Dillon, quoique composé de Français, était commandé en anglais pour rendre hommage à la brigade Irlandaise qui, s'étant distinguée dans plusieurs rencontres, avait acquis une gloire impérissable à Fontenoy.

L'ordre de Malte se rappelant que les jours les plus glorieux pour ses intrépides et généreux défenseurs de la foi avaient été ceux des grands maîtres du Pui, d'Aubusson, de l'Isle-Adam et de La Vallette, tous quatre chevaliers Français, ne prétendit pas demeurer spectateur indifférent des dangers d'une noblesse qui avait des droits à sa reconnaissance. Un régiment de Malte fut levé; ce corps marcha sous les ordres du bon de Fargue commandeur de la langue d'Auvergne, et capitaine de cavalerie dans Royal.

Une considération honorable devint promptement l'apanage des régimens de Rohan, de Choiseul, de Damas, de Béon, de Périgord,

de Salm, et de La Châtre ou Royal-émigrant.

Les prétendans accoururent en foule pour obtenir des emplois dans les corps que l'Angleterre forma le 1^er^. avril 1794. Dix régimens reconnurent des chefs qui devaient au mérite comme à l'expérience leurs titres à l'affection et au respect. Quel militaire n'eût pas porté avec joie les noms de Broglie, de Castries, de Béthizy, de Viomenil, d'Autichamp, de Laval-Montmorency, de Mortemart, d'Hector, d'Hervilly et de Dudresnay? Un superbe régiment d'artillerie fut commandé par le comte de Rotalier; ces nouvelles levées se réunirent à des corps que les Anglais avaient reçus de l'Autriche (1).

Des braves, déchus de leur attente et trahis par la fortune, imprimèrent à la presqu'île de Quiberon une lugubre célébrité. La destruction presque totale de l'ancienne marine de France, a versé des bruits injurieux sur cette catastrophe; mais la justice, alors même qu'elle se prononce sur des ennemis invétérés, n'admet que vaincue par l'évidence les soupçons outrageans que la calomnie fait avec avidité planer sur les peuples comme sur les individus; les marins français,

(1) Les régimens français se distinguèrent entre eux par le titre de *Cocarde noire* et de *Cocarde blanche*. Les cocardes noires étaient les premiers entrés au service anglais.

chez qui les Bretons dominaient en nombre, persistèrent avec une invincible obstination dans la volonté de *combattre ensemble*. On vit des commissaires anglais recourir en vain aux raisonnemens et aux prières pour qu'ils consentissent à se disséminer sur plusieurs points. Les régimens d'Hector et de Royal-émigrant ne succombèrent qu'épuisés par des prodiges d'une valeur presque surnaturelle. Là, sur les corps des adversaires qu'ils venaient d'abattre, périrent, les armes à la main, cent officiers vétérans qui, la plupart, avaient occupé des grades supérieurs, dont quelques-uns se faisaient remarquer par de nobles cicatrices et qui étaient tous décorés de la croix de Saint-Louis. Le comte de Rossel, ancien capitaine de vaisseau et âgé de soixante-douze ans conduisait cette cohorte; chaque individu, fier d'y prendre rang, ne supposait pas qu'il y eût de composition possible entre la victoire ou la mort. Les hommes d'une telle trempe n'ont nul besoin de chef, et s'ils confèrent l'autorité à l'un des leurs, c'est par le désir de donner l'exemple de toutes les vertus militaires, au nombre desquelles se distingue l'obéissance. Sombreuil recueillit par son héroïque dévouement un éclat personnel. Le front ceint de palmes entrelacées de laurier et de myrte, il baigna de sang le sol

d'une patrie où son père et son frère avaient durant le règne de la terreur monté sur l'échafaud. La résistance sublime de sa sœur n'avait que pour peu d'instans suspendu la hache homicide. Quel vertige devait troubler les esprits ou plutôt dénaturer les cœurs, pour que des Français n'accordassent qu'une admiration passagère au dévouement de l'amour filial!

Les siècles à venir, en rendant hommage à cet holocauste, rapporteront que le sang des militaires se confondit avec celui de plusieurs ministres de la religion. L'évêque de Dôle, suivi de trente ecclésiastiques, recueillit la palme du martyr avec cette sérénité, avec cette joie qui valurent de si nombreux prosélytes aux chrétiens de la primitive Eglise. Le saint prélat bénit ses compagnons d'infortune et pria pour ses meurtriers. Les dernières paroles qu'il prononça exhortèrent les captifs à la résignation, et les consolèrent par l'espérance en la bonté divine.

Castries et Mortemart, partis du comté de la Lippe, s'étaient embarqués à Harbourg et avaient fait voile vers Quiberon; le dénoûment funeste donna une autre direction à leur route. Ils vinrent d'abord occuper l'île de Jersey et celle de Guernesey. Bientôt le général Stuart les reçut dans l'armée des quinze mille hommes que l'An-

gleterre dirigeait vers le Portugal; ces deux corps, maintenus sur le pied de guerre pendant six années, ne furent employés que durant le cours d'une seule campagne. Les Anglais payèrent un tribut d'estime à leur bravoure et à la fermeté qu'ils montrèrent à soutenir les attaques du général qui commandait les Français réunis aux Espagnols (1).

Les ménagemens de la politique se revêtirent bientôt des calculs de l'économie, pour prononcer le licenciement des régimens de Broglie, de Laval-Montmorency, d'Autichamp, de Viomenil et de Bethizy; Castries et Mortemart admirent sous leurs drapeaux les faibles débris d'Hector, d'Hervilly et de Dudresnay. Ces trois corps

(1) Dans cette circonstance, j'ai touché à l'un des écueils contre lesquels viennent trop souvent se briser les historiens qui rapportent des faits nouvellement arrivés. Les Mémoires particuliers n'ont pas encore eu le temps de paraître. Les récits des témoins, ceux même des acteurs, sont souvent des guides trompeurs, soit qu'ils satisfassent des intérêts personnels, soit qu'ils souffrent du manque de réflexion. J'avais écrit sur le rapport d'un officier dont les talens et l'âge commandaient ma confiance (contre les attaques du maréchal de Gouvion-Saint-Cyr). Ce maréchal, pour lors ministre de la guerre, me fit l'honneur de m'adresser une lettre dans laquelle il réclamait contre mes assertions. La circonstance d'un voyage de quelques semaines à Uzès me priva des moyens de reconnaître sur-

avaient dû à la circonstance de se former en Angleterre l'honneur si chèrement acheté de combattre à Quiberon et d'en partager les désastres.

Le succès ne couronna pas les tentatives partielles; on les vit assez long-temps se succéder avec un manque de prévoyance que, ni le courage, ni l'impétuosité ne sauraient remplacer. Une d'elles fut payée de votre mort, aimables et valeureux Sérent! Traités avec faveur par la fortune et enrichis des ressources de l'éducation, vous étiez l'orgueil d'un père qui nourrissait l'espoir de vous distinguer un jour au nombre des soutiens du trône et des ornemens de la patrie.

le-champ par la voie des journaux l'erreur que j'avais commise.

« GÉNÉRAL,

« J'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur « de m'écrire, votre *Coup d'œil sur les campagnes des « émigrés*. Je vous sais gré d'avoir bien voulu m'en faire « part, et surtout de ce que votre lettre contient d'obli- « geant; mais je crois devoir vous faire observer que le « passage relatif aux attaques des Français réunis sous mes « ordres aux Espagnols contre les corps émigrés à la solde « du Portugal est inexact; attendu que j'ai été totalement « étranger, ainsi que les troupes françaises, aux opérations « militaires qui eurent lieu à cette époque sur les frontières « de ce royaume. »

« J'ai l'honneur, etc. »

Une mère chérissait en vous la consolation des douleurs et la récompense du zèle que son dévouement héroïque à la famille royale avait fait paraître sous un si beau jour (1). L'amitié a-t-elle donc sa pudeur? Un trouble indéfinissable m'arrête à l'instant où mon cœur bat du désir de célébrer la mémoire de l'aîné de ces deux frères. Le silence que je veux garder sur ses grâces, ses talens, son esprit et ses connaissances, ne s'étendra pas jusqu'à la modération qui, au plus fort

(1) Madame Elisabeth qui, selon l'expression touchante du cardinal de Beausset, paraissait « la vertu descendue du « ciel sur la terre sous les traits qui peuvent lui concilier « le respect et l'amour des mortels, » honorait du titre de son amie madame la duchesse de Sérent. Aux jours de la restauration, elle devint dame d'honneur de Madame, duchesse d'Angoulême, et elle se berça souvent de l'illusion que l'auguste princesse, à qui elle avait donné des larmes si abondantes, n'était pas descendue dans la tombe. La lettre suivante, que j'ai reçue de madame la duchesse de Sérent, m'est précieuse à conserver :

« MONSIEUR,

« J'ai remis à Madame, duchesse d'Angoulême, l'écrit « touchant que vous m'avez envoyé pour elle. Son Altesse « royale me charge de vous en remercier. Vous avez bien « raison de penser que vos sensibles récits ne peuvent pas « m'être indifférens.

« J'ai l'honneur, etc. »

des orages politiques, comme j'ai déjà eu lieu de l'observer, honora son caractère : ses qualités parurent par fois graves et même sévères pour son âge, mais peu d'années leur eussent garanti le respect dû aux plus éminentes vertus.

Plusieurs d'entre les émigrés furent reçus dans les armées des puissances; leur zèle et leurs talens y surmontèrent les obstacles que la jalousie des nationaux ne manque jamais d'opposer à l'avancement des étrangers. La Russie rencontra quelques officiers généraux qui contribuèrent à la gloire de ses armes. L'une des provinces de son vaste empire dut sa prospérité aux lumières et aux vertus du duc de Richelieu; M. le marquis de Capelis, commandant une de ses escadres sur la mer Noire, contint les Turcs par l'habileté de ses manœuvres. L'Autriche eut aussi à se louer de ses nombreuses acquisitions. Elle vit avec un sentiment de surprise les émigrés acquérir plusieurs titres à la décoration si pure et par là même si flatteuse de l'ordre de Marie-Thérèse. M. de Turpin prit place au premier rang de ses ingénieurs.

La Prusse ne regretta pas de s'être écartée de sa réserve accoutumée. Déjà divers membres de ce corps du génie de France, si justement célèbre, lui avaient rendu des services essentiels

dans la guerre pour le partage de la Pologne, lorsque Baussemard vint offrir à Frédéric-Guillaume II l'hommage de ses immenses travaux. Un traité de fortification qui réunit l'estime et qui commande l'éloge de tous les gens de l'art, eut le mérite, apprécié par le monarque, de lui tracer, dans un volume qui reste inconnu au public, le meilleur système de défense pour son royaume. Baussemard reçut avec modestie et paya de reconnaissance un accueil distingué; sa route vers les grades supérieurs se trouva bientôt hâtée par la guerre. L'honneur lui revint d'être chargé de la défense de Dantzick. Le maréchal de Kalkreuth, gouverneur de cette importante place, s'était, sous les yeux de son illustre maître dans le métier de la guerre, formé bien plus pour les batailles que pour les siéges. Satisfait de l'arrivée de Baussemard, il l'embrassa et lui dit avec gaîté : « Mon cher colonel, je « vous répéterai le mot que l'un de vos compa- « triotes, M. de Calvo, commandant de Maës- « tricht, adressa à l'ingénieur Choisi. *Monsieur,* « *je n'entends rien à la défense d'une place; tout* « *ce que je sais, c'est que je ne veux pas me ren-* « *dre.* » L'ingénieur français justifia la confiance que ce général prussien lui accordait. C'est à un adversaire qui s'est montré digne de le combattre

que fut réservé le privilége de rendre témoignage à sa gloire : qu'il nous suffise donc de rappeler la circonstance que le maréchal Lefebvre s'étonna d'un retard opposé à la marche de son active intrépidité. Baussemard avait cessé de vivre, lorsque le maréchal de Kalkreuth accepta une capitulation semblable à celle que plusieurs années auparavant il avait imposée à Mayence.

La préférence accordée aux officiers du génie, devait tarir les plaintes des émigrés qui comparaient sans cesse les réceptions froides qu'ils obtenaient avec les empressemens prodigués vers la fin du dix-septième siècle aux réfugiés. Ces hommes, poursuivis par l'intolérance religieuse, apportaient pour compagne de leur disgrâce l'industrie française. Leur présence inespérée ouvrit des canaux de richesses qui fertilisèrent les états. Londres, Amsterdam, Berlin et mille lieux moins connus, prirent une face nouvelle ; l'émigration de nos jours amenait et des prêtres et des soldats. Il n'est point de pays où ces deux élemens de la société ne se rencontrent avec abondance. Il en résulte que les secours accordés à ceux-ci ont un caractère particulier de délicatesse qu'ils reçoivent de l'absence totale de toute combinaison d'intérêt. Un mouvement naturel autorisait d'abord les murmures de rencontrer en général les

signes de la répugnance chez les membres des colonies françaises. Le pasteur Ermann reprochait avec l'éloquence de la morale et de la religion, aux Français établis à Berlin, la dureté qu'ils montraient en ne recevant pas, à son exemple, les émigrés comme des frères malheureux; mais la bienfaisance de cet homme vénérable dérobait à sa vue, que les victimes de la révocation de l'édit de Nantes avaient traîné sur leurs pas la haine des classes privilégiées. Ils vouaient anathème à l'une pour son implacable persécution, et ne pardonnaient point à l'autre un faible abandon. Ces ressentimens, transmis de bouche en bouche, atteignaient les ecclésiastiques et les nobles. Sans doute il eût été facile à plus d'un des émigrés de ne pas rester chez les proscrits : ils y demeuraient comme enchaînés par l'amour-propre. Dans ce siècle, où le sentiment célèbre les charmes de la douce égalité, où la philosophie couvre de ridicule les préjugés absurdes, on voit les hommes s'étouffer pour atteindre aux plus frivoles distinctions.

Nous ne repousserons pas les traits qui ont été imprégnés du venin de l'envie, tels qu'une teinte de légèreté, des habitudes ou de plaisir, ou de dépenses, l'inconvénient très-commun d'ignorer la langue du pays où l'on reçoit un

asile, et de contraindre pour ainsi dire les étrangers à parler la langue française. Parmi des personnes qui blâmaient, à cet égard, les émigrés, les uns alléguaient un manque de disposition, d'autres parlaient de paresse, tandis que les moins indulgentes dénonçaient de la vanité. Enfin l'oubli des égards dus aux usages de ceux qui exercent l'hospitalité encoururent quelquefois le blâme avec fondement. La tolérance, si facile pour les favoris de la fortune, et si ombrageuse pour ceux qui tombent dans sa disgrâce, a trop souvent tû que les lois de la probité, les maximes de l'honneur et même les recherches de la délicatesse, furent observées sans être obscurcies par l'ombre du plus léger nuage. « Les émigrés, ré-« pétaient plusieurs personnes, ne vivent pas « dans une parfaite union. » La justice s'oppose à la sévérité qui ferait peser ce tort sur les exilés modernes. Le grand Frédéric répétait ces mots avec une complaisance maligne : « Rassemblez « des Français, ils se mangeront. » Redevables à la nature pour sa généreuse munificence, peuvent-ils donc se dérober au tribut de toute faiblesse. Louvois écrivait à M. de St.-Pouange (1): « Le soin le plus pénible de mon ministère est de « concilier entre eux les généraux, en sorte que

(1) En 1680.

« le bien du service de Sa Majesté ne souffre « pas de leurs querelles : ce qui n'arrive que « trop ordinairement. »

Eloigné par divers motifs, ou de réserve, ou de convenance, de l'honneur de paraître dans la lice comme historien des émigrés, je soumets quelques observations aux athlètes qui persistent à y chercher des succès.

Le lecteur leur pardonnera sans peine les digressions qui communiquent aux ouvrages le caractère de la bonhomie. Un auteur s'y présente comme entraîné par le fil des idées que les objets ont fait naître en lui à mesure qu'ils frappaient ses regards. Deux philosophes sans cesse lus, recherchés, et qui, selon l'expression du duc de Buckingham, « seront apparemment tou- « jours les seuls de leur espèce, » doivent à leurs digressions une grande partie des charmes que les siècles ne parviennent point à flétrir. « Le « fameux Plutarque, dit Hamilton, promène « l'attention de ses lecteurs sur de curieuses « antiquités ou d'agréables traités d'érudition, « qui n'ont pas toujours rapport à son sujet. » Montaigne ne captive des partisans nombreux chez toutes les classes de la société, que parce qu'il se fait voir « en sa façon simple, naturelle « et ordinaire, sans étude et artifice. » Composés

avec plus de méthode, et soumis davantage aux règles de la critique, ses immortels *Essais*, loin d'être devenus le *bréviaire des honnêtes gens*, jouiraient de ces hommages d'une estime plutôt convenue que sentie, qui ne rassurent pas un livre contre la disgrâce de languir au fond d'une bibliothéque dans un imperturbable repos.

Qu'ils ne se dissimulent ni les devoirs qui leur sont imposés, ni les obstacles qui les attendent, ni les dangers qui les menacent. Pour remplir les uns, éluder les autres, et vaincre les derniers, il faut avoir la résolution de les envisager. Un zèle soutenu doit approcher de l'accord qui nait des sentimens honnêtes, des vues sages, des jugemens impartiaux et des passions calmes.

C'est à une franchise scrupuleuse que leur style devra de la simplicité. Les expressions recherchées et les tournures ambitieuses conviennent peu pour parler de l'homme de guerre.

Aux premiers jours du dix-neuvième siècle, les puissances, sévèrement punies de leur manque d'union et de leur égoïsme, abandonnèrent les émigrés, parce qu'ils leur parurent gêner les rouages de la machine politique de l'Europe. La Russie poussa hors de ses frontières les gardes-du-corps qui avaient, dans Mittau, poursuivi la profession de foi de leur fidélité. La conduite de la Prusse sera

plus tard développée. L'Autriche interdit aux émigrés le séjour de ses vastes possessions. Un ordre parti de Londres alla, dans le Portugal, mettre un terme aux services des régimens de Mortemart et de Castries. Des commissaires anglais accomplirent la dissolution du corps de Condé. Les palliatifs employés pour atteindre à un licenciement, dont toutefois le nom ne fut pas prononcé, représentent la crainte respectueuse qui tient quelques instans suspendu le bras du bûcheron, lorsqu'il va porter la hache contre le chêne, vénérable habitant d'une antique forêt. Par une apparence de contradiction, l'Angleterre ne se relâcha point de son hospitalité généreuse. La reconnaissance, qui depuis les jours de la restauration est devenue chez les Français un sentiment général, ne défend pas d'observer que la bienveillance pour les individus s'accordait avec la haine soutenue contre l'État. Les vertus embellissent l'intérieur des familles anglaises, tandis que la politique ne connaît aucun scrupule dans le cabinet de Saint-James.

Le gouvernement Français accorda aux insinuations des cabinets de ses nouveaux alliés, une humiliante et dure amnistie. Les hommes armés dans l'espoir d'être les restaurateurs du trône des fils « du *plus fier chrétien* que l'on pût rencon-

« trer (1), » mirent un pied timide sur le sol de la patrie, et se glissèrent en silence jusqu'à leurs anciens foyers. Quelques-uns, sans doute, purent rendre grâce au ciel de se voir accueillis par la tendresse; d'autres, en plus grand nombre, burent à longs traits le calice de la compassion. Il s'en trouva même qui virent qu'aux chagrins causés par leur éloignement, avait succédé l'habitude de croire leur perte sans retour. Combien de soupirs furent donnés à ces lieux d'exil qui avaient entendu tant de murmures et de plaintes! Rigoureuse instruction qui confirme avec force la vérité que l'habitant de cette France si belle ne prospère point chez l'étranger. Tristesse et dégoût, vous serez toujours les fruits amers qui empoisonneront l'existence du Français, lorsque le sort l'éloignera des lieux qui virent son berceau! Des talens, des lumières, de la valeur et des vertus, ne semblèrent avoir été rassemblés que pour rendre plus frappante une série de disgrâces. Les émigrés, empreints la plupart des stygmates de la souffrance et de la pauvreté, durent pendant plusieurs années répéter les paroles de magnanimité du monarque fait chevalier de la main

(1) C'est ainsi que les Sarrasins désignaient saint Louis dans les fers.

de Bayard : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Ce mot de consolation dans leurs revers a fait aujourd'hui place à ce cri de *Vive le Roi !* gage de leur prospérité.

La bonne foi, l'une des plus belles portions de l'héritage des chevaliers, prescrit aux émigrés une véracité à toute épreuve. Nous ne balancerons donc pas à assurer que dès les premiers symptômes de la Révolution, les levains de la défiance fermentèrent chez les partisans de la royauté. L'absence d'union ne leur a permis, dans diverses rencontres, que d'opposer à leurs ennemis des forces presque insignifiantes.

Les préventions haineuses furent avec un soin particulier transportées hors du royaume. Elles s'augmentèrent encore par le séjour de Coblentz et des autres quartiers généraux (1). Plusieurs hommes dont les discours jouissaient d'une haute influence faisaient circuler le propos déplacé que « *les monarchiens* n'étaient pas « moins criminels que les démagogues. » La susceptibilité sur les innombrables nuances d'opinions, parut à tel point ombrageuse, qu'elle

(1) On ne cessait pas de chanter, avec une espèce de fureur, une chanson qui avait pour refrain :

J'aime mieux un franc jacobin,
Qu'un aristocrate incertain.

devint le sujet de l'étonnement, quelquefois même du scandale des étrangers. Les royalistes ne sont pas encore revenus sur l'erreur de se classer. Il faut avouer pourtant que la bonne intelligence qui règne entre les libéraux tient au caractère des sectes proscrites. Un œil attentif découvre chez leurs orateurs et chez leurs écrivains l'annonce que si le champ du combat devenait leur partage, ils ne l'occuperaient point avec le calme de la fraternité.

Puisse le temps et le malheur, ces deux grands maîtres de l'homme, nous valoir une expérience salutaire ! Les Français ne toucheraient-ils donc pas à ces jours où l'oubli des faiblesses, des erreurs et des fautes, permettrait de savourer les douceurs de l'union.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

L'auteur se rend à Bruxelles. — Bataille de Jemmapes. — L'auteur se retire en Hollande. — Mort de Louis XVI. — L'auteur offre ses services aux princes. — M. de Calonne à Amsterdam. — Travaux littéraires. — Entrée des républicains en Hollande. — Triste position des émigrés. — Fuite sur la glace. — Arrivée à Hambourg. — Klopstock. — L'évêque de Clermont. — L'auteur obtient la permission de se rendre à Berlin. — Il y rédige momentanément la feuille française.

A la suite d'une courte délibération, mes camarades et moi, nous résolûmes d'aller à Bruxelles. L'espoir de rejoindre le prince Joseph de Lorraine influa sur notre préférence en faveur du Brabant. La route que nous eûmes à parcourir affligeait par des scènes de tristesse qui se renouvelaient sans cesse. Des individus, blessés dans leurs intérêts comme dans leur amour-propre, et

privés de leurs espérances pour l'avenir, se croisaient dans tous les sens; les uns se portaient vers le nord, les autres vers le midi, et plusieurs changeaient à chaque minute de direction. L'incertitude de ces derniers offrait une pénible image des caprices de la démence. Nous eûmes l'honneur de rencontrer Monsieur le duc de Bourbon, qui, suivi d'un groupe d'officiers de différens grades, rejoignait à cheval le corps que le héros son père commandait. Le prince, dont les traits unissaient l'empreinte de la mélancolie à celle de la dignité, nous adressa des paroles de bonté: nous eussions sollicité l'honneur de grossir son cortége sans la trompeuse illusion que les princes de Lorraine nous ouvriraient les portes du service de la maison d'Autriche.

Nous avions été précédés par un grand nombre de nos compagnons de revers qui, comme nous, cherchaient le séjour où l'autorité se trouvait déposée entre les mains d'une des sœurs de la reine Marie-Antoinette. Notre premier soin fut de vendre nos chevaux, que les marchands et même les particuliers feignaient de n'acheter que par un mouvement de compassion; il fallut ensuite pourvoir aux moyens de nous loger. Fatigué des recherches qui m'avaient à la fin procuré un misérable taudis et oppressé par les re-

grets autant que par les craintes, je cherchai la solitude dans le superbe parc de Laecken. Deux jeunes gens et une jeune personne, à peine sortis de la première enfance, furent touchés de l'état sombre dans lequel ils me virent absorbé. Une pitié douce et naïve les porta vers moi avec des signes d'intérêt. Nous nous trouvâmes promptement établis sur le pied d'anciennes connaissances : m'ayant accompagné jusqu'à la maison où j'avais arrêté mon gîte, des adieux affectueux marquèrent notre séparation.

Le lendemain j'avais presque oublié ma rencontre de la veille, lorsque je vis entrer chez moi un homme d'environ cinquante ans, qui possédait l'une de ces figures que les philosophes anciens assurent être les meilleures de toutes les lettres de recommandation; ses deux fils et sa fille lui avaient, me dit-il, parlé avec un tel feu du *Français malheureux* qu'il prétendait juger par lui-même l'homme qui électrisait leurs têtes et touchait leurs âmes. Un entretien d'assez longue durée, et qui sur la fin était devenu confidentiel, se termina par une invitation à dîner. Dans une maison peu grande et fort simple, à l'extérieur, mais tenue avec une propreté recherchée et ornée de livres, de gravures et de tableaux, je trouvai non-seulement l'hospitalité,

mais encore la bienveillance. M. de Biesve, fort éloigné des richesses, suppléait par une sage économie à la médiocrité de sa fortune. Véritable patriarche au sein d'une famille aimable, il y faisait germer et les vertus et la piété. Un goût éclairé des beaux-arts avait favorisé les progrès de ses enfans pour l'étude du dessin et pour celle de la musique. A l'heure où la décence semblait prescrire ma retraite, j'appris que mon modeste bagage venait d'être transporté dans une chambre aussi jolie que commode. Les signes de ma surprise, les témoignages de ma reconnaissance et les refus de ma discrétion furent interrompus par M. de Biesve. « Croyez, Monsieur, être chez vous, et nous se« rons tous satisfaits. » Après ces mots, il m'embrassa, et les enfans, avec l'empressement de la joie et de la sensibilité, suivirent l'exemple donné par leur père.

La masse des émigrés croissait chaque jour et se faisait déjà craindre comme un poids importun. L'archiduchesse aurait rougi de repousser les victimes d'une cause sacrée pour elle à tant de titres. Elle ne pouvait oublier les sommes considérables que les premiers exilés avaient, faute de réflexion, répandues dans les États soumis à son autorité. Le commerce et l'industrie

des Bruxellois étaient vivifiés par l'or enlevé à la France : d'un autre côté, les habitudes d'une stricte économie s'accordaient peu avec le don de secours qui touchaient au moment d'être d'une absolue nécessité. Les chefs de l'administration civile, les habitans riches ou aisés, les nobles comme les bourgeois, en un mot, tous les notables, furent exhortés par une ordonnance à devenir chacun l'hôte gratuit d'un émigré. Plusieurs affiches enjoignirent à ceux d'entre ces derniers à qui des ressources commençaient à manquer de donner leur nom au greffier de l'Hôtel-de-Ville. Les officiers municipaux s'occupèrent d'un travail semblable à celui qui a lieu pour le logement des troupes lorsqu'elles sont en marche. L'invitation générale devenait un ordre positif pour les employés du gouvernement. A ce titre, M. de Biesve devait, sans doute, un contingent, mais il l'acquittait, grâce à ma présence. Je ne le vis donc pas sans quelque surprise nous présenter, à l'heure du dîner, un ecclésiastique comme un nouveau commensal. L'ayant pris à l'écart, je lui fis observer que par l'asile dont je jouissais dans sa maison, la tâche imposée par les magistrats était remplie. Il me serra la main et dit avec émotion : « Mon cher monsieur, vous

« ne sauriez compter; n'êtes-vous donc pas l'a-
« mi de la famille ? »

Le reproche et le blâme sont dans tous les temps comme dans toutes les circonstances les fidèles acolytes des disgrâces. Les émigrés, déjà frappés d'une proscription qui enlevait leurs biens et menaçait leurs têtes, n'en étaient pas moins tenus à entendre des plaintes de nature à beaucoup aggraver le fardeau des secours qu'on leur accordait. Je ne répondrai qu'à deux des attaques dirigées contre les revers de la première campagne.

Plusieurs voix répétaient que la tristesse et les regrets furent et seront toujours les fruits amers qui empoisonneront l'existence du Français, au moment où il prendra les armes contre sa patrie. Les plus renommés d'entre les transfuges dont l'histoire de France conserve le souvenir ont subi cette accablante destinée. Le connétable de Bourbon, égaré par la vengeance et par le désespoir, se promit quelques soulagemens à ses sollicitudes dans la ruine de Rome; il chercha les périls les plus éminens et mourut sur la brèche. La victoire s'envola loin de Turenne, tant qu'elle le vit à la tête des bataillons espagnols. Le grand Condé eût souhaité que la renommée enlevât de son histoire les pages sur

lesquelles étaient déposés ses exploits chez les ennemis de sa maison. Un peu de bonne foi suffira pour éclairer ce point délicat. Les illustres personnages que l'on vient de citer comme des exemples avaient violé leurs sermens de sujets, tandis que les émigrés s'étaient voués à la défense du plus juste et du plus vertueux des monarques.

L'indépendance en vogue rejetait les égards qui appartiennent à l'âge. La voix des sages du jour prononçait d'un accent solennel que les jeunes gens auraient dû seuls combattre, pendant que les vieillards, relégués près des femmes, eussent soigné les enfans. Une main débile laisse échapper les armes. L'histoire range cette assertion parmi les paradoxes. Joinville rapporte que les Sarrasins ne craignaient rien tant qu'une troupe de *vieux et antiques guerriers*. Chastillon, connétable sous six rois, étant, à l'âge de quatre-vingts ans, consulté par Philippe de Valois s'il fallait livrer la bataille aux Anglais, répondit : « Sire, qui a bon cœur a toujours le temps « propre. » Le connétable de Montmorenci, dans sa soixante-quinzième année, ne tomba qu'à la neuvième blessure; et d'un coup du pommeau de son épée, dont la lame avait été rompue, il fracassa les dents de l'Ecossais Stuart son meurtrier. Henri IV, dit *Laboureur*, avait

pour corps d'élite une compagnie toute « de ca-
« pitaines expérimentés dont les barbes blanches
« passaient sous la visière et couvraient leur
« poitrine. » Le connétable de Lesdiguières, âgé de soixante et dix-huit ans, répliqua aux officiers qui le pressaient de moins exposer ses jours : « Il y a soixante ans que les mousquetades et « moi nous nous connaissons. » Courbé sous le poids de quatre-vingt-deux hivers, Villars, dans la Savoie, commanda encore à la victoire. Terrassé par une maladie violente, sa dernière parole fut pour louer le bonheur constant du maréchal de Berwick, qu'un boulet de canon venait d'emporter devant Philipsbourg. A Dettingen, le marquis de Cherisi, âgé de soixante et dix-neuf ans, commande la maison du Roi dans une superbe charge. Il reçoit un coup de sabre sur la tête : quatre gardes-du-corps l'enlèvent couvert de sang et le transportent dans la tente du prince de Tingry. Le généreux vieillard, bouillant de l'ardeur qui embrasait sa jeunesse, laisse à peine poser un appareil à sa blessure et revole sur le champ de bataille. A cette explosion, si vive et si touchante de l'amour des sujets pour leurs princes, que produisit la maladie de Louis XV, le vieux Charron, lieutenant de roi de Verdun, déploya une

fermeté que le Roi, relevé de son danger, et heureux du surnom si doux de *Bien-aimé*, récompensa avec le cordon rouge. Des lieutenans-colonels, mûris par leurs longs et honorables services, guidaient les jeunes seigneurs qui paraissaient avec éclat à la tête des régimens. Le duc de Nivernais redisait avec une grâce infinie que, lorsqu'il était colonel du régiment de Limosin, son lieutenant-colonel, le grave M. de Besson, le reprenait de ses étourderies avec une dignité paternelle et trouvait jour à concilier la subordination du grade avec l'énergie des réprimandes.

Cependant la victoire couronne à Jemmapes les efforts des républicains. Dumourier prend une place parmi les grands capitaines. A l'annonce de cette nouvelle inattendue, le gouvernement autrichien se troubla et mit en jeu une dissimulation qui, par rapport aux émigrés, tenait de l'inhumanité. Le soir, un bulletin répandu avec profusion donnait l'assurance qu'un combat sanglant, mais indécis, ne menaçait Bruxelles d'aucun danger; que les habitans ainsi que les étrangers devaient demeurer tranquilles, et que les factieux semaient seuls des alarmes. A minuit, l'archiduchesse, le duc son époux, les ministres et les personnes attachées à la cour prirent la

fuite. Les premiers rayons du jour éclairèrent un tableau de désordre et de calamités. Des individus de tous les rangs, de tous les âges et des deux sexes se pressaient en foule dans les divers quartiers de la ville. Le chagrin et l'indignation se peignaient sur les physionomies des émigrés. Aucune rue, aucune place qui ne fût encombrée de meubles, de caisses et de voitures. Les débris de l'opulence des temps antérieurs ajoutaient aux embarras de la détresse du moment. Les plus honnêtes d'entre les habitans multipliaient les assurances d'une pitié stérile, pendant que les êtres avides prétendaient tourner à leur profit cette crise funeste. L'or arrachait avec peine quelques secours à une impassible dureté. Les émigrés se virent en grand nombre forcés à l'abandon de leurs effets et réduits à l'unique ressource de se soustraire à pied au péril qui les menaçait. Plusieurs de ces fugitifs furent insultés et dépouillés dans les environs de Malines. Cette catastrophe blessa mes regards et déchira mon cœur sans le frapper. Je grossis, il est vrai, la foule des malheureux qui fuyaient, laissant derrière eux des ressources réelles, et emportant les fumées de vagues espérances. Mais le digne M. de Biesve et son intéressante fille ne m'abandonnèrent qu'après m'avoir re-

commandé à M. Osy, banquier de Rotterdam. Je demeurai quelques semaines dans cette ville. La société de M. de Ballainvilliers, le dernier intendant de la province du Languedoc, homme d'un ordre élevé pour le talent et la vertu, et celle de sa femme, héritière des grâces d'esprit et des charmes du caractère de son oncle, M. de Calonne, me procura de l'agrément. A Bientot, le marquis de La Tresne, ancien avocat général au parlement de Toulouse, et l'un des cavaliers de la compagnie des gentilshommes du Languedoc, me transmit l'offre d'une occupation à Amsterdam, qui me mettait avec décence à l'abri des besoins.

Le 1er. de janvier 1793, M. Cohen, qui devait la considération publique dont il jouissait, moins à ses grandes richesses qu'à ses principes et à son honnêteté, me confia le dépôt de ses cinq enfans; c'était une époque remarquable pour moi comme l'anniversaire du jour où, dans Avignon, j'avais reçu les honneurs accordés à l'un des principaux chefs d'un petit corps d'armée.

Un mois ne s'était point écoulé, que le jour de lugubre souvenir frappa la terre de stupeur. On reconnut alors que l'intérêt mal conçu et la politique mal calculée dérobent trop souvent aux

regards des souverains le danger de ne pas se soutenir entre eux avec énergie et avec confiance. Les trônes demandent à s'appuyer sur une mutuelle solidarité. Marie-Stuart, Charles Ier. et Louis XVI se présenteront à tous les siècles comme autant de leçons terribles dont les fruits paraissent incertains. Les Rois, faute de s'accorder sur le respect qui est dû à la dignité de leur caractère, ont conduit les peuples au sacrilége du régicide.

Le désir de courir aux armes fut la suite naturelle de l'indignation que j'éprouvai. J'adressai mes vœux au baron de Flachslanden, qui se renferma dans les bornes d'une politesse vague. Voici la lettre qu'il m'écrivit :

« Hamm, le 29 mars 1793.

« J'ignore encore, Monsieur, quelle part on « nous laissera prendre aux événemens qui se « préparent et quelles espérances nous pouvons « former. Dévoué depuis long-temps à suivre ce « que je crois mon devoir, et soumis d'avance à « toutes les conséquences de cette conduite in- « variable, je ne sais pas moi-même jusqu'à « quel degré on me permettra d'être utile.

« Si les circonstances me permettent de con- « courir à faire employer les talens que je vous

« connais, ce sera certainement avec plaisir et « avec confiance de ma part.

« J'ai l'honneur, etc.

Signé « LE BARON DE FLACHSLANDEN. »

Depuis ce jour, mon partage me fut commun avec des milliers de mes compatriotes. Chacun de nous a rapporté son histoire, qui ne manque jamais d'être revêtue de circonstances importantes et extraordinaires pour l'intérêt personnel. Peut-être qu'un recueil d'aventures qui, aux yeux des narrateurs, sont neuves et piquantes, n'offrirait-il à ceux des lecteurs qu'une uniformité monotone? Sans nul doute les faiblesses et les aigreurs s'y montreraient; mais, par compensation, l'énergie et la bienveillance y seraient signalées; les cœurs sensibles y recueilleraient les titres nombreux que les étrangers ont acquis à la considération et à la reconnaissance des Français. Je ne crains pas de répéter ici ce que je disais, en 1814, à la Chambre des députés : « Que de soupirs poussés, que de larmes « répandues près des bords opulens de la Ta- « mise, sur les rives sablonneuses de la Syrie, « dans les plaines fertiles qu'arrose l'Elbe et au « milieu des quais somptueux qui enchaînent les « glaces de la Néva! » Plusieurs d'entre les émigrés pouvaient à bon droit dire ce que madame de

Genlis m'écrivait avec tant d'épanchement dans une de ces lettres qui m'ont procuré de si flatteuses jouissances. « Je n'ai pas la prétention « d'être un champion utile à mon pays, mais j'en « suis l'amie sincère, et c'est un sentiment dont « les proscrits surtout peuvent s'enorgueillir. »

Je ne me doutais guère devoir au poste modeste que j'occupais la satisfaction de voir M. de Calonne. Il vint de Londres descendre chez M. Cohen, qui était reconnu pour le plus dévoué de tous les habitans d'Amsterdam à la cause que l'ancien contrôleur-général soutenait avec autant de constance que d'ardeur et d'activité. Ce fut, du moins dans mon opinion, le service du Roi et les intérêts des princes qui conduisirent ce ministre en Russie, quoique son voyage fût simplement attribué par le public au désir de vendre une riche collection de tableaux. Le cabinet du monarque, *qui fut visité par la royauté dans la terre étrangère*, ne pouvait faire un plus heureux calcul en politique. La grande Catherine ne devait pas tarder à donner sa confiance au Français qui savait mettre en usage une irrésistible séduction. Le succès semblait garanti par le choix du négociateur, qui semait des fleurs sur les matières les plus arides et répandait de la clarté sur les plus obscures. Les circonstances

ne m'ont pas mis à même de vérifier si mes conjectures furent des vérités ou bien des chimères.

Le coup d'œil d'aigle de M. de Calonne me reconnut soudain dans le lieu reculé où je me tenais. Un accueil aimable parla trop à mon cœur pour que je démêlasse à quel point il flattait mon amour-propre; le premier de ses soins fut de féliciter M. Cohen sur l'avantage de me posséder dans sa maison. Avec son enchanteresse bonhomie, il observa que quoique je fusse une de ses anciennes connaissances et que j'eusse eu des relations intimes avec lui, tant à Dunkerque qu'à Morbeck, je ne l'avais pas été chercher une seule fois durant le cours de son ministère : procédé qu'il peignit comme d'autant plus remarquable qu'aux jours de sa puissance des alliés, des parens et des amis lui naissaient de toutes parts. L'instant où il allait monter en voiture me parut favorable pour lui faire hommage du premier exemplaire de l'*Essai de littérature à l'usage des Dames*. Ses remercimens furent affectueux. M. Marquet son beau-frère, qui l'accompagna jusqu'à quelques milles, me dit au retour de cette course qu'en parcourant cet ouvrage, le hasard avait mis sous ses yeux quelques phrases d'éloge. « Mon frère, dit-il, re-« merciez M. D.. Je suis touché d'un hommage

« inspiré par le seul sentiment, l'intérêt ne perce « point puisqu'il ne soupçonnait pas même que « nous dussions jamais nous rencontrer; mais si « j'avais eu un quart-d'heure d'entretien avec « lui, j'aurais changé quelques-unes de ses idées. » Je ne me dissimule pas la faiblesse d'un traité ou plutôt d'un recueil de principes et d'exemples qui ont été rassemblés de pure mémoire. Cette composition m'a néanmoins rapporté plus d'un doux moment; la dédicace à mademoiselle de Biesve était un tribut de ma reconnaissance.

Les progrès de mes élèves et quelques travaux littéraires firent couler mes jours dans le calme. Je rencontrai chez M. Couderc un bienfaiteur plein de délicatesse, et je goûtai près de M. de Bosch, neveu du célèbre Jérôme de Bosch, et près de M. Saportas les douceurs de l'amitié. Assez de charmes, en un mot, étaient répandus sur mon existence pour que l'entrée de l'armée française en Hollande fût pour moi une fâcheuse contrariété; je me laissai même retenir au delà du terme que la prudence approuvait. Témoin de l'entrée des républicains, victorieux par leur courage et par le talent du général Pichegru, je ne saurais taire la réflexion que ce souvenir fait naître. C'est ainsi que l'Arbitre suprême se sert des mêmes moyens pour le triomphe ou la ruine

des projets de l'homme. Les rigueurs de l'hiver couvrirent de passages faciles les canaux de la Hollande, et dix-sept années plus tard elles dévorèrent presque en entier cette grande armée qui seule soutenait un pouvoir colossal.

Ce ne fut que le vingt-un de janvier, deux jours après l'entrée des Français à Amsterdam, que je me hasardai de suivre une route frayée sur la glace. Le chevalier de Potra, ancien chef d'escadron dans le régiment d'Orléans-cavalerie, le marquis de Falaiseau, ancien mousquetaire, et le baron de Saint-Paul, jeune officier languedocien, furent les seuls d'entre les Français qui partageassent cette téméraire résolution. Abandonnés par des guides chèrement payés, perdus sur un espace immense; guidés d'abord sur la neige par une trace légère qu'une nuit sombre ne tarda pas à nous dérober ; victimes d'un froid terrible et persécutés par le sommeil, précurseur de la mort, nous souffrions les plus déchirantes angoisses: déjà nous nous donnions le baiser de l'adieu éternel, lorsque l'arrivée presque miraculeuse de quelques pêcheurs nous sauva.

Nous sortîmes au point du jour de la cabane hospitalière où nous avions été reçus, et nous eûmes besoin d'une marche de quatre heures

avant de parvenir à Harderwyk, dont un effet trompeur d'optique nous avait fait mal apprécier la distance. Nos pieds se posaient à peine sur cette terre si ardemment souhaitée comme le port de salut, lorsque l'avis nous fut donné avec les signes de la pitié que la ville était occupée par des Français; sans nulle hésitation nous préférâmes les horreurs de la captivité aux dangers dont nous n'étions sortis que par des combinaisons extraordinaires. Une surprise agréable nous attendait: les Français qui venaient de causer notre effroi composaient la légion de Rohan. Accueillis comme des frères dans l'infortune, nous fûmes comblés de prévenances ; durant trois jours nous marchâmes avec le corps des émigrés qui faisaient l'avant-garde de l'armée sous les ordres de M. le duc d'York. Les Anglais n'étaient point encore parvenus à cette discipline qui a contribué depuis à rendre leurs troupes redoutables; aussi la retraite de la Hollande s'exécutait-elle avec peu d'ordre et beaucoup de négligence. Lorsque l'abus des boissons fortes répandait les voiles d'un sommeil profond sur le camp, les Français de l'avant-garde veillaient pour rendre des services importans. La défense du passage de l'Yssel offrit aux Anglais l'occasion de donner sans aucun avantage des

preuves d'une valeur brillante. Le lendemain de cette affaire nous parvînmes à Groningue, d'où il fallut nous éloigner à cause d'un soulèvement que les habitans firent en faveur des républicains français. Nous prîmes un repos de quarante-huit heures à Brême; les magistrats de cette ville impériale et ses principaux habitans nous reçurent avec une recherche d'empressement qui, en nous causant de la surprise, n'en avait que plus de droit à notre reconnaissance. Etait-ce la bienveillance ou la politesse qui avait dicté un tel accueil? Le doute est permis, vu la circonstance qu'ayant, pendant la durée d'un fort beau concert, hasardé près du chef de l'administration la demande de demeurer dans la ville, des phrases entortillées et complimenteuses se terminèrent par un refus.

Nous atteignîmes enfin Hambourg. Dans cet asile ouvert à l'infortune, se pressaient par milliers des exilés de différentes contrées; les soins, les attentions et les secours prodigués avec une respectable abondance soulageaient les malheureux. Des hommes jetés hors de leur domicile, enlevés à leurs habitudes et la plupart inquiets sur leurs moyens d'existence, refluaient dans les rues, sur les promenades et à la bourse. Le mouvement continuel et animé persuadait que

le nombre des étrangers surpassait sa très-grande réalité. Dans cette nuée les fugitifs hollandais, les voyageurs anglais et les négocians de toutes les contrées semaient l'or avec une telle profusion, qu'une ville grande, peuplée, industrieuse et déjà opulente, regorgea de richesses. Les spectateurs suffisaient à la prospérité de trois théâtres, un allemand, un français et un anglais.

Chez le commun des émigrés, l'active industrie du Français se montrait sous mille formes. Cependant il restait encore assez de sacrifices et assez de souffrances pour aigrir les caractères et pour réveiller les préventions. Au dessus de la classe souffrante, ou pour le moins travailleuse, brillait une élite que composaient des grands seigneurs, des évêques, des officiers généraux, des magistrats et des femmes célèbres, soit par leurs charmes, soit par leur esprit, soit par leurs talens. Je fus admis chez madame de Flahaut et je lui présentai M. le comte de Souza, qui dans la suite est devenu son époux. On accourait avec empressement à Altona pour rendre des hommages à l'auteur aimable et ingénieux d'*Adèle de Sénanges*. J'approchai de madame de Genlis. Cette femme célèbre vivait dans une retraite où je me regardais heureux et flatté de pénétrer; l'in-

térêt dont elle voulut bien me donner à plusieurs reprises des assurances reste à jamais gravé dans ma mémoire.

Je jouis du bonheur d'admirer Klopstock, tandis que la gloire de le chanter appartint à M. Chênedollé. Mon entrée chez ce grand homme m'imposa un nouveau tribut de reconnaissance à offrir au marquis de La Tresne qui avait enrichi *l'Essai de littérature* par le don de plusieurs morceaux traduits avec un rare talent du poëme de la *Messiade;* le patriarche des poètes de l'Allemagne touchait par cette simplicité qui annonce les belles âmes et qui se plaît avec le génie. Une physionomie peu expressive et point régulière s'animait par degrés, soit par la poésie, soit par la musique, et, devenant sublime, offrait aux regards le créateur d'*Abadama*.

Mes compagnons et moi jouissions depuis quelques semaines du repos et de la sécurité, lorsque trois cents émigrés, qui étaient tombés au pouvoir des républicains à l'heure de leur fuite par la Nord-Hollande, furent débarqués non loin de Hambourg; ils avaient eu beaucoup à souffrir d'une traversée longue, triste et périlleuse. Entassés sur des bâtimens petits et mal soignés, leurs rations n'y avaient fourni que la

nourriture d'absolue nécessité; un apôtre du Seigneur avait soutenu le courage, inspiré la résignation et fait luire les rayons de l'espérance parmi ces infortunés. L'évêque de Clermont se trouvant au nombre des prisonniers fut traité avec respect par le général Pichegru, qui le pressa d'accepter une place dans les voitures que, par ses ordres, on préparait pour le transport des membres de la famille de Vergennes; mais en chrétien de la primitive Eglise, le vénérable prélat ne voulut recevoir aucun adoucissement que ne partageraient pas ses frères en persécution. Le front calme, l'œil serein, et la parole de Dieu à la bouche, il portait nuit et jour d'un bâtiment à l'autre des consolations; son arrivée à Hambourg attesta pour l'honneur des hommes que les différences, soit dans les opinions, soit dans les cultes, n'empêchent pas l'hommage du respect qui se rend à la vertu soutenue par la piété. Une population, spontanément formée d'individus qui habitaient toutes les contrées différentes de la terre, courut à la rencontre de l'illustre confesseur, qui reçut avec une surprise vraie et avec une humilité religieuse, des signes plus nombreux de vénération qu'aux jours où il veillait sur son diocèse avec une sollicitude paternelle. De toutes parts éclatait le

désir d'approcher du prélat dont l'énergie et la constance s'étaient déployées pour le double salut de l'autel et du trône. Les mœurs et les doctrines de sa vie entière lui avaient garanti le privilége de combattre en champion de la croix; jamais il ne cessa d'obtenir les égards de ses adversaires les plus acharnés et même de commander leur respect. A l'époque où la protection éclairée de madame Louise éleva aux honneurs de la prélature l'un des plus beaux ornemens de l'Église gallicane, M. de Bonnal exerçait depuis plusieurs années les fonctions de premier grand-vicaire du diocèse de Châlons-sur-Saône : intime ami du marquis d'Ivergny, mon grand-père maternel, il m'accorda ses bontés dès ma première enfance et m'associa aux études du comte de Fargues et du chevalier, deux de ses neveux dont il soignait l'éducation; dans les pays étrangers j'eus le bonheur de trouver en lui une affection touchante et honorable. Cette circonstance inspira la démarche que firent deux négocians, l'un d'Amsterdam et l'autre de Hambourg. Ils me prièrent séparément de supplier M. l'évêque de Clermont de puiser dans leurs caisses les sommes qui pourraient lui être utiles, sans avoir aucune sollicitude sur la dette qu'il daignerait contracter. Leurs richesses bien con-

nues devaient prévenir tout scrupule. L'enthousiasme qui animait les discours que l'on m'adressait, ne pouvait que me donner du zèle pour le rôle de négociateur. L'émotion du prélat parut d'autant plus sensible qu'elle formait un contraste avec la sévérité habituelle de sa physionomie. Un refus positif accompagna les témoignages de sa reconnaissance; mais il voulut savoir le nom de deux hommes qui m'avaient choisi pour l'interprète d'un sentiment aussi généreux; sa belle âme nourrissait le dessein de consacrer dans la cathédrale de Clermont un monument destiné à éterniser l'hommage d'une sincère et ineffaçable gratitude pour les bienfaiteurs qui avaient protégé ou secouru *les voyageurs d'un moment*. Une inspiration, récompense peut-être de sa fidélité, ne lui laissait pas concevoir l'ombre d'un doute sur le retour à la puissance souveraine des petits-fils de saint Louis. Hélas! tel que Moïse il a cueilli la palme de ses travaux apostoliques avant le jour où les élus du Seigneur sont entrés dans la terre promise. Son testament annonça le retour à la fidélité.

Je fus un jour agréablement surpris d'être embrassé par le chevalier de Montjoie, avec qui j'avais eu des relations d'amitié à Strasbourg, lorsqu'il y servait dans le régiment d'Alsace.

J'étais loin de penser qu'il pût jamais faire nombre avec les émigrés; j'appris que son éloignement de la France était une suite de l'indignation que lui avaient causée les excès dont l'anarchie et la licence se rendaient chaque jour plus coupables. Il voyageait avec un compagnon qui s'enveloppait sous le voile de l'incognito, dont la dignité du maintien me frappa chez le consul américain, et que la Biographie des contemporains m'a fait connaître pour Monsieur le duc d'Orléans. La rencontre du chevalier de Montjoie faillit exercer de l'influence sur le cours de mes destinées. Le gouverneur de Christiania émit devant les deux voyageurs le vœu de trouver un homme aux soins duquel il pût, sans nulle inquiétude, confier l'éducation de ses enfans. Les éloges du chevalier me valurent le suffrage d'un militaire que, par ses procédés, je jugeai digne de respect. La lettre qu'il m'écrivit ne laissait aucun doute sur son désir que je prisse la route des frontières du Danemarck. Loin que ses vues personnelles l'engageassent à me séduire par des illusions, il peignait avec bonne foi les inconvéniens qui devaient, à moins d'une nécessité absolue, me détourner de tout projet d'établissement dans une contrée si reculée.

Le nombre des émigrés, dont plusieurs étaient

aussi actifs qu'adroits dans leurs démarches, ne pouvait, suivant l'expression familière, que rendre fort courte l'herbe à moissonner. Une correspondance que j'entretenais avec M. Cohen, banquier de la cour à Berlin, et oncle de mes élèves d'Amsterdam, m'avait déjà inspiré de l'affection et de la gratitude pour le meilleur des hommes. Je lui adressai une demande au roi de Prusse pour avoir la permission de résider dans ses Etats. Le refus, qui ne se fit pas attendre, me causa peu de contrariété, grâces aux douceurs que l'amitié de M. Cadet Capadose répandait sur ma vie présente. Une semaine venait à peine de s'écouler, quand je reçus l'autorisation de me rendre à Berlin. Le rescrit du ministre, qui avait été donné sous la responsabilité de M. Cohen, se trouvait accompagné d'un engagement de M. Decker, imprimeur de la cour de Prusse, par lequel il m'assurait un traitement honnête sous la condition que je rédigerais la *Gazette française*, dont il était propriétaire.

Sur ces entrefaites, le comte de Rivarol arriva d'Angleterre. Ses compatriotes, et plus encore les étrangers, le recherchaient et l'admiraient. Sa conversation instruisait les hommes, intéressait les femmes, éclairait les princes, avait enfin des

charmes pour toutes les classes comme pour tous les âges. Plus tard, je me sentirai mieux autorisé à louer cet homme étonnant. Sa fureur contre le roi de Prusse le portait à flétrir ce prince du titre de *Jacobin des têtes couronnées*. Chez M. Cadet Capadose, au dîner qui célébrait son arrivée et précédait mon départ, il blâma le voyage de Berlin. A l'entendre, ce séjour devait répugner à tout vrai royaliste.

J'arrivai le 30 juin à Berlin. A peine me fut-il permis de donner quelques heures à l'accueil hospitalier que me firent M. Cohen et son intéressante famille. L'impatience était extrême chez plusieurs personnes de me voir installé dans mes fonctions de rédacteur; aucun de ces curieux impatiens ne soupçonnait à quel point le sentier dans lequel j'entrais était hérissé d'épines. Deux mois consumés dans de petites querelles sur différens articles de la Gazette amenèrent la nécessité d'un autre rédacteur. Le travail d'un émigré ne pouvait guère s'accorder avec les ménagemens de la politique d'un cabinet timide. L'arrivée de M. Caillard comme envoyé extraordinaire de la République française fut l'arrêt de ma proscription. Le censeur général des journaux hâta le changement désiré par la note suivante : « Je dois observer à M. Decker

« que toutes ces introductions et que tout ce « style de réflexions sont inadmissibles. Il fau- « drait des faits et pas autre chose. Si l'on con- « tinue dans le même esprit, je serai obligé de « faire des représentations au ministre pour « amener un changement. Peut-être serait-il « mieux de prévenir cette mesure. » Je déposai sans nul regret un pesant fardeau. L'incertitude sur mes moyens d'existence pour l'avenir me parut de beaucoup préférable à des occupations fastidieuses et à des picoteries journalières.

CHAPITRE II.

Le chambellan baron de Keith donne un asile à l'auteur. — Il entre chez le prince Louis Ferdinand. — La fatigue l'oblige à renoncer à cette place. — Il s'attache au journal de littérature. — Il publie l'*Esquisse d'un plan d'éducation*, dont le roi de Prusse accepte la dédicace. — Voyage de madame Rietz en Italie. — Saint-Patern. — L'auteur fait des tentatives pour obtenir la place de gouverneur du comte de Brandebourg. — Il obtient la permission de se montrer à la cour en uniforme.—Suite du voyage de madame Rietz. — Elle revient avec le titre de comtesse de Lichtenau. — L'évêque de Bristol. — Le comte de Saint-Ignon. — Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran. — Réception froide que madame de Lichtenau fait à l'auteur. — Nouveaux travaux littéraires. — Leur résultat.

Après l'événement dont je viens de parler, ma position serait devenue fâcheuse si, à Berlin, M. le chambellan baron de Keith ne m'avait ouvert sa maison. C'était le fils de ce Keith que le grand Frédéric, étant prince royal, s'était associé pour la fuite qu'il tenta. Si la barbarie de son père l'avait condamné à être témoin de la mort de Katt sur l'échafaud, sa propre politique

lui dicta la dureté qui lui fit éloigner Keith de sa présence. Il est vrai que dès que le chagrin eut creusé la tombe de cette victime de l'ingratitude, la reconnaissance de Frédéric se déploya en faveur de sa veuve et de son fils. La première fut placée grande gouvernante de la Reine (1), et le second attaché comme chambellan près de la célèbre princesse Amélie. Neveu par son père du lord-maréchal, que l'amitié de Frédéric, soutenue par les hommages des philosophes, ont investi d'une grande renommée, et par sa mère, du baron de Knyphausen, le plus habile négociateur qu'ait jamais eu la Prusse, le baron de Keith fut naturellement introduit dans la carrière de la diplomatie. Sa jeunesse ne parut point aux yeux de Frédéric un obstacle à ce qu'il occupât la place de ministre plénipotentiaire à la cour de Turin. Il dut à cette circonstance d'apprendre que les instructions que le célèbre monarque donnait à ses envoyés étaient courtes, lumineuses, et se terminaient par cette phrase : « Surtout, Monsieur, donnez beaucoup de sou-« pers. » Mais fort parcimonieux dans les traitemens qu'il accordait, une grosse fortune et le goût de la dépense n'étaient pas les moindres

(1) Cette place répond à celle de dame d'honneur en France.

titres pour le représenter dans les cours étrangères. La passion du baron pour les beaux-arts et son goût pour les lettres le déterminèrent au bout de peu d'années à envoyer sa démission. Un congé lui permit de parcourir l'Italie et la France. Jean-Jacques, qui avait long-temps appelé le lord-maréchal son père, reçut le neveu avec empressement. On rapporte qu'un jour, admis à prendre sa part d'une poularde dans la rue Plâtrière, le baron fut peiné de voir la femme de Rousseau qui se levait à chaque instant pour les besoins du service. Il dit à son hôte : « D'après ce que vous avez eu la confiance de me « dire de vos moyens d'existence, il me semble que « vous pourriez prendre une servante qui évite- « rait à madame bien du tracas. » Le philosophe, fier et mélancolique, réfléchit peu de secondes, puis répliqua : « Vous autres grands seigneurs « ne sauriez vivre sans valets et sans maîtres. »

De retour dans sa patrie, le baron, quoiqu'encore dans la force de l'âge, abandonna les chimères de l'ambition et renonça aux tracasseries de la société. Une fortune très-considérable lui donna les moyens d'embellir sa vie retirée et presque solitaire. Les tableaux, les gravures, les marbres et les livres, quoique achetés avec une espèce de profusion, fournis-

saient autant de preuves d'un goût délicat. Le charme de ses loisirs se trouvait augmenté par de nombreux actes de bienfaisance.

La révolution française donna lieu au baron de déployer la générosité de son caractère. Chevalier jusque dans la moëlle de ses os, il eut en horreur les systèmes des novateurs; les membres des assemblées devinrent les objets de sa colère, tandis que par contre-coup les émigrés le remplirent d'intérêt et d'affection. Résolu de donner des gages de ses sentimens, une délicatesse scrupuleuse lui interdit, comme coupable, la pensée d'offrir des aumônes à un ecclésiastique et à un gentilhomme. Sa principale peine fut de recouvrir ses bienfaits d'un prétexte décent. Il s'informait avec soin des ressources dans lesquelles chaque individu cherchait son existence, et sur-le-champ de l'occupation était donnée, et un prix fort au-dessus du travail n'était offert qu'accompagné de remercîmens. Chez cet homme à la fois aimable, piquant et vertueux, je rencontrai les égards de la politesse, et même toutes ses recherches.

J'habitais depuis peu de semaines chez M. de Keith, lorsqu'une carrière qui s'annonçait d'une manière agréable et flatteuse parut s'ouvrir à mes regards. Le prince Louis-Ferdinand,

dont le régiment occupait la garnison de Magdebourg, honorait de son affection et de sa confiance Alexandre de Lameth qui était retenu prisonnier dans la citadelle de cette ville de guerre. Mon ancien camarade de Royal, ne m'ayant pas encore retiré son amitié, saisit différentes occasions de m'annoncer sous des traits qui parlaient en ma faveur. Dès le premier voyage que le prince fit à Berlin, il me combla de prévenances et ne laissa passer que quelques jours avant de montrer le désir que je fusse attaché à sa personne. La perspective d'un honneur si peu attendu me causa trop de surprise pour ne pas jeter du désordre sur les expressions de ma reconnaissance. Des épanchemens de franchise chez mon nouveau protecteur et des assurances de zèle de ma part amenèrent l'espèce de traité, qu'une ou deux semaines serviraient, pour ainsi dire, d'essai avant que je quittasse la maison du baron. Pour lors, si les deux parties intéressées se trouvaient satisfaites, il serait facile de régler le service et de fixer le traitement. La princesse Ferdinand, instruite de notre plan, daigna lui sourire; l'un des premiers officiers de sa maison me porta l'assurance que si parfois son fils venait à manquer d'exactitude dans le payement de mes honoraires, le prince Ferdinand et elle

avaient résolu que je ne souffrisse pas de ces retards.

Le 15 août je me vis dès la pointe du jour installé chez le prince Louis : sa longue matinée fut divisée en plusieurs occupations, dont aucune ne manquait d'intérêt. L'étude des mathématiques transcendantes favorisait ses travaux sur l'art militaire qu'il aimait avec passion. Des lectures relatives aux lettres, à l'histoire et à la philosophie, annonçaient un goût sain, un esprit ingénieux, et une imagination vive. Le passage d'un livre à un autre produisait des intervalles que la musique remplissait : loin d'être fatigué par la faiblesse commune chez les amateurs, on avait peine à se persuader que le piano n'était pas touché par un artiste de la plus haute volée. Je ne pus qu'admirer et me sentir ému. Est-il en effet un spectacle et plus beau et plus intéressant que celui qu'offrait à mes regards un mortel né au pinacle des dignités de la terre chez qui apparaissaient les germes des bienfaits de la nature et des fruits de l'éducation, et dont l'entière maturité aurait produit un grand homme? Les périls de la guerre, les progrès des sciences, le perfectionnement des beaux-arts et les habitudes de la magnanimité l'embrasaient d'une brûlante ardeur. Huit heures

employées avec une forte contention des facultés intellectuelles, prescrivaient le double recours aux plaisirs et aux exercices. Quoique je ne vinsse que d'atteindre ma quarante et unième année, époque de la vie où l'homme jouit de sa vigueur entière, il me devint impossible de répondre à la confiance dont la maison Ferdinand voulait bien m'honorer. Mes excuses furent ainsi que mes regrets accueillis avec bienveillance.

Les lettres s'offrirent à mes yeux comme une source d'où les plaisirs, les occupations et l'aisance devaient découler. J'eus lieu d'être satisfait des procédés de MM. les rédacteurs du journal de littérature qui se publiait en langue française. Le premier extrait que je fis paraître offrait un hommage aux grâces de l'esprit et à la délicatesse du sentiment qui rendent si délicieuse la lecture du roman d'*Adèle de Sénanges*. Madame la comtesse de Flahaut, aujourd'hui madame la comtesse de Souza, me rendit heureux par les marques de sa satisfaction.

Je me féliciterai toujours d'avoir, dès la plus tendre jeunesse de M. de Chênedollé, prédit que la France allait voir grossir le nombre de ses grands poëtes. A Amsterdam, je louai hautement le premier essor de sa muse. A Hambourg, j'admirai des progrès assez rapides pour que

l'ode à l'*Imagination* me parût un hommage digne du génie de Klopstock. Je saisis avec joie l'occasion de payer le tribut de mon enthousiasme. La lettre suivante, que je reçus de Hambourg, reste entre mes mains un titre flatteur, sans me dissimuler que la reconnaissance produit souvent l'exagération.

« Acceptez mes remerciemens, Monsieur, pour « le morceau où vous rendez compte de mon ode. « Votre analyse m'a fait le plus grand plaisir. « C'est un excellent extrait digne de nos meil- « leurs critiques : vous ne vous êtes pas borné à « un exposé critique; votre imagination perce « souvent au travers de la sécheresse qu'entraîne « la discussion; elle laisse échapper de grandes « idées, et il ne manque à la double image de la « cataracte et du fleuve que vous employez pour « différencier l'ode du poème épique, que d'être « versifiée pour former elle-même une superbe « strophe lyrique. »

Plus de trente années se sont passées sans que j'aie satisfait mon désir de revoir M. de Chênedollé; je n'en reste pas moins attentif à suivre avec intérêt le cours de ses ouvrages, dont il n'est aucun qui ne l'élève sur les plus hauts degrés du temple de la gloire.

Le roi de Prusse permit que je lui dédiasse

l'*Esquisse d'un plan d'éducation*. Le sujet de mon ouvrage avait long-temps occupé les hommes de lettres et les savans de l'Allemagne. Cette circonstance est confirmée par la lettre que je reçus du duc de Brunswick. L'histoire ne dédaignera aucune des particularités relatives à un prince qui, dans sa jeunesse, occupa de ses exploits la renommée, alors même qu'elle célébrait la gloire du grand Frédéric, qui dans son âge mûr vit ses lauriers se faner et qui, parvenu à la vieillesse, mourut de blessures envenimées par la douleur que lui causaient les désastres d'un Etat dont la défense lui avait été confiée. La responsabilité mise sur sa tête oppressa son cœur. Affable, instruit, juste et humain, l'anathême de Mirabeau le relégua pourtant dans la foule des souverains médiocres. Plus d'un motif m'engage donc à placer ici la lettre qu'il m'écrivit.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu avec un sensible plaisir l'ouvrage « dont vous venez d'enrichir la république des « lettres. La matière que vous y traitez a été pen- « dant long-temps la matière favorite de nos lit- « térateurs allemands. Je lirai avec empresse- « ment cette nouvelle production sur une matière « aussi intéressante, et je ne doute pas que je

« n'y trouve des idées aussi solides que neuves.

« Agréez, Monsieur, etc.

Signé « LE DUC DE BRUNSWICK. »

Aux premiers jours de l'hiver, la cour fut aussi animée que brillante. La princesse royale et la princesse Louis embellissaient les fêtes que le désir de leur plaire multipliait. Ces deux sœurs, nées princesses de Mecklembourg-Strélitz, avaient reçu de la nature, prodigue envers elles, les charmes du corps, les agrémens de l'esprit et la bonté du cœur. Le don enchanteur de plaire appartenait à toutes deux, mais chacune offrait une nuance distincte. La beauté de la princesse royale, réunissant l'expression de la dignité à celle de la bienveillance, semblait être préparée pour les grandeurs. La figure jolie et piquante de la princesse Louis paraissait comme destinée à faire les délices de la société. Un coup imprévu substitua le deuil aux plaisirs. Le prince Louis, second fils du Roi, fut enlevé par une fluxion de poitrine, sans que, ni les secours de l'art, ni les soins de la tendresse, pussent retarder sa mort de quelques momens. Des regrets unanimes et profonds se répandirent sur la perte des espérances qui avaient été inspirées par un esprit d'un rang élevé, des connais-

sances étendues, un jugement parfait et un caractère ferme. Le prince royal fit naître l'intérêt par ses regrets fraternels, et la princesse Louis offrit le tableau d'une veuve livrée à une excessive douleur.

Le Roi se renferma dans son intérieur, qui offrait un aspect inaccoutumé. La mort de la comtesse d'Jgenheim, la première de ses épouses de *la main gauche*, lui avait coûté des larmes; et les emportemens de la seconde, la comtesse Dehnhoff, venaient de lui prescrire l'affligeante ressource d'un divorce. Du premier de ces mariages, bien étrangers aux mœurs des Français, il était provenu un fils, et du second un fils et une fille. Les regrets donnés à l'une des mères, et les reproches encourus par l'autre, n'avaient, dans le cœur de Frédéric-Guillaume, porté aucune atteinte à la tendresse paternelle. L'amour s'était plu dans les tourmens d'un prince galant, qui avait espéré que son besoin pressant d'aimer serait satisfait par l'amitié. Ce sentiment, lorsqu'il le goûtait près d'une femme, s'armait de ses plus doux charmes. L'absence de madame Rietz laissait, à cet égard, un vide que l'affection et l'habitude rendaient difficile à remplir : cette femme, qu'une élévation rapide, une influence de longue durée et une chute éclatante ont rendue historique, voya-

geait alors en Italie. L'amour lui faisant accumuler les imprudences, la conduisait sur les pas du chevalier de Saxe, qui semblait partager la passion qu'il avait inspirée. Peu de ressources étaient offertes à Frédéric-Guillaume par les hommes qui avaient eu lieu de s'applaudir des gages de ses bontés. L'indiscrétion des républicains avait découvert les faiblesses de Bischoffswerder. Le Roi adressa des reproches à son favori de l'avoir soumis à d'austères privations, tandis qu'il oubliait ses propres devoirs. En vain Bischoffswerder fit-il sur-le-champ prononcer son divorce avec sa femme et la remplaça-t-il par la comtesse de Pinto, le coup se trouva porté sans retour. La conduite de l'un de leurs principaux chefs frappa, aux yeux du Roi, les illuminés d'un caractère d'hypocrisie. Le fameux Saxon ne recouvra plus l'ascendant qu'il avait perdu. Néanmoins, par un sentiment de justice éclairée, qui se rencontre rarement chez les princes, la faveur cessa sans que le crédit fût retiré. Bischoffswerder continua de donner, dans le ministère, des gages de son zèle et des preuves de son talent, sans cependant se revoir admis à l'intimité. L'âge enlevait chaque jour à Rietz quelques parcelles de la gaieté d'esprit et de l'adresse dans les exercices qui lui avaient

procuré la faveur de son maître, dont il conservait néanmoins l'estime et la confiance. Ces sentimens étaient mérités par le dévouement que lui inspiraient son respect et sa reconnaissance ; mais cet excellent serviteur laissait trop entrevoir la négligence de son éducation primitive. Au moment où régnait une espèce de disette d'individus propres à satisfaire les désirs d'un cœur sensible, Saint-Patern se présenta. Ce Français, correspondant littéraire à Paris de Frédéric-Guillaume lorsqu'il était prince royal, continua les mêmes fonctions au début de son règne. Victime de la Révolution, qui le dépouillait d'un emploi de bibliothécaire à Sainte-Geneviève et qui le privait des agrémens de l'intérieur du marquis de Vaudreuil, Saint-Patern accourut chercher le roi de Prusse à son quartier-général. J'ai donné ailleurs divers détails sur cet homme intéressant. Il me suffira donc de dire ici que la nature et l'art semblaient s'être mis en harmonie pour former en lui le favori du meilleur et du plus aimable des monarques. Saint-Patern, avec une charmante physionomie et une belle taille, a de l'élégance dans son maintien : son imagination vive et son esprit enjoué s'accordent avec une humeur aussi douce qu'agréable. Il possède dans une rare perfection les arts d'a-

grément, avec la facilité de faire des vers à la fois délicats et ingénieux auxquels il donne des accompagnemens agréables. Il chante avec une voix charmante et s'accompagne avec une lyre à l'antique. Phénomène unique, des fleurs riantes se joignent chez lui aux fruits d'une vaste érudition. Enfin un penchant prononcé, mais caché, l'entraîne vers les sciences occultes. C'était donc assaillir Frédéric-Guillaume II sur tous les points où il se trouvait susceptible d'être séduit. Aussi un premier accueil de bienveillance prépara-t-il des jours d'affection. Le Roi s'amusa quelque temps du secret répandu sur le nouvel objet de ses bontés. A la cour et à la ville, une curiosité fort active animait aux recherches pour connaître le personnage mystérieux. Tout au plus parvenait-on à l'apercevoir lorsque d'un pas furtif il se glissait dans les appartemens du château. Les conjectures étaient nombreuses et obtenaient d'autant plus de créance qu'elles se montraient plus bizarres, plus romanesques ou pour le moins plus extraordinaires. Tout à coup le Roi mit un terme aux sollicitudes du public. Saint-Patern parut décoré de la croix de Malte qu'il devait au grand-maître, dont la politique satisfaisait avec empressement les désirs d'un monarque qui, dans ses états de Silésie, pro-

tégeait un bailli et plusieurs commandeurs.

L'avantage aussi recherché que peu facile à obtenir d'approcher de Saint-Patern me fut procuré par le chevalier de Boufflers, que j'avais connu à Dunkerque lorsqu'il y servait dans le grade de colonel commandant du régiment de Chartres. Ce célèbre chevalier, si piquant d'imagination, si original de talent, si facile d'humeur, si heureux de caractère et si parfait d'obligeance; ce chevalier possédait l'esprit français par excellence ; mais cet esprit qui avait fait les délices de la cour de Luneville, de celle de Versailles et des salons de Paris, soutenait mal chez les Prussiens l'épreuve de l'expatriation. Il était semblable à ces fleurs ornées des couleurs les plus variées que les feux du ciel vivifient, mais dont les rigueurs d'un âpre climat dessèchent les charmes : son silence habituel n'était interrompu qu'à d'assez longs intervalles, et pour lors jaillissaient des mots ou neufs, ou fins, ou gais, ou d'une douce malice, mais toujours ingénieux. Pour bien saisir le sel de la plupart, il était nécessaire d'avoir certaines connaissances locales et d'avoir *bu des eaux de la Seine*.

Le chevalier, nourri de succès, ne prévoyait guère une absence totale d'applaudissemens. Cette espèce de chute lui causa de la surprise.

Au dessus des faiblesses de l'amour-propre, il ne s'éleva pas contre ses juges, et se garda de les récuser; mais, avec une simplicité digne de La Fontaine, il conçut la pensée que l'âge et que les chagrins avaient affaibli son esprit et glacé son imagination. Les personnes de son intérieur, et ses amis eurent plus d'une discussion à soutenir avant de le convaincre qu'il n'était rien *moins qu'une bête*. Frédéric-Guillaume II, par ses discours aimables, lui redonna cette confiance qui amène l'abandon, père des grâces.

La vie que je menais était assez calme et assez douce pour que l'idée d'y porter aucun changement ne se présentât que sous un aspect menaçant. Je cherchai pourtant une place, poussé par la crainte d'abuser des complaisances de l'hospitalité. Mes vœux tendaient à obtenir le soin de l'éducation du jeune comte de Brandebourg, celui de ses enfans naturels que Frédéric-Guillaume chérissait avec l'affection la plus prononcée. Saint-Patern se proposa de servir de tous ses moyens des vues qu'il approuvait.

La réussite de son projet sembla devoir être favorisée par l'arrivée à Berlin de l'électeur de Bavière. Je me rappelais avec sensibilité les marques de bienveillance dont ce souverain m'avait comblé lorsque, ne portant encore que

le titre de prince Maximilien des Deux-Ponts, il commandait à Strasbourg le régiment d'Alsace. Il me reçut avec cette affabilité qui lui gagne si bien les cœurs. L'électeur de Bavière était accompagné par le baron de Heymann. Cet officier général, l'une des créatures du marquis de Conflans et l'un des militaires à la mode parce qu'ils étaient étrangers, avait plusieurs années de suite inspecté le régiment de Royal. Sa physionomie ouverte et le suffrage qu'il se donnait à lui-même avec l'accent de la vérité d'être le meilleur homme du monde, m'avait placé sur la liste de ses partisans. La froideur de sa réception me causa plus de surprise que de peine. La dernière de ces sensations ne tarda point à cesser. Saint-Patern lui ayant annoncé qu'il était mon ami, les phrases amicales, les serremens de main affectueux et les retours sur les temps passés furent distribués avec profusion. Le désir de m'être utile, ou pour le moins agréable, se prononça avec ardeur. Il fut réglé qu'à la cour je me placerais en face du Roi, qui prendrait lieu de cette circonstance pour faire des questions sur mon compte. Le général Heymann exagéra dans ses réponses et mon esprit et mon instruction : moyen oratoire qui n'est le plus souvent mis en usage que pour préparer la voie à

un perfide *mais*. Celui qui frappa sur ma tête se rapportait aux *doléances* dans lesquelles, jouant le rôle de rédacteur, j'avais paru sous un jour défavorable. Aux yeux d'un roi de Prusse toute faute tenant à l'insubordination se présente comme un crime capital. Frédéric-Guillaume fit part à Saint-Patern de sa fâcheuse découverte. Averti par ce contre-temps de ne pas accorder désormais une aveugle crédulité au langage de la franchise et aux apparences de la bonhomie, je fus consolé de l'incident qui me survenait, grâces au hasard qui me faisait posséder un exemplaire de ces si terribles *doléances*. Le Roi les lut, et prononça qu'elles ne faisaient rien perdre de son estime à leur auteur ; mais il ajouta qu'il ne terminerait rien sur le choix d'un gouverneur pour le comte de Brandebourg, que d'après le suffrage de madame Rietz, à qui il ne dédaignerait pas, à son retour d'Italie, de me recommander lui-mmêe pour mes connaissances et pour mon mérite.

Durant l'intervalle qui devait séparer le jour de mes espérances d'avec celui d'une décision positive, j'eus lieu de reconnaître que, même dans les circonstances les moins importantes, des combats s'élevaient entre les affections du Roi et les calculs des ministres. Tandis que ces

derniers mettaient de l'aigreur et de la dureté dans les mesures relatives aux émigrés, le Roi se plaisait à leur accorder des preuves de bonté. Ils paraissaient à la cour, vêtus de noir, à l'exception de ceux qui avaient l'honneur d'être admis dans l'armée prussienne. Ce costume tranchait avec la richesse des uniformes dits de *gala*. L'usage de se rapprocher, qui devenait presque une nécessité pour la plupart des victimes, les transformait en une espèce de nuée qui faisait souvent naître le sourire sur de jolies lèvres. Le désir me vint d'être soustrait à cette empreinte de détresse et de deuil. J'écrivis à Saint-Patern, qui ne tarda point à me faire une réponse aimable. « Sa Majesté approuve que vous paraissiez à la « cour avec l'uniforme de votre régiment et votre « croix de Saint-Louis, et l'écrivain de ce billet « est enchanté de vous voir affranchi des livrées « noires : il vous prie seulement de ne parler de « lui en aucune manière et de vous souvenir « seulement de l'intérêt véritable et juste de ce- « lui qui l'a tracé. »

Les symptômes de la maladie qui devait traîner Frédéric-Guillaume à son dernier terme, et que les médecins qualifiaient d'affection nerveuse, s'aggravaient chaque jour avec une violence de nature à causer des alarmes. Les parens,

les protégés de madame Rietz et ses créatures la conjurèrent de hâter son retour. Ce ne fut qu'avec de pénibles efforts qu'elle abandonna une terre d'illusion et de volupté. A son retour, Berlin s'étonna de la voir environnée tout à coup de l'éclat de la grandeur et du faste de la magnificence. La métamorphose survenue demande son explication.

Madame Rietz, quoique partie avec une suite décente, pourvue de lettres de crédit considérables et accompagnée du poëte italien Filistri, fut, à son arrivée à Vienne, et en dépit des soins du marquis de Lucchesini, mortifiée par les embarras qui naissaient d'un état incertain. Pour son malheur, elle fit peu après, en Italie, la rencontre de lord Bristol, évêque de Londonderry, que de grandes richesses, des connaissances variées, le goût des arts et la fureur des paradoxes empreignaient d'un caractère d'originalité. Ce personnage qui, selon son expression, parcourait l'Europe, « voyageant en curé pour avoir l'ap-« pétit d'un évêque, » connut la voyageuse prussienne au moment où, triste et humiliée, elle souffrait d'un manque de titre qui empêchait sa présentation à la cour de Naples. La fantaisie lui prit d'afficher une passion ardente et de jouer par ce moyen le rôle de suprême conseiller. Les

ressources de l'éloquence furent d'abord insuffisantes pour convaincre la nouvelle disciple que, sur les exemples donnés par les rois d'Angleterre et de France, la maîtresse d'un roi de Prusse était autorisée à prendre un vol élevé. Madame Rietz gardait présent à la mémoire le souvenir que, fille d'un musicien obscur et pauvre, elle n'avait été, durant ses plus vives amours avec le prince royal, que mademoiselle Enkel. Unie par le Roi au trésorier de sa cassette, l'homme qui lui avait donné sa main et son nom était le fils d'un jardinier de Potsdam. Cependant l'adresse du lord et sa constance firent, après une assez longue résistance, évanouir les scrupules. Des lettres habilement combinées mirent à profit un penchant assez connu chez Frédéric-Guillaume pour la mémoire de Louis XV. On revint à diverses reprises sur l'existence de la duchesse de Châteauroux, de la marquise de Pompadour, etc. Le Roi céda, moins par persuasion que par bienveillance. Un chasseur du palais partit avec la commission de remettre à madame Rietz le diplôme de comtesse de Lichtenau et l'acte de cession de terres rapportant dix mille écus de rentes. La nouvelle comtesse se vit sur-le-champ honorée par la reine de Naples de prévenances qu'elle n'avait pas même osé espérer

et qui faisant palpiter son cœur de joie, remplissaient sa tête des fumées de l'orgueil. Les caresses et les cajoleries de la fameuse lady Hamilton achevèrent d'égarer une imagination déjà exaltée. Il appartint à la voix seule du devoir de mettre un terme à un bonheur bien vivement apprécié.

Les équipages et le cortége de la comtesse de Lichtenau brillaient d'une magnificence qui n'était en aucun rapport, soit avec le peu de richesses des Prussiens, soit avec leur stricte économie. Au dessus des autres partisans paraissait lord Bristol qui faisait trophée d'étaler sur sa poitrine le portrait *de la divine comtesse*. Audacieux par calcul aussi bien que par tempérament, il répétait au roi de Prusse que « la « lune de Naples était préférable au soleil de « Berlin. » Chaque jour, et surtout à la fin des repas, il reprenait *sa bonne amie* sur des habitudes *trop bourgeoises* de modération et de modestie. Je ne répéterai point de nouveau les étourderies nombreuses, qui souvent aboutirent à des torts graves, dont une femme, sévèrement châtiée par la suite, se rendit coupable. Mais la justice m'oblige de dire que la responsabilité aurait dû peser sur des conseillers les uns irréfléchis, les autres méchans.

Si l'autorité ne veut point de partage, la faveur se montre encore plus ombrageuse. Dès son premier pas vers la Prusse la comtesse de Lichtenau avait résolu l'éloignement des personnes que Frédéric-Guillaume recevait dans une douce et flatteuse intimité; autant pour fournir aux entretiens familiers du Roi, que pour préparer son indépendance personnelle, elle avait amené de Vienne le comte de Saint-Ignon : homme de qualité, il avait dans sa famille l'honneur d'une alliance avec la maison de Lorraine. La feue reine de France le fit nommer colonel en second du régiment de royal Suédois. Après la campagne de 1792, il se rendit à Vienne, l'Empereur le combla de prévenances et lui accorda une clef de chambellan; la comtesse de Lichtenau le rencontra chez M. de Lucchesini, le trouva fort aimable, le crut propre à servir l'un de ses projets et monta facilement une imagination brûlante. Conduit par elle à Berlin, le comte de Saint-Ignon fut logé d'abord dans son hôtel et placé ensuite près du Roi; ayant commis la faute, grave dans la hiérarchie allemande, de renvoyer la clef de chambellan de l'Empereur pour prendre celle du roi de Prusse, il se trouva en butte aux traits lancés par des hommes jaloux de son élévation.

Frédéric-Guillaume ne l'admit et ne le conserva près de sa personne que par déférence; l'inquiétude de l'esprit et la pétulance du caractère du comte sympathisaient peu avec son humeur. Du reste Saint-Ignon ne s'est pas écarté d'un seul pas de la double ligne de l'honneur et de la délicatesse.

Saint-Patern n'eut pas lieu de se plaindre de l'éclat d'une disgrâce; mais, relégué à Potsdam, il n'approcha plus du Roi qu'avec la masse des émigrés. L'abbé-prince Victor de Broglie et son ami l'abbé d'Audolard subirent un semblable traitement. Le premier avait été nommé prévôt de la cathédrale de Posen, où le second possédait un canonicat; inspirés par le sentiment de la reconnaissance, ils répugnaient tous deux à l'idée d'abandonner le Roi malade pour aller remplir les fonctions de leurs bénéfices. D'ailleurs l'un et l'autre regardaient l'amitié de Rietz comme d'un trop grand avantage pour la négliger.

L'amabilité plaisait à l'esprit de Frédéric-Guillaume et la sensibilité touchait son cœur. Ces deux charmes, non moins doux qu'intéressans, il les goûta chez madame la marquise de Sabran et chez le chevalier de Boufflers. Ses vœux tendirent à ce que les liens du mariage couronnassent une amitié recommandable par sa dé-

licatesse et par sa constance ; il aplanit les obstacles par des bienfaits, lui-même présida au serment que prêta aux pieds des autels le galant troubadour à celle qui avait su fixer son humeur volage. Les nouveaux époux se tinrent heureux de ce que le Roi trouvait des jouissances dans leur société : juges compétens des grâces, de l'esprit, du tact et de l'usage du monde, dont ils étaient les modèles parfaits, ils reconnurent chaque jour que ces dons aimables embellissaient le riche naturel du monarque. Bientôt ils perdirent le souvenir des chagrins qu'ils avaient essuyés à Reinsberg, lorsque des intrigues frivoles, mais malignes, jointes à la mobilité de l'imagination du prince Henri, eurent fait succéder la froideur à l'engouement. Leurs cœurs ne nourrirent désormais que de la reconnaissance pour celui des frères du grand Frédéric qui approcha le plus de sa gloire, qui obtint les suffrages des militaires et qui recueillit les panégyriques des philosophes.

Cependant, au retour de madame de Lichtenau, M. et madame de Boufflers reçurent l'avis de se rendre dans une concession qu'ils avaient obtenue en Pologne. Le chevalier, qui avait pris le titre de marquis depuis l'époque de son mariage, venait de placer sous les yeux du Roi un

plan orné de tous les attraits de la séduction. Les victimes des orages de la politique devaient, d'après ce plan, puiser des soulagemens à leurs regrets et à leurs peines, au sein de *la nouvelle France*. Une colonie, jusqu'alors sans exemple, était destinée à réaliser non loin de la Vistule, la paix, la délicatesse et la galanterie dont elle se plut à orner les bords du Lignon. Un tableau d'un dessin élégant et d'un coloris animé était fait pour produire de l'illusion : des jours consacrés, soit aux occupations du jardinage, soit aux travaux de l'agriculture, soit aux soins de l'intérieur des maisons, devaient se terminer par des cercles de la meilleure compagnie; la peinture, la musique, la danse, les lectures variées et les conversations agréables viendraient remplir les heures de repos. Une triste réalité chassa bientôt l'enchanteresse chimère. Les émigrés venus en petit nombre virent avec dépit leur attente trompée; la seule pensée d'un travail manuel causa de l'humeur, pendant que la jalousie naissait de la plus légère apparence dans les distinctions. Une espèce de purgatoire se forma aux lieux où le chevalier de Boufflers avait promis les jouissances d'un paradis terrestre.

Le baron, depuis duc d'Escars, trouva dans le grade d'officier-général attaché à l'armée prus-

sienne, et dans la considération générale, une double défense contre toutes les attaques. Les mêmes égards lui furent continués près du Roi, mais il fut moins souvent appelé pour en jouir.

Madame la marquise de Nadaillac, devenue dans la suite duchesse d'Escars, s'était par l'éclat de son esprit, le feu de son imagination, la décence de ses procédés et la noblesse de ses principes, assuré l'affection de Frédéric-Guillaume ainsi que son estime. La comtesse crut reconnaître la nécessité de recourir aux ménagemens avec la nouvelle mariée; des prévenances empressées ne furent reçues qu'avec une politesse prescrite par le devoir de ne point déplaire au monarque.

L'abbé de Balivière se jetant à corps perdu dans les complaisances et dans les flagorneries se trouva bientôt inscrit au nombre des amis de la comtesse de Lichtenau. Cet excellent homme fut bercé par des espérances et par des promesses, mais ne recueillit de ses efforts aucun avantage réel. Un oubli peu juste ne touchait-il pas de près à l'ingratitude?

Mes liaisons avec Saint-Patern étaient trop connues pour ne pas m'avertir que je trouverais la comtesse peu favorablement prévenue en ma faveur. Je pensai néanmoins que les paroles

bienveillantes que le Roi avait daigné m'adresser interdisaient toute hésitation sur une démarche de prévenance, bien qu'elle ne promît point un résultat heureux. M. de Courtois, premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne, et l'ami de la comtesse, voulut bien me présenter. Elle me reçut avec une politesse réservée et me témoigna son regret d'avoir contracté à Rome pour la place de gouverneur du jeune comte de Brandebourg des engagemens avec un ecclésiastique d'un rare mérite. Je me retirai peu satisfait d'un refus aussi formel.

Je projetais de ne plus me rapprocher de la femme qui avait détruit mes espérances; mais lord Bristol me réclama vivement sur le double motif d'avoir compté parmi les admirateurs de la baronne de La Tourdaigue, l'une de mes tantes, et au nombre *des francs amis* de mon père. Dès lors les invitations survinrent de façon à ne pas tolérer les refus. La comtesse ne se départit jamais d'une froideur qui attestait qu'elle ne formait pas dès lors sur moi les projets que depuis elle conçut et exécuta. Étant à cette époque peu agréable à ses yeux, pouvais-je craindre qu'un caprice ou un calcul viendrait, à mon désavantage, surmonter rapidement sa répugnance? Du jour où l'humeur fantasque et

l'imagination délirante de lord Bristol obligèrent de recourir aux subterfuges pour hâter son départ, sans toutefois le blesser, je partageai la disgrâce de mon patron.

La voix publique m'apprit seule que la comtesse de Lichtenau était momentanément absorbée par les soins que réclamait d'elle le mariage de sa fille, unique fruit qui subsistât de ses amours avec Frédéric-Guillaume. La mort leur avait ravi plusieurs enfans, parmi lesquels le comte de La Marche avait coûté des regrets, dont le ciseau de Schadow perpétuera le souvenir. Mademoiselle de La Marche réunissait les belles formes et l'esprit aimable de son père à l'imagination vive et à l'humeur frivole de sa mère; elle y ajoutait un caractère ferme, ainsi qu'une volonté inflexible. L'éloignement mutuel se prononçait à chaque rencontre entre la mère et la fille, sans que le Roi pût les rapprocher, ni par ses ordres, ni par ses exhortations; mademoiselle de La Marche accorda sa main et parut donner son cœur à un très-grand seigneur de l'Allemagne. Bientôt l'indifférence pour son époux la fit recourir à la voie du divorce, qui lui donna la facilité de satisfaire sa passion pour un gentilhomme polonais. Tourmentée par un nouveau dégoût, elle acheta au prix d'une somme assez considérable

la liberté de satisfaire l'amour qui la sollicitait en faveur de M. Thiéry, capitaine dans les dragons de la Garde impériale. Cet époux, par sa reconnaissance, par sa tendresse et par son honnêteté, mit un terme aux inquiétudes d'un esprit ardent; madame Thiéry commandait la considération, à titre de bonne mère de famille, lorsqu'elle périt d'une mort prématurée. Frédéric-Guillaume III a offert un asile honorable à M. Thiéry et à ses enfans.

Replié sur moi-même, j'eus d'autant moins besoin de recourir à la résignation pour ne pas regretter la chute de mes projets, qu'une liste, remarquable par le nombre des souscripteurs de tous les rangs, fit que les *Fragmens moraux et littéraires* me valurent une situation presque opulente. Il était facile de reconnaître dans l'empressement du public la bienfaisance animée souvent par l'intérêt qu'obtenait l'auteur. Ces deux sentimens devenaient les garants de ma tranquillité pour l'avenir. Le Roi daigna envisager cet écrit comme un prétexte spécieux pour m'adresser une lettre aimable et pour m'accorder une distinction flatteuse.

« J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le nouvel « ouvrage qui vient de sortir de votre plume. « C'est comme toujours le désir d'être utile qui

« l'inspire, et le talent qui la guide, et je vous « prie de recevoir la médaille (1) que je joins à « cette lettre comme un léger témoignage de mon « estime. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en « sa sainte et digne garde.

Signé « FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Les *Fragmens moraux et littéraires* furent accueillis avec une indulgence qui tenait de la bonté. Je pourrais donc dire qu'ils offrirent pour moi cette réunion de l'*utile et de l'agréable* recommandée par Horace, si je n'avais lieu de penser qu'ils produisirent un incident qui changea le cours de ma vie. Peu de jours après leur publication, je vis entrer chez moi le comte de Saint-Ignon qui venait me chercher pour entretenir à l'instant même la comtesse de Lichtenau sur un objet essentiel. Le temps de faire une légère toilette me fut à grand'peine accordé. Sur l'escalier du somptueux hôtel où l'on m'entraînait, le docteur anglais Brown me serre la main et prononce d'une voix basse : « Vous allez avoir be- « soin de toute votre présence d'esprit. » Parvenu à un boudoir dans lequel des lampes d'albâtre répandaient une lumière faible et douce, j'y trouvai la comtesse qui me dit d'un accent ferme : « Monsieur, j'ai fait choix de vous pour

(1) C'était la grande médaille en or de l'académie de Berlin.

« être gouverneur de mon fils. » Aux signes de ma surprise, qui ne lui échappèrent pas, elle reprit : « J'ai su vos projets, mais Sa Majesté « préfère que je vous confie l'éducation de son « filleul, qu'il aime avec tendresse. » Le Roi, que jusqu'alors je n'avais point aperçu, prend la parole et confirme l'assurance que la comtesse venait de prononcer; je fais un profond salut; je sors du boudoir et je me retire la tristesse dans l'âme.

Mes amis s'alarmèrent sur la seule apparence d'un doute. L'un d'eux, ou plus timide, ou mieux instruit, m'assura que si je hasardais un refus, il attirerait des disgrâces sur les personnes qui m'avaient hautement comblé des marques de leur intérêt. Un véhicule si puissant me détermina, sans toutefois guérir dans mon cœur les plaies profondes de la tristesse et même de la honte. Loin qu'un sang royal coulât dans les veines de l'élève qui m'était destiné, il avait dû le jour à l'union passagère de M. Rietz et de madame de Lichtenau. Les orages violens et continuels qui divisaient ces prétendus époux ne pouvaient qu'ajouter aux désagrémens de ma position. Il m'aurait paru fort imprudent et peu délicat de me charger du fils sans le suffrage de son père, qui le chérissait avec la plus vive ten-

dresse. Je priai Lombard, pour lors secrétaire du cabinet, et ami de confiance de M. Rietz, de se charger du rôle de négociateur. Il parut affecté de ma position, demeura quelques instans pensif et me dit avec une sensibilité touchante : « Ce « n'est pas à cette place que je vous désirais, « mes soins tendaient à vous poser dans une at- « titude plus convenable : je croyais toucher au « port. Combien il m'est cruel que nous nous « brisions contre un écueil! Le caprice de la « comtesse m'afflige ; vous voilà condamné à par- « courir une route hérissée d'épines, mais qui « vous conduira aux emplois et aux richesses. Je « vais sur-le-champ chez le trésorier. »

Peu d'heures après ma visite chez Lombard, je reçus l'aveu de M. Rietz. Il l'accompagnait de remerciemens sur ma démarche.

Ce fut vers cette époque que je reçus une nouvelle qui me toucha vivement. Mon respectable père avait pris la résolution d'émigrer. Déjà il touchait aux frontières, lorsqu'arrivé à Saint-Claude dans le Jura, ses cheveux blancs et son air vénérable le firent prendre pour un évêque. On le força de rétrograder jusqu'à Mâcon, où les difficultés qui lui furent faites et la fatigue qu'il avait éprouvée l'engagèrent à renoncer à son projet.

CHAPITRE III.

L'auteur entre chez la comtesse de Lichtenau pour soigner l'éducation du jeune Rietz. — Portrait de la comtesse et de ses alentours. — Etat précaire de la santé du Roi. — Voyage de Pyrmont. — Vie que l'on y mène. — On propose à la comtesse de se retirer en Angleterre. — Elle s'y refuse. — Retour à Berlin. — L'auteur est admis aux entretiens particuliers du Roi. — Mort de Frédéric-Guillaume II.

Le 1er. d'avril, je me chargeai d'un fardeau réputé lucratif et avantageux, mais proscrit et repoussé par l'opinion générale. Le jour où la comtesse de Lichtenau m'installa dans sa maison, toutes les attentions, toutes les commodités que je pouvais désirer me furent prodiguées avec infiniment de grâces. Elle me remit un acte écrit tout entier de sa main, scellé de ses armes et légalisé par un notaire : cet acte m'attribuait pour ma vie une pension annuelle de quatre cents écus en or de Prusse. La comtesse y spécifiait qu'aucun événement ne pourrait me priver de ce revenu; que le malheur le plus affreux pour elle, celui de perdre son fils bien-aimé, n'inter-

romprait pas ce juste tribut de reconnaissance.

Le lendemain de mon installation, Frédéric-Guillaume eut, à la prière de son amie, la condescendance de m'adresser des phrases pleines de traits d'esprit et entremêlées d'éloges délicats. Sa sensibilité se montra aussi vive que tendre pour le jeune homme qu'il ne nommait que son *filleul bien-aimé*. D'autre part, l'enfant l'appelait parrain et lui prodiguait les caresses. Sans doute, afin que la pilule fût complétement dorée, le Roi termina l'entretien par le don de l'expectance d'un canonicat de la collégiale de Saint-Denis à Erfurt en Westphalie; il n'avait pas dédaigné la petite peine de choisir la décoration la plus apparente. Cette grâce se rapportait à différens motifs. On crut faire une chose qui me serait agréable. On pensa m'assurer des égards; on désira me communiquer une teinte prussienne, mais on voulait avant tout me demander le sacrifice de la croix de Saint-Louis. Le Roi montra quelque surprise de ne pas m'en voir décoré. Je répliquai de l'accent d'une respectueuse fermeté : « Sire, j'aurais compromis « le gage sacré de mes anciens services, si je l'a- « vais gardé au moment où j'ai commencé mes « nouvelles fonctions. L'enfant qui m'est confié « n'a qu'un titre à la vérité très-brillant dans le

« monde, l'intérêt dont Votre Majesté l'honore. » L'excellent prince se montra ému de ma délicatesse; mais il dit d'une voix basse : « C'est fort « bien pour moi, mais il serait fâcheux que cette « réponse parvînt à la comtesse. »

Le joug sous lequel une impérieuse nécessité me forçait de plier ouvrit une vaste carrière aux murmures, aux reproches et aux sarcasmes des personnes chez lesquelles j'avais allumé la jalousie, ou dont j'avais encouru le mécontentement. Les récits d'anecdotes controuvées me déchirèrent, ou pour le moins me livrèrent au ridicule. Grâce à une hypocrite modération, quelques censeurs réputés impartiaux se bornaient à plaindre le baron de Keith de ce qu'une froide ingratitude payait sa généreuse hospitalité. Pour lui, sage, vertueux et philosophe pratique, il prit hautement ma défense. Ses discours et ses lettres répétèrent à plusieurs reprises « que « l'impossibilité de m'assurer un sort pour l'a- « venir lui avait dicté le conseil d'accepter les « offres de la comtesse de Lichtenau. Si quel- « ques événemens imprévus changeaient les « dispositions de cette dame à mon égard, il « se tiendrait heureux de me recevoir dans sa « maison. »

Mes regards se portèrent avec attention et

curiosité sur celle qui paraissait devoir influer sur une assez longue époque de ma vie.

La comtesse de Lichtenau n'a jamais eu une figure remarquable, ni par sa grâce, ni par sa régularité. De superbes dents et de beaux yeux faisaient à peine oublier le peu d'agrément de ses autres traits. L'expression de l'étourderie et celle de la bonté se peignaient sur sa physionomie; mais sa taille, sa gorge, ses bras et ses mains auraient paru de riches modèles à un peintre ou à un sculpteur. Chez elle un esprit léger ne se prêtait pas à la réflexion, une tête ardente produisait des inconséquences nombreuses, un caractère changeant fomentait des inquiétudes, une lecture variée fournissait à des conversations agréables, un talent au-dessus de celui des amateurs pour le chant et pour le piano amenait d'heureuses distractions, un bon cœur ne connaissait ni la haine, ni la vengeance.

Mademoiselle Enkel et madame Rietz s'étaient tenues satisfaites de vivre entourées de parens, d'amis et d'un cercle resserré de personnes qui tenaient aux classes honnêtes de la bourgeoisie : elles s'étaient plu à y joindre des artistes distingués. La comtesse de Lichtenau prétendit se lancer dans le grand monde. Ses premiers penchans et une longue habitude lui

rendaient l'indépendance aussi agréable que l'étiquette lui paraissait fastidieuse, mais elle renonçait à ses goûts pour nourrir son orgueil. Le sentiment n'avait pas moins à souffrir du sacrifice de plusieurs individus dont les uns regardaient comme une distinction flatteuse l'entrée de sa maison, et dont les autres payaient son amitié d'un sincère retour. A leur place, la crainte, la politique et la flatterie encombrèrent son hôtel de gens de haut parage, qui ne parlaient pas à son cœur et qui, dans leur fierté, lui vouaient une haine implacable. Aveuglée qu'elle était par une faveur passagère de la fortune, elle était loin de penser que les grandes dames ne l'embrassaient que pour mieux l'*étouffer*. L'encensoir des courtisans pouvait impunément la frapper sans qu'elle sortît de son ivresse. Les regards sombres des membres de la famille royale ne la pénétraient pas d'une salutaire terreur. La bonté de la Reine, quoique à la vérité reconnue parfois pour excessive, était relevée par trop d'esprit et par trop de vertu pour laisser le moindre doute sur la peine que venait de lui causer sa condescendance en faisant le don de son portrait à l'une des rivales qui lui avaient ravi l'amour d'un époux adoré. Sourde aux conseils de ses amis, froide aux prières de

ses parens, et insensible aux larmes de mademoiselle Chapuis, la dépositaire accoutumée de sa confiance, la comtesse s'avançait d'un pas téméraire à la rencontre des mortifications et des disgrâces. En un mot, l'ingénieux auteur d'*Ourika*, dans sa connaissance si parfaite des faiblesses de l'esprit et des secrets du cœur, a prononcé l'arrêt qui condamne la femme qu'un monarque prétendit élever de son seul pouvoir.

« La philosophie nous place au-dessus des « maux de la fortune; mais elle ne peut rien « contre les maux qui viennent d'avoir brisé « l'ordre de la nature. Ourika n'a pas rempli sa « destinée; elle s'est placée dans la société sans « sa permission : la société s'est vengée. »

Les dîners fastueux, les fêtes brillantes, les bals animés et même le spectacle pompeux de la réunion des têtes les plus augustes, les représentans des souverains, les grands de la cour, les hommes les plus distingués de la ville, soit par leurs emplois, soit par leur fortune, et les femmes qui se croyaient de justes prétentions aux égards, ne faisaient jouir la comtesse que d'une satisfaction de vanité dès lors passagère, et peu d'instans suffisaient pour l'oppresser d'un poids importun. On la voyait impatiente à chercher une compensation de ces jours d'apparat

dans des soirées d'intérieur où régnaient l'enjouement et l'aisance. Des reproches sévères méritaient d'être adressés aux hommes qui, par des motifs avilissans ou tout au moins peu honorables, se groupaient autour de la favorite. L'estime devait au contraire être accordée à ceux qui ne s'écartaient, dans leurs procédés, ni de la délicatesse, ni de l'honnêteté. Les éloges qui eussent été pour lors peu nombreux à distribuer fourniraient aujourd'hui des récits d'une prolixité fatigante. Je resserrerai donc les citations. Le comte d'Alvensleben, second ministre des affaires étrangères, ne se départit point d'une dignité noble et réservée. Le comte de Wittgenstein, sage dans la mesure de sa conduite, sut allier ses devoirs et ses affections. Grand-maître de la maison de la Reine, il mérita, pour prix de son dévouement et de son zèle, la confiance de cette auguste princesse. Toutes les circonstances le virent se prononcer l'ami de la comtesse de Lichtenau, qui le traitait avec d'autant plus de bienveillance qu'elle se persuadait lui avoir inspiré de l'amour. La franchise de cette double marche n'a pas manqué de récompense. M. de Wittgenstein n'a partagé en rien les revers communs à tous les individus qui avaient eu des rapports avec la femme qu'un roi avait chérie l'es-

pace de trente-deux ans. Frédéric-Guillaume III le choisit pour être, à la cour de Cassel, son ministre plénipotentiaire. J'aurais voulu tracer quelques phrases en l'honneur du comte de Colona, qui, possesseur de cent mille écus de rente, était trop hors de la ligne des grâces pour laisser aucune incertitude sur la vérité de son dévouement. Mais l'affiche d'un amour qui ne convenait, ni à son âge, ni à sa tournure, l'éloignait de la considération. Un éclat de jalousie contre un jeune officier suisse qui, aimable, honnête et délicat, cédait aux séductions de la comtesse, imprima sur le seigneur silésien les stygmates du ridicule.

Je fus, avec mon élève, du voyage de Pyrmont. A ces fameuses eaux, je suivis avec intérêt les pas de Frédéric-Guillaume, qui, chaque jour miné par une maladie cruelle, cherchait à dérober les signes de sa décadence sous le faste d'une représentation qui ramenait le souvenir de la cour magnifique de Louis XIV. Les émigrés accoururent en foule des contrées d'alentour. Tous ressentirent les effets de la bienfaisance du monarque. Le maréchal de Broglie eut à se louer de délicates et flatteuses distinctions. L'exemple du Roi entoura d'hommages le vainqueur de Berghen. Les fils des guerriers qu'il

avait combattus lors de la fleur de ses ans paraissaient heureux de couronner de palmes sa vieillesse. Plusieurs d'entre les nouveaux arrivés, mieux façonnés au manége de la cour que les Français habitans de Berlin, prostituèrent les égards et presque les soins à l'homme admis dans l'intimité de la favorite. Ce ne fut pas sans quelque pudeur que je vis se plier à la faiblesse de me faire des avances tel personnage qui, dans une autre position, aurait mis entre lui et moi un long intervalle.

La comtesse de Lichtenau occupait le château de Pyrmont, que le prince de Waldeck s'était empressé de lui offrir. Une cour se rassembla soudain autour d'elle, dont l'intérêt et l'ambition n'étaient pas les uniques sources. On y distinguait des étrangers que leur rang et leurs richesses plaçaient au-dessus des emplois ou des bienfaits que le roi de Prusse pouvait répartir. Chez les individus de cette classe, se remarquait de préférence, le comte de Zuboff, fameux à titre du dernier des favoris de la grande Catherine. Cet homme superbe, qui long-temps avait oppressé du poids de sa toute-puissance les grands seigneurs russes, affichait pour lors des mœurs douces et la passion des beaux-arts.

Les travaux de la diplomatie se poursuivirent

avec une ardeur non interrompue. Plusieurs des princes du corps germanique et les envoyés des têtes couronnées formaient un imposant congrès. Le comte de Haugwitz, à l'apogée de sa réputation comme ministre, eut l'honneur de faire tenir à son maître le langage de l'arbitre de l'Europe. A cette heure d'attente d'une crise heureuse, M. le comte Victor de Caraman accourut à Pyrmont. Frédéric-Guillaume lui accorda plusieurs audiences. Les intérêts des princes de l'auguste maison de Bourbon n'y furent pas négligés. Le monarque goûta l'esprit, estima les connaissances et apprécia les sentimens d'un sujet fidèle. Les espérances fort exaltées de la ruine prochaine du gouvernement qui pesait sur la France tombèrent à la nouvelle de la journée du 18 fructidor. Le roi de Prusse ressentit une peine pour le moins aussi vive et peut-être plus sincère que celle dont les autres souverains parurent être affectés lorsqu'ils apprirent cette secousse anti-royaliste.

Dix jours venaient de s'écouler lorsqu'un changement survint dans la vie du château. La comtesse n'y avait jusqu'alors reçu que le soir à sa sortie de dîner chez le Roi. Rietz admettait mon élève et moi à une table où la chère était abondante et recherchée : la comtesse annonça que

désormais elle aurait tous les jours un grand dîner, pour se conformer à un ordre du Roi, qui voulait être secondé dans son désir de faire les honneurs de Pyrmont aux personnes arrivées pour lui faire leur cour. Une succursale de trente couverts avait été jugée d'autant plus nécessaire, que Rietz, d'après sa charge de trésorier, se voyait tenu d'accueillir des sécrétaires, des employés, en un mot, des personnes qui au-dessus des subalternes, que le sous-trésorier et le valet de chambre recevaient, n'étaient pourtant pas au rang où l'étiquette graduée de l'Allemagne leur eût permis de partager journellement les repas offerts aux ministres, aux généraux, bref aux *excellences*. Ce prétexte spécieux devait dérober aux regards des profanes un nuage répandu sur les habitudes privées du palais.

Madame la princesse Louis, jolie, attentive et caressante, fit palpiter le cœur du Roi malade d'une bien douce émotion. Les soins de cette belle-fille, si bien appelée à plaire et à intéresser, lui parurent devoir être des adoucissemens précieux à ses souffrances; il dissimula peu un désir aussi naturel. La princesse répondit qu'elle se tiendrait heureuse de consacrer ses heures de liberté à un second père qu'elle chérissait et qu'elle respectait à l'égal de celui de qui elle

tenait le jour. Mais elle marqua une très-forte répugnance à voir la comtesse de Lichtenau en partage d'une tâche que son cœur regardait comme sacrée. Le combat entre l'ancienne amitié et la nouvelle affection laissa quelque temps le roi indécis. Enfin la comtesse fut de nouveau soumise à l'épreuve de recevoir une confidence affligeante. Elle obéit sans se permettre, soit des plaintes, soit des représentations. Les dîners chez elle lui furent proposés non comme un dédommagement, mais comme une excuse de son éloignement des repas où assistait la famille royale.

Les dangers qui pesaient sur la tête de Frédéric-Guillaume avaient fait naître entre la comtesse et moi des relations mélancoliques. J'avais déjà eu lieu de pénétrer qu'une sollicitude, cachée avec un soin extrême, trahissait des chagrins, lorsqu'un jour elle me proposa de l'accompagner dans la promenade qu'elle faisait régulièrement à cheval. Nous allâmes avec rapidité à quatre lieues des bains, nous mîmes pied à terre dans un bois: elle me fit asseoir près d'elle sur une pelouse, donna ordre à ses gens de s'éloigner et me communiqua les circonstances que je viens de rapporter. Je me trouvai n'avoir qu'une partie de la confidence, qui d'abord me parut entière. De l'aveu du Roi, un ministre la pressait de se re-

tirer. L'Angleterre lui était indiquée comme l'asile qui méritait d'obtenir sa préférence. Les frais du voyage et du transport des domestiques et des effets seraient payés. Elle était autorisée à emporter de sa fortune cinq cent mille florins en actions dans un emprunt que le Roi avait fait en Hollande. Un chasseur du palais serait sur-le-champ expédié à Berlin avec la commission de lui rapporter ses diamans et sa vaisselle d'argent. On estimait que ces deux objets réunis s'élevaient à cent mille écus de Prusse. Si le Roi se rétablissait, il tarderait peu à la rappeler et serait jaloux de la récompenser d'un effort cruel mais momentané. Si par malheur son bienfaiteur succombait, elle se trouverait naturellement soustraite aux atteintes que la haine et la vengeance fomentaient de longue main. Le successeur de Frédéric-Guillaume II ne pourrait que lui savoir gré d'accomplir l'acte de complaisance qui lui était demandé.

La comtesse avait eu depuis plusieurs jours des assauts à soutenir. Gualtieri, dont elle reconnaissait l'esprit et le dévouement, blâmait les mouvemens d'incertitude qu'elle montrait. Il lui devait la distinction de faire le service d'aide-de-camp du Roi. Aussi la reconnaissance le rendait-elle un observateur attentif. On avait su per-

suader sa sœur, qui, fameuse assez long-temps sous le nom de la belle comtesse Matuschka, et devenue depuis la femme du capitaine Schœnberg, militaire digne d'estime, exerçait sur elle une grande influence. L'esprit et l'usage du monde sont peu nécessaires pour dominer la bonté, qui cède volontiers à l'assiduité des soins et à des témoignages d'affection. Un coup d'œil me fit soudain saisir que cette confession extrêmement délicate menaçait de devenir dangereuse. Les raisonnemens se trouvaient épuisés. Les dissertations devenaient superflues et les avis pouvaient compromettre. Je me bornai donc à ce peu de mots : « L'intérêt que je prends aux « circonstances qui vous touchent ne saurait, « sans injustice, être mis en doute; mais vous « seule êtes en droit de déterminer laquelle vous « écouterez de la voix de votre cœur ou de celle « de votre raison. » — « La première, s'écria-t-« elle, qui me répète sans cesse de ne jamais aban-« donner mon roi bien-aimé. » Après cette explosion de sentiment, elle me serra dans ses bras et ses larmes arrosèrent mes joues. Rendue au calme, elle m'apprit sa résolution. La Prusse la verrait braver les inconvéniens qui pourraient survenir, quelque graves qu'ils fussent, plutôt que de déserter le poste où elle se voyait

fixée par sa tendresse et par sa reconnaissance. Les conseils, les promesses, les menaces et les prédictions étaient incapables de l'ébranler. Cet entier oubli de soi-même, dont les hommes sont loin d'approcher, reste le partage des femmes quand elles aiment. A cette heure, je demeurai convaincu que les souverains et les puissans de la terre ne sont pas soumis sans appel à l'arrêt qui les condamne au malheur de ne voir chez ceux qui les entourent que la flatterie, la dissimulation et la fausseté. Hommes fertiles en paradoxes ingénieux et séduisans, vous êtes victorieusement combattus par l'expérience! Le ciel n'a point permis que l'ingratitude fût le retour inévitable des bienfaits. Gardons-nous de trop fomenter dans l'âme des possesseurs de l'autorité les germes d'une défiance, salutaire quand elle est modérée, mais funeste quand elle est excessive. Ceux d'entre les Rois qui n'ont point mérité le reproche d'être d'*illustres ingrats* seraient peu justes envers eux-mêmes s'ils renonçaient aux jouissances de l'amitié. La France, dans ses annales, s'honore de pouvoir dire que plusieurs des membres de l'auguste dynastie qui veille à sa gloire et à sa félicité ont épanché leurs pensées et leurs sentimens dans le sein d'un ami. Saint-Louis fut cher à Joinville, Louis XII

au cardinal d'Amboise, Henri IV à Sully, Louis XVIII au comte d'Avaray. Une maxime de Voltaire peut, sans nul doute, être admise comme vraie en général; mais elle doit être soumise à des exceptions :

On aime mieux son égal que son maître.

La déférence de la comtesse, le pouvoir de l'habitude et le manége de l'intrigue, peste qui ronge les cours, firent-ils évanouir un projet auquel nombre de personnes considérables mettaient de l'importance. Frédéric-Guillaume crut-il que des mains formées depuis long-temps à le soigner ne seraient pas facilement remplacées? La princesse Louis se persuada-t-elle que son cœur, dans un premier élan de sensibilité, l'avait poussée à prendre une charge dont quelques réflexions lui dévoilèrent la pesanteur? Je ne prononcerai pas sur les ressorts qui furent employés pour que les choses restassent dans le même état qu'au début du voyage.

Les ordres du retour à Berlin firent éclore le plan d'une fête magnifique pour célébrer, selon les personnes enthousiastes, le parfait rétablissement, et, suivant les modérées, l'heureuse convalescence du monarque. L'amour des sujets et l'admiration des étrangers revêtissaient d'un coloris de sensibilité cette soif de distractions et de

plaisirs qui tourmente l'opulence quand elle est oisive. Une fatalité trop souvent acharnée sur les projets les plus rians voulut que le jour de la fête les étouffemens du Roi fussent plus forts et plus rapprochés. Pour la première fois Frédéric-Guillaume envisagea la gravité de sa maladie et conçut la pensée de sa fin prochaine : il n'en remplit pas moins la tâche de répondre aux explosions d'une joie presque effrénée par un sourire aimable, par des regards enchanteurs et par des paroles affectueuses. Un dépérissement, signe par malheur trop certain des progrès du mal et du poids des souffrances, produisait le plus affligeant des contrastes avec les chants (1), les banquets, les arcs de triomphe, les jeux d'adresse, les feux d'artifice, les illuminations et les danses qui se succédaient à l'honneur du retour d'une bien précieuse santé.

Le jour qui suivit le départ du Roi, la comtesse, entourée d'un faste qui fixait trop les re-

(1) Les couplets et les pièces de vers en allemand et en français furent en très-grand nombre. Un émigré, dont le nom ne se retrouve pas dans ma mémoire, composa un morceau qui parut agréable. Je vais le rapporter :

Qu'à nos yeux elle fut brillante
L'aurore de ce jour heureux,
De ce jour dont la fin, si chère à notre attente,
Voit Frédéric-Guillaume assister à nos jeux.

gards, prit la route de la Prusse. Je voyageai avec mon élève dans la même voiture que l'abbé de Balivière. Ce très-galant homme avait été notre fidèle compagnon de voyage, et au nombre des habitans du château de Pyrmont. La fortune ne lui ayant point été favorable au jeu, qui était sa passion dominante, il n'avait obtenu aucun secours de la comtesse, qui se sentait au contraire portée à le gronder de l'oubli des représentations qu'elle ne cessait de lui faire pour qu'il ne touchât plus ni les dés, ni les cartes. Frédéric-Guillaume, censeur moins sévère, exprima le désir de voir un nécessaire que l'abbé vantait avec emphase. Des éloges donnés au nombre comme au choix des pièces et à l'intelligence de l'artiste qui avait exécuté les compartimens furent suivis de la demande si le possesseur d'un aussi beau meuble consentirait à le céder. Sur une réponse affirmative, le Roi donna l'ordre à son valet de chambre de compter deux cents

Quels transports! quelle joie en nos âmes fait naître
L'intéressant accord et du père et du fils!
Puisse un long avenir, fier de les voir paraître,
Les offrir en exemple à tous les cœurs ravis!

Fils et pères venez, d'une union si belle
Contemplez les nobles effets,
Et sous le chaume et sous le dais,
Suivez un si parfait modèle.

frédérics d'or et de placer le nécessaire dans la cave de sa propre voiture. L'abbé, déjà satisfait de cette petite négociation, eut une bien agréable surprise lorsque, rentrant chez lui à Berlin, le nécessaire frappa ses regards.

Si la comtesse s'était abandonnée à quelques illusions relativement à l'état du Roi, elle dut y renoncer dès son arrivée à Brunswick. Une froideur tenant presque de la dureté y remplaça la politesse complimenteuse et empesée qui, peu de semaines auparavant, ne lui avait point été ménagée. Le surlendemain du départ de Brunswick, nous arrivâmes aux jardins neufs de Potsdam, où le Roi s'était retiré.

L'assurance souvent répétée qu'il fallait attendre assez long-temps le bien que l'on était en droit d'attendre de l'usage des eaux et de celui des bains amena un calme, hélas! de pur répit. Frédéric-Guillaume, dépouillé de tout éclat fastueux et libre de toute étiquette importune, coulait des jours semblables à ceux d'un particulier heureux de sa fortune et de son indépendance. Au sein des beautés de la nature et des chefs-d'œuvre des arts, il se plaisait à orner avec goût ces trésors de nouveaux attraits. Nulle garde en dehors n'avertissait du voisinage de l'habitation d'un souverain. L'enceinte, fermée

aux indiscrets, était peuplée d'individus qui portaient sur leur front l'empreinte de la satisfaction et de l'aisance. On voyait des habitans sans rencontrer chez aucun les signes de la servitude. Plusieurs maisons, jolies et propres, substituaient à la grandeur imposante et grave des palais des grands, la petitesse modeste et riante de la retraite des sages. Frédéric-Guillaume, simple dans son costume, d'un accueil affable, appuyé sur une canne que surmontait une serpette, et accompagné de deux énormes chiens, ne parvenait point à dérober le monarque, mais rappelait le souvenir du bon roi Evandre devenu l'hôte d'Énée.

Chaque matin, sans aucune exception, Bischoffswerder avait avec le Roi un entretien de plus d'une heure, durant lequel le travail roulait sur l'administration de l'intérieur et sur les réglemens pour l'armée. Le sergent en chef de la compagnie du Roi dans le régiment des gardes rendait compte des événemens survenus la veille, et prenait les ordres pour le jour. Le major de service de la place de Potsdam recevait le mot d'ordre. Deux fois la semaine le comte d'Haugwitz venait travailler pour les objets qui se rapportaient au ministère des affaires étrangères. Rietz obtenait chaque jour une audience

qui avait pour objet le service de la maison, la tenue des jardins, les ouvrages relatifs aux bâtimens et la distribution des secours ou des bienfaits. La comtesse demeurait chargée du soin de répandre quelques agrémens, ou pour le moins quelques distractions sur les heures non occupées. Un désir bien naturel d'être secondée dans sa tâche flatteuse lui fit destiner plusieurs soirées aux émigrés qui jouissaient de l'honneur d'être reçus comme société du Roi. Aucune nuance, ni dans l'amabilité, ni dans la politesse du prince dépérissant ne put jamais être observée. Le physique et le moral obéissaient à une ferme volonté. Madame la marquise de Nadaillac, le prince Victor de Broglie, le duc d'Escars, le baron d'Aubier, etc., se virent joints par M. le comte Victor de Caraman, qui avait reçu, outre le brevet de colonel attaché à l'état-major général de l'armée prussienne, l'invitation d'habiter Berlin. Frédéric-Guillaume lançait à la dérobée des regards sur Saint-Patern. Le maintien de la réserve était vainement mis en usage pour cacher à des observateurs attentifs que la bonne intelligence animait en secret deux cœurs dont l'un accordait la confiance et l'affection que l'autre payait avec le dévouement et la gratitude. Par un tort que nulle excuse ne saurait pallier,

l'abus du crédit reléguait en Pologne M. et madame de Boufflers, dont l'absence laissait du vide dans cette élite de bonne compagnie, et causait des regrets.

Ces ressources diverses que la politique surveillante de la comtesse craignait de multiplier, ne suffisaient pas pour remplir des journées d'où les médecins commandaient d'exclure le plus possible toute espèce d'application et jusqu'aux lectures trop prolongées. L'activité de son caractère et un goût très-vif entraînaient sans cesse à Berlin celle qui possédait si bien le don de distraire Frédéric-Guillaume. Un homme de qui elle avait conçu l'espoir qu'il suppléerait à sa présence, loin de lui devenir un secours, tournait presque à sa charge. Un plan conçu à Vienne et suivi avec constance se trouvait déjoué : l'esprit, les connaissances et l'usage du monde recommandaient Saint-Ignon ; mais la turbulence de son caractère effarouchait le malade au point qu'il en devenait silencieux et triste. De vaines tentatives pour vaincre cette répugnance étant demeurées infructueuses, je me vis chargé d'une commission difficile et mélancolique, qui prescrivait de fournir aux entretiens que l'ardeur de la comtesse, dans sa nouvelle liaison, ne pouvait que rendre fréquens.

Les premiers jours, une politesse mesurée et approchant de la froideur, cacha mal le peu de penchant que Frédéric-Guillaume sentait pour un interlocuteur qui lui était comme imposé. Par des degrés lents mais successifs, le ton naturel, les soins empressés, les égards respectueux, le silence sur les matières, soit de gouvernement, soit de politique, soit d'intrigue, et la discrétion au sujet des vues d'intérêt personnel, me valurent une bienveillance non moins douce qu'honorable. Aussi ma mémoire revient-elle souvent avec l'émotion du plaisir et du sentiment à ces entretiens qui, commencés sous des auspices peu encourageans, devinrent bientôt de nature à me flatter et à me toucher. Je place ici un dialogue qui ne saurait laisser l'ombre du soupçon sur sa fidélité.

« Malgré vos maximes de philosophie, vous « manquez de force d'esprit. » — « Sur quel motif « Votre Majesté m'adresse-t-elle ce reproche?» — « Vous avez ressenti un violent chagrin, vous « avez même souffert d'une mauvaise honte d'être « le gouverneur de William. La surveillance « d'une éducation ne vous semblerait-elle pas « un emploi utile et dès lors honorable?» — « Je « partage cette opinion; aussi personne n'a en- « tendu de moi ni plaintes, ni murmures. » —

« C'est la vieille tante de la comtesse qui a découvert vos regrets. La comtesse était piquée : j'ai « apaisé sa tendresse maternelle et son amour-« propre. Mes soins vous ont évité l'ennui d'une « explication. Allons, confessez vos péchés avec « une pleine franchise. » — « Sire, si j'ai souffert, « c'est d'un blâme presque général. Les épi-« grammes et les reproches des Prussiens ont « été rendus plus amers par la sanction de mes « compatriotes. » — « J'ai une réponse péremptoire « à vous donner. » Le Roi se lève, ouvre son bureau et me remet une liasse de papiers. A ma confusion et à ma honte, non pour moi, mais pour plusieurs individus à qui j'avais voué de l'estime, des lettres nombreuses sollicitaient, avec cette chaleur hypocrite qui appartient à la flatterie, l'honneur de cultiver les heureuses dispositions du fils de la plus intéressante des mères. Plusieurs de ces hommages rendus à la favorite portaient la signature de mes détracteurs. Le mouvement de l'indignation fit bientôt place au sourire de la pitié. Ces papiers, devenus désormais inutiles, furent livrés aux flammes.

Le jour de la catastrophe s'avançait cependant d'un pas rapide que nulle force humaine ne parvenait à retarder. La mort plana sur le palais de marbre, dont les agrémens et les beau-

tés parurent enveloppés d'un voile lugubre. Le luxe qu'offre aux yeux la réunion des chefs-d'œuvre des arts, des efforts de l'industrie et des jouissances de la richesse, redouble l'horreur de la destruction. Témoin d'une agonie lente et douloureuse, je recule devant la tâche d'en tracer de nouveau les circonstances. Une reine (1) « n'ordonne pas de renouveler une déchirante « douleur. » C'est aux approches de la dernière heure d'un souverain que trop souvent la cupidité, l'ambition, l'intérêt, la bassesse, la flatterie, l'ingratitude, en un mot, les passions vicieuses jettent le masque. J'eus lieu de frémir d'une hideuse corruption, lorsque la comtesse de Lichtenau, adulée le 11 novembre, négligée le 12, abandonnée le 13, arrêtée le 14, devint l'objet d'un déchaînement général. Les couplets, les libelles, les caricatures, les outrages et les calomnies poursuivaient cette infortunée. Parmi ses persécuteurs se firent remarquer comme les plus acharnés des misérables qui avaient demandé avec effronterie sa protection et reçu avec bassesse ses secours.

(1) *Infandum regina jubes renovare dolorem.* (VIRG.)

CHAPITRE IV.

Avénement de Frédéric-Guillaume III. — La Reine. — Notice sur les princes et princesses qui composent la cour de Prusse. —Ministres.— M. de Haugwitz.— Le major Kœckritz. — Le baron d'Alvenslehen. — Le comte de Schulembourg. — Le comte de Hardenberg. — Le comte de Schmettau. — Lombard.

Frédéric-Guillaume II, poursuivi jusqu'après sa dernière heure par l'injustice qui avait empoisonné le cours de sa vie, n'emporta pas les regrets auxquels ses qualités aimables et ses vertus élevées lui donnaient le droit de prétendre; mais même, parmi ses sujets, ceux qui lui portaient de l'amour et du respect ne donnèrent pas à sa perte autant de larmes que durent en répandre les émigrés. Les dernières semaines d'une existence douloureuse furent passées dans le palais de marbre dont M. Gley dit « que la tabatière la mieux ornée n'a pas été « faite avec plus de recherche et plus de goût, « et dans lequel le Roi avait voulu reproduire

« une imitation embellie du Pâté de Bercy, pe-
« tit château situé près de Vincennes, sur les
« bords de la Seine. » Dans ce séjour de sa prédilection, le Roi aimait à s'occuper du soin d'alléger, pour les Français éloignés de leur patrie, le poids de l'exil. L'un d'entre eux sur qui ses regards de bienveillance sont tombés durant des instans d'une course, hélas! bien rapide, a souvent eu une idée que le lecteur ne doit pas juger avec sévérité. Les catastrophes les plus importantes tiennent souvent à la distribution que la fortune se plaît à faire des rôles que les rois et les grands hommes du même siècle remplissent. Louis XVI sur le trône de Prusse eût conservé les trésors amassés par son prédécesseur; il eût, avec une respectueuse exactitude, suivi ses traces dans l'administration de l'État et prolongé l'opinion répandue dans l'Europe que l'armée prussienne était invincible. La simplicité, l'ordre, l'économie et la sagesse d'un tel roi seraient devenus l'objet de l'estime et de l'amour des Prussiens. D'une autre part, de superbes destinées se seraient ouvertes devant Frédéric-Guillaume, si loin de naître sur les simples rives de la Sprée, il avait reçu le jour près des superbes bords de la Seine. Spirituel, aimable, galant, magnifique, généreux et intrépide, il aurait captivé

le cœur des Français. Ses qualités heureuses et brillantes auraient aisément effacé les traces de ses faiblesses chez un peuple magnanime et naturellement idolâtre de ses souverains : le monde n'eût pas été effrayé par le plus terrible de tous les spectacles.

Les traces d'un mécontentement causé d'abord par le traité de Bâle ne se laissaient plus apercevoir depuis qu'une explication franche l'avait justifié. « Cette paix était devenue nécessaire « à la Prusse du moment où elle eut découvert « que l'Autriche, qui l'avait entraînée dans la « guerre, cherchait en secret à conclure une paix « particulière. »

L'attrait pour la littérature française suivit Frédéric-Guillaume jusque sur les bords de la tombe. L'avant-veille du jour qui l'enleva, au sortir de l'un de ces étouffemens si cruels dans l'hydropisie de poitrine, la parole lui fut à peine rendue qu'il demanda si le nouveau poëme de Delille avait paru.

Frédéric-Guillaume III a répudié cette partie de l'héritage de son auguste père. A peine sorti de l'enfance, il a montré du dégoût pour la langue française. Le pasteur Erman lui répondait en vain qu'un homme dont l'éducation était soignée ne pouvait ignorer une langue qui jouis-

sait dans l'Europe d'une incontestable universalité. Le prince soutenait qu'à supposer que cette universalité fût de quelque avantage, elle devait, sous plusieurs rapports, appartenir à la langue latine. L'éloignement pour leur langue s'étendit bientôt sur les Français. La Révolution ne pouvait, par les excès qui l'avaient suivie, que blesser un esprit droit et une âme honnête. De plus, une plainte assez généralement répandue disait que les Français admis dans l'intérieur de Frédéric-Guillaume II avaient contribué par leurs exemples et par leurs discours aux dépenses ainsi qu'aux faiblesses qui avaient répandu quelques nuages sur son règne. La franchise de caractère du prince royal ayant fait connaître ses dispositions du jour où il parvint à la puissance, les courtisans furent fidèles à leur marche de tous les temps et de tous les lieux : ils se montrèrent plus attentifs au soin de flatter les penchans du maître qu'à celui de contribuer à sa gloire. Dès lors les émigrés reçus dans le monde virent la froideur succéder à l'empressement. Le baron de Keith persista seul à se prononcer leur partisan avec chaleur et avec constance.

Sage, appliqué, simple, modeste et juste, tel s'était montré, dès sa sortie de l'enfance, le petit

neveu du grand Frédéric. Le Nestor des rois du dix-huitième siècle avait démenti son insensibilité dans laquelle il y avait autant de calcul que de naturel en faveur d'un enfant qui le berçait de flatteuses espérances pour l'avenir, et qui, dans sa pensée, devait un jour le faire revivre. Par malheur Frédéric-Guillaume III, séduit par des suggestions perfides, marqua les premiers pas de son règne par un acte d'éclatante rigueur contre la comtesse de Lichtenau. Cet outrage, fait à la mémoire de son père, semblait avoir été d'avance proscrit par Frédéric II, alors que dans ses correspondances confidentielles, il blâmait les procédés beaucoup moins sévères qui eurent lieu envers la comtesse du Barry, à l'avénement de Louis XVI. Mais combien cette erreur fut rachetée par une conduite qui, au milieu des dangers, des revers et des succès, n'a jamais eu l'empreinte, ni de l'irréflexion, ni de l'abattement, ni de la suffisance. Rendu promptement à lui-même, le jeune monarque porta un regard attentif sur les membres qui composaient son auguste famille et sur les individus qui devaient former son conseil.

La Reine, sa compagne enchanteresse, captivait les cœurs par le spectacle si rare et si délicieux de la beauté, des grâces et de la bienfaisance

placée sur le trône. Son esprit avait de l'étendue, son imagination du feu, son cœur de la sensibilité, son caractère de l'énergie et son âme de l'élévation. Dans le cours d'une vie paisible, fille respectueuse, épouse tendre, mère excellente et princesse affable, les périls de l'État l'ont vu soudain apparaître grande reine. Elle se rappelait avec complaisance les jours passés à Strasbourg chez sa tante, la princesse des Deux-Ponts, et ce souvenir tourna plusieurs fois à l'avantage des émigrés.

Les Français ont exercé sur les destinées de cette princesse une influence que l'observateur ne laisse point échapper. Leur révolution fut la cause peu apparente, mais réelle, qui la plaça au rang de reine. Leurs victoires empoisonnèrent ses jours en lui faisant craindre la ruine d'un Etat dont elle ambitionnait la gloire et la prospérité.

Lorsque la mort frappa de sa faux destructive et toute-puissante cette fleur encore brillante de fraîcheur et de beauté, un crêpe lugubre couvrit Berlin et la Prusse. Que de soupirs se sont fait entendre! que de pleurs ont coulé! Cette consternation générale n'avait point eu d'exemple ; ses sujets éperdus soulagèrent le poids de leur douleur en répétant sans cesse

qu'objet de leurs éternels regrets, elle avait emporté avec elle le bonheur domestique dans lequel Fréderic-Guillaume III avait puisé de si salutaires consolations.

L'humeur grave du Roi et la mélancolie douce de la Reine souriaient à l'enjouement aimable de la princesse Louis, veuve du frère de prédilection du Roi et sœur de la Reine. Elle réalisait l'assemblage des charmes que les poëtes célèbrent chez des beautés idéales. Les agrémens de sa société ne rendaient que plus sensible l'attente d'une prochaine séparation. Le feu roi, avec une tendresse de père, et la reine d'Angleterre, avec une affection de tante, avaient préparé le mariage de la princesse Louis et du prince Adolphe d'Angleterre. Cette alliance ne pouvait qu'obtenir un suffrage unanime, d'autant plus que les deux époux paraissaient appelés à se réunir par les dons de la nature, par les biens de la fortune et par la convenance des situations. Plus le sentiment et la raison se montraient en harmonie dans cette circonstance, plus l'amour prit une maligne joie à donner une preuve du pouvoir de ses caprices. Le prince Adolphe, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure superbe, d'une taille riche et d'une bonté franche, fut sacrifié au prince de Solms, chez qui les yeux les plus pénétrans ne parve-

naient à découvrir aucun moyen de plaire. Ses titres, à la vérité, étaient plus grands à l'estime et à la considération. Le Roi, justement offensé, mit peut-être le public un peu trop dans la confidence de l'un de ces mystères qui doivent demeurer renfermés dans l'enceinte du palais. A la suite d'un mariage fait sans pompe, la princesse, dépouillée de ses grandeurs et enlevée à ses enfans, suivit dans l'exil de Bayreith son nouvel époux, qui reçut le grade de major dans l'armée prussienne. Une surprise générale fut bientôt suivie des regrets que la cour et la ville donnèrent à la perte d'un de ses plus beaux ornemens.

La Reine-mère accorda des larmes à l'époux, dont les négligences n'avaient point éteint un sentiment que lui inspiraient le goût et le devoir. Bien assurée d'une tendresse respectueuse de la part de son fils, elle reconnut néanmoins la nécessité de poser des bornes à sa bienfaisance. Le désir d'éviter les occasions de répondre par des refus aux demandes la conduisit à vivre dans le petit palais de Monbijou; l'amitié de madame Dill sema de jouissances des jours coulés dans la retraite. Cette princesse, bonne, simple et généreuse, ne prétendit pas suspendre les pensions qu'elle avait accordées à quelques émigrés pendant que tous se louaient de sa politesse.

Le prince Henri accourut de Reinsberg, et obtint l'accueil que son rang, ses services et sa renommée imposaient; mais, peu attentif à dissimuler son éloignement pour le feu Roi, et entraîné, soit par la manie philosophique, soit par l'esprit frondeur, au nombre des panégyristes de la révolution française, une grande réserve devait plutôt être son partage que la confiance qu'il recherchait. L'âge d'un oncle si digne d'affection et de respect fournit au petit neveu un motif pour ne pas l'exposer à des travaux qui mènent des fatigues à leur suite. Le vainqueur de Freyberg ne put que se montrer sensible aux conseils dictés en apparence par l'affection qui le pressaient de vivre dans le repos et de ménager une santé aussi chère à sa famille que précieuse à son pays. Un choix d'émigrés fait parmi ceux que l'esprit et les talens distinguaient, ne pouvait que donner du mouvement à une petite cour, qui, privée de toute influence, se dérobait à la monotonie, grâce aux conversations, aux lectures, aux spectacles, et parfois même aux intrigues frivoles. La force du génie et la pétulance du caractère du prince Louis-Ferdinand l'entouraient d'une admiration mêlée d'inquiétude; lui-même souffrait du malaise dans une position qui, sans doute fort éle-

vée, demeurait au-dessous de la supériorité de ses moyens et de ses talens.

La face politique de l'Europe eût peut-être changé à l'avantage de plusieurs puissances, si Frédéric-Guillaume II avait choisi pour régner sur les Polonais un roi dont les qualités toujours brillantes, mais parfois trop empreintes d'exaltation, ne pouvaient qu'allumer leur enthousiasme. Le feu Roi, malgré une préférence bien prononcée en faveur de cet aimable et intéressant cousin, s'était tenu offensé, qu'au moment où il se livrait avec plaisir à des détails relatifs au mariage de sa belle-fille avec le prince Adolphe, ses vues se trouvassent contrariées par un amour qui, tout à coup, éclata avec une bruyante explosion. A Pyrmont, le prince anglais et le prince prussien, rivaux également impétueux et irascibles, allaient terminer l'épée à la main des querelles très-vives, lorsque le prince royal obtint, non sans peine, mais à force de raisons et de prières, qu'ils déposassent leurs armes. Le nouveau Roi n'eut besoin que de prolonger l'ordre donné à cette époque au prince Louis, de ne pas s'éloigner de Magdebourg que son régiment occupait. Les détails minutieux et les habitudes journalières de la vie de garnison produisirent promptement l'ennui chez un militaire qui se

sentait appelé au rôle de général, sans se plier comme tant d'autres aux fonctions de caporal. Le prince Louis courut à Hambourg chercher des distractions ; aucun reproche ne lui fut adressé sur cet acte de désobéissance ; son avantage personnel se serait peut-être trouvé dans une mesure de sévérité. Les hommes à imagination forte, embrasés par une flamme dévorante, se livrent à des élans qui peuvent les perdre lorsqu'ils ne les conduisent pas à la gloire.

Les princes et les princesses qui achevaient de composer le groupe de la famille royale se voyaient, par leur âge, ou trop ou trop peu avancé, éloignés des affaires de l'État. La non-existence d'une cour imposante par la distribution des faveurs, des exemples et des dignités, ne laissait pas lieu aux grandes cabales. Les cours partielles étaient multipliées : sans doute de petites intrigues, de petites jalousies, de petites haines, de petites disgrâces, et des petites faveurs y fourmillaient. Mais ces *tempêtes dans des verres d'eau* (1) ne paraissaient point au dehors. Si l'on eût supprimé le faste assez superflu de quelques grands officiers et de quelques dames d'honneur, ces cours n'eussent plus été que des

(1) C'est ainsi que le duc de Choiseul désignait les querelles survenues dans la république de Genève.

maisons de grands seigneurs, jouissant d'une haute considération et possédant une belle fortune. Un accueil de bienveillance y attendait les émigrés; leur reconnaissance était due plus particulièrement à la princesse Louise, qui paraît d'esprit et de grâces sa touchante affabilité. Le prince Antoine de Radziwil justifiait chaque jour la préférence que la nièce du grand Frédéric lui avait accordée sur plusieurs rivaux.

Le gouvernement de la Prusse a été organisé par des souverains guerriers, et dès lors il marche à l'aide de rouages fort simples : le premier aide-de-camp du Roi surveille l'ensemble de l'armée, dont les différens corps restent fidèles aux anciens usages, et qui, loin d'être surchargés par des ordonnances, par des règlemens, par des interprétations, se conforment à un livre d'ordre. Les finances sont à tel point éloignées d'offrir une science compliquée, profonde et mystérieuse, que le budget de la monarchie pourrait être réglé par le quartier-maître d'un régiment. Le ministère de l'intérieur, colossal chez plusieurs puissances, se divise en diverses branches, qui, loin d'exiger des efforts presque surnaturels, ne demandent que du zèle et de l'exactitude; les tribunaux rendent la justice avec une absence de chicane qui se rapproche de la simplicité

patriarchale. La confiance et le respect dont les interprètes des lois sont revêtus se trouvent en un haut degré dans la réponse que fit au Roi le possesseur du fameux moulin de Sans-Souci; le timon de l'État se trouve presque toujours remis entre les mains du ministre des affaires étrangères. Le cabinet du Roi où se rassemblent des conseillers et des secrétaires, a une prépondérance proportionnée à l'application que le souverain porte dans ses travaux.

Le comte d'Haugwitz, avec autant d'esprit que d'adresse avait su rendre presque générale l'opinion que seul il possédait les talens nécessaires au chef du cabinet de Berlin. Peu d'hommes ont eu en partage un don aussi heureux de plaire, par l'accord de la sensibilité avec la grâce; ses enthousiastes nombreux ne niaient pas les nuages répandus sur sa conduite, par ses relations intimes avec la comtesse de Lichtenau. Sur la fin du dernier règne il faisait les délices des petits soupers de la favorite. Cette femme sensible, mais légère, et parfois romanesque, s'était persuadée que l'habile comte avait pour elle un sentiment plus vif que la simple amitié. Celui-ci ne suivait-il pas l'attrait du plaisir, plutôt que les calculs de la politique? Loin de se montrer autorisé dans cette liaison

par le prince royal, il semblait au contraire vouloir la lui dérober ; quoique son hôtel fût fort éloigné de celui de la comtesse, il se retirait bien avant dans la nuit, toujours à pied et sans aucun domestique.

Les événemens dont la Prusse conservera de longs souvenirs semblent fournir des preuves que le comte d'Haugwitz n'a jamais joui que d'un degré secondaire de confiance. Les princes n'emploient souvent un sujet que d'après l'idée du besoin qu'ils ont de ses talens. La spiritualité religieuse, l'exaltation des idées, les habitudes de magnificence et les goûts voluptueux du comte silésien souriaient peu aux penchans de Frédéric-Guillaume III, et encore moins à ses principes. D'après la combinaison des circonstances le choix ne pouvait guère être incertain : une vie de famille, un respect filial et des regrets pour le frère qui possédait le dépôt de ses plus secrètes pensées, n'avaient donné au prince royal aucune connaissance des hommes qui marchent sur les routes de l'ambition. Au sortir de la surveillance de leur gouverneur, les princes prussiens reçoivent de la main du Roi un officier que sa réputation bien établie autorise à leur offrir des leçons, ou pour le moins des avis. Frédéric-Guillaume II avait placé près de

son fils aîné le major Kœckritz, qui sut trop bien mériter l'affection et l'estime pour ne pas exercer une grande influence. Cette espèce de Mentor était reconnu pour un excellent homme; mais personne ne lui supposait les connaissances indispensables pour occuper un ministère dont sa réserve l'empêchait même d'avoir le désir. Rempli d'un dévouement sans bornes au jeune Roi, il ne songeait qu'à le voir comblé de bonheur et de gloire; sa franchise et sa simplicité le laissaient étranger au manége de la cour; le gain de son suffrage ne fut qu'un jeu pour le comte d'Haugwitz. Dès lors l'opinion publique se prononça en vain en faveur de quatre candidats dont les titres lui paraissaient recommandables.

Le baron d'Alvensleben exerçait depuis quelques années les fonctions de ministre-adjoint aux affaires étrangères: homme d'un bon esprit, d'une rare instruction et d'une précieuse délicatesse, il jouissait du bonheur d'être à la fois chéri et considéré; mais compagnon de jeunesse du feu Roi, et remarquable par l'élégance de sa tournure, il avait obtenu dans le monde des succès qui tournaient maintenant à son désavantage. D'ailleurs ses adversaires attribuaient sa philantropie à une absence de fermeté; sous ce dernier point de vue, le comte de Schulem-

bourg se plaçait loin des reproches. Mais une espèce de disgrâce le retenait dans des terres éloignées de Berlin. Il ne pouvait donc pas saisir sur-le-champ la portion d'autorité qui tarda peu à devenir son partage. Des éloges étaient dus à la douceur et à l'impartialité avec lesquelles le comte d'Hardenberg gouvernait les margraviats d'Anspach et de Bayreuth. Les émigrés lui payaient pour leur compte le tribut d'une juste reconnaissance. Mais un nuage couvrait l'avenir de ses hautes destinées; il n'avait paru sur la scène politique que pour signer le traité de Bâle qui était loin d'obtenir un assentiment général. Le comte de Schmettau se faisait remarquer par des talens, qui, fort au-dessus de l'ordre commun, étaient soutenus du crédit de tous les membres de la maison Ferdinand; mais le souvenir était encore trop présent des traits railleurs que le grand Frédéric avait lancés contre son goût pour le jeu, contre ses aventures de galanterie et contre ses recherches de toilette.

Frédéric-Guillaume III, déterminé en faveur du comte d'Haugwitz, prétendit néanmoins lever certains scrupules qui naissaient de quelques lettres trouvées parmi les misérables chiffons de papier que la comtesse renfermait dans son bureau. Les élans passionnés et les douceurs

mystiques du comte offraient plus d'un contraste avec la gravité ministérielle. Le comte donna pour excuse le besoin impérieux de caresser les faiblesses d'une femme, quand on se propose de gagner sa confiance et de maîtriser son imagination. Le bien de l'État et son zèle pour le service du Roi avaient seuls pu, disait-il, le soumettre à un rôle qui convenait si peu à son existence, et qui répugnait tant à sa fierté. Le Roi fut ou feignit d'être satisfait de ce spécieux subterfuge.

Le comte d'Haugwitz, loin de se montrer enivré par le succès, ne se dissimula pas les écueils qui l'entouraient. Les soins de la prévoyance et les calculs de l'habileté lui parurent indispensables pour assurer sa fortune. Il sentit qu'un membre du cabinet du Roi qui lui serait dévoué, deviendrait utile à ses projets. Son choix s'arrêta sur Lombard qui, connu pour être l'intime ami de Rietz, ne conservait aucune espérance de s'élever. Rien de plus certain qu'il appartiendrait tout entier à celui qui le retirerait de sa fâcheuse situation. Fils d'un artisan honnête, mais pauvre, de la colonie française, son talent avait fourni à ses moyens d'existence; une humeur prodigue s'était opposée aux soins qu'il aurait dû prendre pour son avenir. La disgrâce était une

suite nécessaire de ses qualités dépréciées, et de ses faiblesses exagérées. Le comte vit les obstacles à surmonter, mais ne s'en laissa point effrayer. Les avances faites à Lombard furent accueillies avec joie, et payées par les promesses d'un dévouement à toute épreuve. Le major Kœckritz devint l'instrument d'un projet dont il n'eut jamais aucun soupçon. Soldat plus propre à manier l'épée que la plume, il ne reçut pas sans surprise et sans trouble l'ordre du Roi de rendre compte d'un assez grand nombre d'affaires dont il recevait le dossier. Le comte de Haugwitz, arrivé sur ces entrefaites, le trouva pensif, triste, et cherchant dans sa pipe des ressources contre un pénible embarras. La confidence arriva aux premiers signes d'intérêt. Le comte, souriant, promit un prompt remède. Peu d'instans après il revint avec Lombard. Des séances en petit nombre dans le cabinet du premier aide-de-camp, aplanirent la route de celui du monarque. Les préventions défavorables avaient été d'autant moins difficiles à effacer que l'abandon de la comtesse de Lichtenau et sa constance à Rietz lors des querelles survenues entre les deux prétendus époux, devinrent, à la surprise générale, un titre avantageux. Par des motifs impénétrables au public, un favori du dernier règne, que

l'on avait cru devoir être frappé d'anathème, recevait des marques de bienveillance si grandes, que Frédéric-Guillaume III venait de lui faire le présent de son buste en marbre. Rietz reçut cette distinction flatteuse avec un grand appareil et avec les témoignages de la reconnaissance et les signes du respect. Lombard sut si habilement tirer parti de ses moyens de plaire qu'il atteignit bientôt à une haute faveur. Le comte de Haugwitz ne vit peut-être pas sans une peine secrète la nécessité de ménager un ascendant qui avait dans le principe été son ouvrage, mais qui outrepassait de beaucoup son attente. Le sacrifice, s'il eut lieu, se fit d'assez bonne grâce pour que, sans apparence de contrainte, le ton de la franche amitié ne laissât aucune trace de protection accordée ou reçue.

Une place saillante sur les pages de l'histoire de Frédéric-Guillaume III sera réservée à Lombard. Il appartient à la postérité, soit à titre de politique, soit à titre d'homme de lettres. C'est donc un devoir bien doux pour l'amitié d'esquisser ici son portrait.

Rietz, qui était son ami, eut à toutes les époques à se louer de l'énergie de ses sentimens, de son attention constante à le faire valoir, de sa surveillance active pour prévenir les suites de

quelques momens d'emportement et de sa réserve dans les vœux qu'il formait.

Au plus fort des orages que firent naître contre lui les fureurs de la haine déjouée, de l'orgueil abattu, de l'ambition trompée, pas une seule voix ne s'est élevée pour refuser à Lombard des connaissances, de l'esprit et des talens. La facilité et la justesse de son travail ont forcé les suffrages des plus fameux diplomates. Écrivain éloquent et ingénieux en prose, il a obtenu comme poëte l'honneur d'être, aux yeux même de Delille, le premier d'entre ses émules. M. de Fontanes, juge supérieur des efforts dans une carrière où lui-même cueillit des lauriers si brillans, a placé différens morceaux du quatrième chant de l'Énéide traduit par Lombard près des vers du Virgile français.

Rivarol se plaisait à répéter : « M. Lombard « est un homme du premier ordre : aujourd'hui « on en découvre peu de cette trempe : je ne lui « adresse qu'un seul reproche, celui d'être en- « core trop du siècle de Louis XIV. Je vous en- « tends crier au paradoxe ! Soyez bien assurés, « messieurs, qu'un séjour de quelques années à « Paris le dépouillerait de sa pureté, sévère jus- « qu'au scrupule, et lui vaudrait une place « parmi les grands poëtes de la France. »

Ces hommages, offerts à l'esprit et aux talens, sont encore au-dessous du tribut que méritaient ses qualités morales. Probe et désintéressé, Lombard poussa au plus rare degré l'enthousiasme de la vertu et l'amour de la justice. Ni l'indifférence, ni la haine, ni l'amitié, ni les liens du sang, n'exercèrent jamais aucun pouvoir sur ses résolutions. Une affaire se trouvait-elle confiée à son rapport? L'équité seule se montrait sa loi suprême sans qu'elle fléchît jamais devant la crainte de la disgrâce ou l'espérance de l'élévation. Le sentiment échouait contre les devoirs de la justice.

CHAPITRE V.

La comtesse de Lichtenau est prisonnière dans sa maison. — L'auteur ne veut point la quitter. — Il y reste quarante-deux jours. — Détails de la manière dont ils passaient le temps. — La comtesse est envoyée au Grand-Glogau. — Manque d'égards des subalternes envers l'auteur. — Il revient à Berlin. — Tout le monde l'évite, excepté madame de Schœnberg, sœur de la comtesse, et la famille Cohen. — Il songe à quitter la Prusse. — Gualtieri l'emmène chez Lombard. — Il écrit au Roi et obtient une place. — L'abbé Sieyes remplace M. Caillard comme envoyé de France. — Il est reçu avec froideur. — Mot énergique du maréchal de Knobelsdorff. — Les émigrés reçoivent l'ordre de quitter leurs décorations.

Tandis que Frédéric-Guillaume III organisait son ministère et formait sa cour, je poursuivais dans les nouveaux jardins de Potsdam une captivité volontaire et fastidieuse.

Elle était volontaire! Durant les quatre premiers jours de l'ineffable douleur causée par la mort de Frédéric-Guillaume II, la comtesse de Lichtenau but à longs traits dans le calice d'a-

mertume. Les hommes qui avaient, avec le plus de profusion, fait fumer à ses pieds l'encens de la flatterie fuyaient son habitation, soigneux qu'ils étaient de ne lui donner aucun signe de pitié. Un si cruel délaissement joignit aux peines morales de cette infortunée les souffrances physiques. Je courus lui chercher des secours : tentatives infructueuses! Mes bons amis aussi bien que mes simples connaissances m'évitèrent avec une telle adresse que je ne parvins pas à les rejoindre. Les militaires furent plus complaisans. Un vieux lieutenant-colonel du régiment des Gardes, que je voyais pour la première fois, écouta mon récit, courut à la recherche des médecins, et tarda peu à me dire que ces messieurs demeuraient inflexibles. Ce galant homme me proposa le chirurgien du bataillon qu'il commandait, dont il me loua l'exactitude et l'expérience. La comtesse lui dut un assez prompt rétablissement. Elle s'étonna d'un objet nouveau à ses regards, le mérite obscur et modeste.

Des tyrans, flétris à jamais dans l'histoire, ont proféré « que le cadavre d'un ennemi pro- « duisait une odeur agréable. » Les hommes, en général, répugnent à tant de perversité ; mais un petit nombre sont assez généreux pour ne pas regarder avec complaisance un ennemi abattu.

Deux personnes possédant des titres à la considération, soit par leurs grades dans l'armée, soit par leurs places à la cour, recherchèrent la permission de voir la comtesse, dans la vue de savourer la jouissance d'être les témoins de son infortune. Avec une hypocrite sensibilité on plaignait ses malheurs, mais on la rassurait sur les sentimens du jeune Roi. Quelques misérables de la populace, disait-on, pouvaient être prévenus contre elle, mais tous les gens honnêtes se prononçaient en sa faveur. Les conseils étaient prodigués ainsi que les motifs d'espérance. Reconnaître une suite de mensonges, d'ironies et de sarcasmes dans de telles scènes restait trop au-dessus de mon pouvoir. Soldat, ami des lettres et jamais rapproché des cours, j'avais vécu étranger aux noirceurs comme aux besoins dont l'intérêt, l'ambition, la jalousie, la haine et la vengeance infestent les alentours des grandeurs humaines.

L'incertitude, dont les angoisses tardent peu à devenir si terribles qu'on finit par préférer la certitude du malheur, eut enfin un terme. Le cinquième jour, à cinq heures du matin, un major du régiment des Gardes vint fermer le champ des illusions. Après avoir fixé le sort des divers individus, il m'adressa la parole : « Mes

« ordres, monsieur, vous laissent libre de rester « dans cette maison ou de vous en retirer. Avant « de me donner votre réponse, pesez-la, parce « qu'elle doit être irrévocable.» — «M. le major, « je ne balance pas une seconde dans cette affli- « geante rencontre. J'ai consenti à m'approcher « de madame de Lichtenau lorsqu'elle se trou- « vait au pinacle de la faveur, je ne l'abandon- « nerai pas à l'instant où la fortune la trahit. »

La conduite que j'ai tenue dans cette position délicate a été l'objet d'éloges, mais aussi de censures et même de railleries. Les arrêts contradictoires péchaient par leur exagération. Mes titres aux louanges s'évanouissent en grande partie par l'aveu que je ne suivis qu'une première impulsion, et que je ne calculai pas les résultats que je pourrais craindre; les reproches sur une délicatesse trop scrupuleuse et dès lors condamnable se taisent à la voix de l'honneur qui ne sanctionne jamais l'abandon d'un malheureux, surtout quand un bienfait ancien, quelque léger qu'il soit, l'investit d'un caractère sacré : les railleries, dès qu'elles se dirigent contre un acte d'honnêteté, tombent, car elles sont reconnues pour froides et pour insipides.

Le compte fidèle de l'une des quarante-deux journées qui se traînèrent sans l'ombre d'une

variation attestera si l'épithète de fastidieuse ne convenait pas à ma captivité. A huit heures du matin, des gens chargés du chauffage allumaient avec fracas le feu des poëles; ces feux se poussaient avec une telle force que, logé au rez-de-chaussée, dans une salle percée de six croisées, mis fort à la légère, tandis que le froid au dehors était si rigoureux que les regards ne se reposaient que sur des frimas ou sur des glaces, je me voyais, sous peine d'étouffer, contraint de tenir les fenêtres ouvertes.

A dix heures on apportait un déjeûner abondant, se composant de café à la crême avec du pain et du beurre. J'entrais alors chez la comtesse qui, avec une fidélité presque miraculeuse et durant deux heures de suite, recommençait les mêmes phrases de regrets, de plaintes, de réflexions, de frayeurs et d'espérances. L'appel des prisonniers, que le major du jour faisait à midi, avec un appareil germanique, mettait fin à mon martyre comme auditeur.

Je respirais en liberté durant la longue toilette de la comtesse. Parée avec une extrême recherche, elle faisait son entrée chez moi à deux heures que se servait le dîner. L'ordre du Roi, inscrit sur ma cheminée, réglait notre menu : un bouilli, — un légume garni, — un

entremets de douceur, — un rôti avec la salade, — trois plats de dessert, — deux bouteilles de vin de France, l'une rouge, l'autre blanche, — deux portions de café.

Assurément nous ne pouvions qu'être satisfaits de la volonté du maître; par malheur l'exécution dépendait du caprice des valets : les cuisiniers de la cour faisaient notre service par semaine. Quelques-uns croyaient avoir de justes sujets de haïr la comtesse et saisissaient l'occasion de se venger. Le nombre des plats ne souffrait aucune altération, mais souvent ils étaient détestables. Le café, toujours excellent, faisait ou les délices des bons dîners ou la consolation des mauvais. A six heures, le thé nous valait une distraction de quelques minutes. Le souper se servait à neuf heures, et se composait d'un plat de poisson, d'un de légumes avec du dessert.

A dix heures précises, la comtesse se retirait dans sa chambre. Sans nulle exagération et sans la moindre aigreur, je ne balance point à dire que le remplissage des heures se transformait en un supplice réel. Tantôt nous étions assis en face l'un de l'autre, tantôt nous nous promenions côte à côte dans la salle; mais quelle que fût la situation préférée, la comtesse y paraissait dans le même abattement : elle ne se lassait pas de

répéter ses plaintes, comme aurait pu le faire la mieux organisée des serinettes. Deux jeux de cartes faisaient un service très-actif, non qu'il nous entrât dans la tête de jouer; mais ma compagne y cherchait des oracles pour son avenir.

Une commission dont les membres avaient des droits à l'estime, et qui ne pouvaient qu'inspirer la confiance, apporta au bout de six semaines des adoucissemens à nos angoisses. Deux heures de promenade chaque jour tournèrent au profit de notre santé. Nous pûmes entretenir des correspondances. J'eus la douceur de calmer les craintes que mes parens avaient conçues. Le fils aîné du pasteur Erman, pasteur lui-même à Potsdam, qui veillait à toutes les occasions d'obliger, m'envoya des livres. J'eusse désiré avoir des habits; mais tous mes effets se trouvaient mis sous le scellé.

Le premier interrogatoire suffit aux commissaires pour être persuadés que la comtesse, bien éloignée d'avoir en partage l'esprit, les connaissances, le caractère, en un mot, les moyens propres à exercer une influence dangereuse et à tramer des combinaisons profondes, n'était pas même capable de colorer de la moindre excuse l'imprudence de sa conduite. Peut-être ai-je été assez heureux pour que l'accusée recueillît

quelques avantages de mes avis et de mes exhortations.

Au premier bruit de la disgrâce de la comtesse, les pamphlets, les chansons, les journaux et les caricatures avaient vomi sur cette infortunée un torrent d'outrages. Déjà la fermentation s'apaisait et le public se déchaînait moins contre une femme que les caprices et les fureurs de l'opinion avaient si cruellement maltraitée.

Lorsque les commissaires eurent rempli la tâche qui leur avait été imposée de dresser un rapport d'après lequel l'affaire serait jugée par les tribunaux ou dans le cabinet du Roi, ils nous firent des adieux qui ne laissaient aucun doute sur leur intérêt. Beyme, chargé des fonctions de greffier, se dérobait, pour la première fois, à un état honnête, mais obscur. Personne ne savait que le Roi, étant prince royal, l'avait honoré d'une faveur secrète. Le rôle important qu'il était au moment de jouer n'était pas même soupçonné. Je lui demandai un entretien de peu de minutes, dans lequel l'offre de ses bons offices fut faite à la comtesse; mais elle n'était point assez réfléchie pour pénétrer qu'un homme réputé sage, modeste et même timide, puisait, dans la certitude de sa

force, un accent de confiance. Des remercimens d'une extrême froideur ne lui attirèrent pas sans doute un ennemi, mais lui coûtèrent un protecteur.

La nuit du 16 février 1798, en présence du général Ruckel, un secrétaire du cabinet lut à la comtesse l'ordre qui la dépouillait de sa fortune, qui lui laissait la possession de ses diamans pour le paiement de dettes contractées par un esprit de vertige, qui la réduisait à quatre mille écus de pension viagère, et lui donnait pour prison la forteresse du grand Glogaw. La surprise, le trouble et le désordre produisirent des scènes déchirantes. Le poëte, l'historien et le peintre eussent recueilli nombre de ces traits qui électrisent les vrais talens.

Un départ précipité suscite, surtout chez les femmes, plusieurs embarras. Pour rendre moins longs les momens d'attente, le général se prêta de bonne grâce à soutenir avec moi une conversation. Plusieurs personnes m'avaient donné une idée peu favorable de cet homme qui avait joui passagèrement de la faveur du feu Roi, de l'estime du public et de la confiance des troupes. Bientôt détrompé, je reconnus qu'à de l'esprit il joignait des connaissances et de la modération. Deux heures du matin sonnèrent quand,

à un tumulte passager, succéda le plus profond silence. Accablé du poids des agitations, des ennuis et des inquiétudes, je ne cédai que fort tard au sommeil.

La première clarté du jour naissant laissait à peine entrevoir les objets, lorsque les portes de la salle où j'étais couché s'ouvrirent avec violence. Une espèce de concierge, qu'un valet et une servante accompagnaient, et qui estropiait la langue française, me demanda, du ton de la surprise, ce que je faisais dans cette maison; la réponse n'était pas difficile : je lui dis que j'étais prisonnier ; mais mon homme prétendit que je rêvais et que je m'amusais à lui bâtir des contes, puisqu'aucun obstacle ne s'opposait à ma sortie. Rien de plus vrai : car, ayant jeté les yeux vers une fenêtre, je n'aperçus pas de sentinelle. Le concierge ajouta : « Monsieur, j'ai ordre de pré-« parer sur-le-champ cette maison, ayez à la « quitter de suite. » Je demandai respectueusement que l'on eût la complaisance de me procurer une voiture ; mais je n'obtins qu'un refus brutal : on n'écouta pas mieux le désir d'avoir au moins un commissionnaire. Le valet et la servante empaquetèrent à la hâte mes modestes effets. Je n'aurais pu, avec la meilleure volonté du monde, prendre la charge des livres que M. Er-

man m'avait prêtés; le concierge s'écria : « Ils « sont à M. le pasteur, on les lui portera. » A mon grand regret, le bon M. Erman ne les a revus de sa vie. On me jeta dehors, pour ainsi dire, par les épaules.

La tête basse, le teint livide, les yeux gonflés, le bras chargé d'un paquet de hardes, mes habits en lambeaux, et d'un pas incertain, je m'éloignai des magnifiques jardins. Pour la dernière fois, mes yeux se portèrent sur le palais de marbre et je les sentis humides. Une retraite si bizarre ramena soudain à ma mémoire la fuite du bon Sancho, lorsqu'il abandonnait la fameuse île de Barataria; les habitans des nouveaux jardins de ce séjour enchanteur auraient pu m'appliquer les mots que dit le jeune écolier à la vue de l'état déplorable du malencontreux écuyer : « Il serait bon que tous les gou- « verneurs sortissent de leur gouvernement « comme le malheureux sort de cet abîme; pâle, « mourant de faim, et si je ne me trompe, fort « mal dans ses affaires. »

J'arrivai chez Rietz, qui me reçut avec quelques signes d'amitié; mais dont la contrainte prouvait que ma présence l'embarrassait. Après le dîner, j'eus une place dans la voiture nommée *Journalière* qui sert à la communication assez

active entre Berlin et Potsdam. Une fausse honte me fit attendre dans les allées du parc que l'obscurité régnât sur la ville.

Les scellés apposés dans l'hôtel de la comtesse m'interdirent cet asile. J'en trouvai un chez sa sœur, madame Schœnberg qui, avant d'être assez heureuse pour recevoir la main d'un brave et respectable militaire, avait paru dans le monde sous le nom de la comtesse Matuschka. Beauté célèbre en Allemagne et connue par quelques succès à Paris, elle n'offrait plus que de tristes débris dont l'œil se détournait avec une impression mélancolique. Jamais les ravages du temps ne furent aussi destructeurs. Je fus touché d'un accent amical et franc qui m'ordonna de ne prendre dans ce ménage qu'un repos de quelques heures. La crainte de compromettre les personnes qui auraient l'obligeance de me loger, fixa ma résolution pour me mettre le lendemain à la recherche du moins connu des hôtels garnis.

Ma nuit se consuma tout entière dans de lugubres réflexions sur le passé, sur le présent et sur l'avenir. Tous trois conspiraient pour navrer mon cœur d'amertume et pour agiter mon esprit de sollicitudes. Dès que la tardive arrivée du jour me le permit, je commençai des courses, je cédai au besoin impérieux de voir avec détail

différens quartiers de Berlin. Cette ville qui m'avait présenté des jouissances n'offrait plus à mes regards qu'une triste et vaste solitude. Le malade échappé d'un hôpital de pestiférés eût causé moins d'effroi que je n'en produisais par ma rencontre. Les simples connaissances fuyaient à mon approche ; les amis dissimulaient la gêne qui les tourmentait. Les Cohen furent les seuls à développer une constance d'affection qui les honorait d'autant plus que l'énergie entrait peu dans les intéressantes qualités de leur caractère. Je trouvai Saint-Patern voué à une profonde retraite : les serpens de l'envie furent étouffés et les flambeaux de la jalousie éteints par la constance et par la réserve de sa douleur.

Le séjour de la Prusse m'assaillit de désagrémens si nombreux que je résolus de m'en éloigner. Je faisais les préparatifs de mon départ ; je balançais entre les offres honnêtes des envoyés de Russie et d'Angleterre. J'avais l'honneur d'être connu de lord Elgin ; mais un de mes amis se portait garant de l'obligeance active qui recommandait le comte et la comtesse de Panin. Londres, Pétersbourg et Moskou me présentèrent des chances de différente nature ; de sorte que mon incertitude se prolongeait, lorsqu'un jour je reçus la visite de Gualtieri l'aîné : nous

ne nous étions pas vu depuis la fatale catastrophe. Il me raconta que tous les efforts tentés pour adoucir les rigueurs du gouvernement contre l'ancienne favorite avaient échoué. « Mais, « ajouta-il, vous êtes sorti d'une place qui ne « convenait ni à votre existence, ni à votre mé- « rite; vous savez que de tout temps je vous ai « dit avec franchise mes sentimens à cet égard. « Vos procédés vous ont assuré l'estime géné- « rale; c'est une folie à vous de vouloir nous « quitter. Venez chez Lombard, qui nous attend « avec impatience. »

Ces deux hommes pleins d'esprit, d'une imagination vive et d'un cœur aimant, réussirent bientôt à ébranler mes projets. La plus pressante de leurs nombreuses raisons portait qu'en tous lieux je paraîtrais avec l'apparence humiliante d'avoir été chassé de la Prusse. Ne serait-il pas cruel et même déshonorant de me voir rangé au nombre des créatures d'une femme couverte d'opprobre et des individus renvoyés par un roi ami de la probité? Ce dernier argument acquérait d'autant plus de poids à mes yeux que Saint-Ignon m'écrivait de Hambourg que les déboires de toute espèce mettaient le comble à sa triste aventure. Ce ne fut qu'à la suite de deux affaires qu'il recouvra sa tranquillité.

Mes deux amis s'apercevant de ma résolution m'annoncèrent qu'ils avaient pris l'engagement que tous trois nous dînerions chez le comte d'Haugwitz. Je ne cédai à cette invitation qu'avec quelque répugnance. Le ministre eut peu de peine à m'enchaîner sous son charme séducteur. Nous décidâmes que j'écrirais au Roi qui, selon mes trois conseillers, se sentait disposé à me donner, et des moyens d'existence, et des témoignages d'estime. Ces espérances ne furent point de trompeuses illusions.

La réponse à ma première demande fut flatteuse :

« Vous sentirez vous-même que les intérêts « pécuniaires dont vous parlez dans votre lettre « ne sont pas un objet sur lequel je puisse pro- « noncer. Mais mon père vous a connu, et sa « mémoire m'est trop chère pour refuser tout in- « térêt aux personnes qu'il honora du sien. Vous « ne devez point renoncer à l'espoir dont il vous « flatta touchant votre entrée future à l'acadé- « mie, et s'il s'y présente quelque vacance qui « m'offre les moyens de le remplir, je ne vous « défends pas de me rappeler vos vœux. Sur ce « je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne « garde. »

« Potsdam, le 14 avril 1798. »

Signé « FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Les félicitations du pasteur Erman furent accompagnées d'un avis dont je goûtai la sagesse. Une vacance à l'académie pouvait se faire longtemps attendre. D'ailleurs la promesse du Roi ne courait-elle pas le risque d'être déjouée par l'intrigue : il fallait avant tout pourvoir aux moyens de subsister. La tristesse et peut-être l'humiliation me poursuivraient si je ne parvenais point à une certaine indépendance. Sous sa dictée, je fis la demande d'une place qui devenait une véritable *sinécure*, grâce au zèle ardent et un peu exclusif du chef sous lequel je devais être placé. Voici la réponse que je reçus du Roi.

J'entre avec plaisir dans l'idée que votre lettre « me fournit, parce qu'elle m'offre l'occasion d'ac« quitter en quelque sorte envers vous les pro« messes dont mon père vous avait flatté. Vous « seconderez le pasteur Catel pour la correction « des ouvrages que l'académie publiera, et j'at« tache à ce travail une pension annuelle de deux « cents écus sur les fonds de la société. Je viens « d'en prévenir celle-ci. Priant Dieu qu'il vous « ait en sa sainte et digne garde. »

« Charlottenbourg, le 7 août 1798. »

Signé « FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Cette grâce pourrait paraître un bienfait modique et presque indécent à ceux de nos compa-

triotes qui ne sont pas instruits et du peu de richesse de la Prusse et de la sévère économie du monarque (1).

Décoré de la croix de chanoine d'Erfurt et possédant un revenu suffisant pour me placer au-dessus de l'état de gêne, je rentrai dans la foule de mes compagnons d'exil. L'assurance souvent répétée par mes trois protecteurs que le Roi laissait tomber sur moi un regard de bienveillance, me valut un retour d'opinion qui ne put que me satisfaire; mais, quoique je ne m'adressasse aucun reproche, je sentis néanmoins que je serais dans une fausse position à la cour. Les douceurs du commerce de l'amitié me dédommagèrent avec usure de l'apparat du grand monde.

(1) Qui croirait qu'une grâce de si peu d'importance excita le mécontentement? Les académiciens ne prétendirent pas me laisser ignorer qu'ils n'avaient rendu leur arrêté que par pure obéissance.

« Nous faisons part à M. de Dampmartin que Sa Ma-
« jesté a daigné le nommer coopérateur de M. Catel pour
« la correction des épreuves des ouvrages de l'Académie,
« et de lui fixer comme tel une pension de deux cents écus
« par an, dont le premier quartier lui sera payé le 1er sep-
« tembre par la caisse de l'Académie qui en a reçu l'ordre.»

« Directoire royal de l'Académie des sciences. »

Signé « MÉRIAN, AGHARD, BERNOUILLI, SELLE. »

Sur ces entrefaites, une secousse eut lieu dans le corps diplomatique. L'abbé Sieyes vint remplacer M. Caillard (1) comme ministre plénipotentiaire de la République française. Les regrets que causait le rappel d'un homme généralement chéri et considéré ne pouvaient qu'être rendus plus sensibles par l'arrivée d'un personnage qui avait acquis une si grande célébrité révolutionnaire. La profondeur de ses idées, l'étendue de ses connaissances et la tenacité de son caractère l'investissaient d'une colossale, mais effrayante réputation.

La cour reçut le nouvel envoyé avec une politesse froide. Par l'un de ces scrupules sur les

(1) La mémoire de M. Caillard sera transmise avec honneur à la postérité dans l'histoire. Négociateur habile, sage et probe, il ne fut pas moins distingué parmi les érudits. Il eut des droits à l'estime des émigrés qui ne peuvent que louer la douceur de sa conduite dans des circonstances difficiles. La femme d'un lieutenant général donna une fête et pria M. Caillard de vouloir bien y assister avec *messieurs les Français*. L'envoyé vint accompagné de cinq ou six de ses compatriotes. La dame ne tarda point à lui porter des plaintes. « Ne vous avais-je pas prié, « monsieur, d'amener avec vous *messieurs les Français*. » — « Madame, vos ordres étaient trop flatteurs pour que « je ne m'y sois pas conformé avec exactitude. » — « Mais il « en manque plusieurs : par exemple, je ne vois ni M. le « baron d'Escars, ni M. le baron d'Aubier. » — « Nous

convenances d'état, qui ne s'évanouissent heureusement qu'à la suite de longs et pénibles efforts, cet homme, se rappelant momentanément celui qu'il avait autrefois rempli dans le monde, fit demander qu'il lui fût permis de paraître à la cour sans épée. Le Roi haussa les épaules, la Reine sourit, et tous deux donnèrent leur consentement. Dans la suite, on a vu le sénateur Sieyes paraître aux Tuileries avec l'épée et le chapeau à plumet. Une erreur assez plaisante lui valut un suffrage dans la famille royale. Au nombre des personnes attachées à la légation française était M. Le-Prêtre de Château-Giron. La princesse Henri trouvant inscrit ce nom sur

« ne sommes pas de la même religion. » — « Ah ! je vous « croyais tous catholiques. »

A l'une des soirées de la cour, sous le feu roi, je fus nommé pour une partie de whist. En approchant de la table, je me trouvai vis-à-vis de M. Caillard. Nous fûmes l'un et l'autre embarrassés; mais je crus que mon devoir était de céder la place; en conséquence je posai ma carte sur la table, et je me retirai après avoir fait un salut respectueux à la dame dont nous devions faire la partie. Elle témoigna sa surprise de mon éloignement. M. Caillard dit avec un sourire aimable : « Le temps n'est pas encore venu « où M. de D. et moi pourrons être partners. » A ma rentrée en France, je cherchai avec empressement cet homme respectable, qui m'accueillit avec une extrême bonté. Je vis et j'admirai sa très-riche bibliothèque.

la liste, prononça du ton solennel qui appartenait à cette dame de haute vertu, mais de dignité germanique : « Dites encore que les Fran-« çais sont sans religion ! M. l'envoyé a pourtant « près de lui son prêtre. »

La société mit souvent moins de réserve dans ses procédés. L'usage reçu en Allemagne veut que le maître de la maison nomme les étrangers à toutes les personnes qui se trouvent dans le salon et à celles qui arrivent. Le banquier Schmitz, dans l'une de ses réunions qui étaient non moins nombreuses que brillantes, s'approche du maréchal de Knobelsdorf et lui dit : « Votre Excel-« lence permet-elle que je lui présente M. l'en-« voyé de France? » — « *Non, sans phrase,* » fut la réponse du général, qui tourna brusquement le dos. L'abbé Sieyes balbutia quelques paroles confuses. L'idée d'une réparation parut peu convenable avec un vieillard octogénaire qui s'était formé dans le camp du grand Frédéric.

Les métaphysiciens qui, groupés avec les idéologues, forment à Berlin une véritable corporation, se tinrent heureux de présenter au diplomate leurs hommages d'admiration et de respect; mais l'indifférence du ministre fournit la preuve que celui qui avait rejeté la robe de l'ecclésiastique tenait peu au manteau du philo-

sophe. L'orgueil des sages de la Prusse se trouva profondément offensé.

Les émigrés conçurent de vives alarmes : ils se croyaient menacés des poursuites d'un inflexible persécuteur. Ils reconnurent, par la suite, qu'ils avaient ressenti une terreur panique : la première démarche des ministres n'avait cependant pas été de nature à la calmer. Un ordre fut prononcé aux émigrés qu'ils eussent à quitter, dans les vingt-quatre heures, les décorations des ordres français. Le baron d'Escars rassembla chez lui les parties intéressées. L'abbé de Tressan parut avec la croix de comte d'un chapitre noble; doué d'un esprit du premier ordre, et riche de connaissances étendues il se montra orateur éloquent. Son discours tendait à nous convaincre que l'honneur ne permettait pas le honteux sacrifice des récompenses qui avaient été obtenues en son nom. Le digne marquis de Chamisot hasarda une réflexion : « M. l'abbé, vous voyagez avec un jeune lord, « et vous serez au premier jour éloigné de la « Prusse ; votre position n'a donc aucun rapport « avec celle des exilés qui s'applaudissent d'a- « voir trouvé un lieu de repos. »

Un champion se leva, plein de pétulance, pour servir de second à l'abbé de Tressan; c'é-

tait le bon abbé de Baliviere. Annoncé comme un des hommes les plus recherchés à Versailles, comme l'âme des fêtes de Monseigneur le comte d'Artois, il avait, à son arrivée, reçu un accueil flatteur. Frédéric-Guillaume II aimait son caractère égal et sa gaieté soutenue, pardonnait même en riant des erreurs fréquentes, comme, par exemple, de confondre *Plutarque* avec *Pétrarque*. Des soins officieux qu'il avait rendus à la comtesse de Lichtenau l'exposaient à plus d'un sévère jugement. Son emportement parut aussi naturel que son vœu de quitter les bords de la Sprée; il fut cependant facile de le ramener au calme et de faire prendre un autre cours à ses projets. L'abandon de la croix de l'ordre de S.-Lazare se trouvait un peu adouci par la conservation de la croix de l'ordre de Malte. Les moyens de subvenir aux frais d'un voyage lui avaient été ravis; reconnu en France pour un des plus habiles et des plus redoutables acteurs dans tous les jeux de commerce, il pensait que cette habileté lui fournirait une ressource en Prusse; peu de jours auraient dû dissiper son illusion. Il n'y avait aucune ressemblance entre les luttes à soutenir contre des adversaires qui, riches et magnifiques, cherchaient dans le jeu un amusement, et celles contre d'autres adver-

saires qui, économes et réfléchis, avaient fait du jeu le travail de leur vie. La ruine de l'abbé de Baliviere vint de son amour-propre qui, dédaignant les conseils de quelques personnes obligeantes, le fit demeurer dans la lice jusqu'à la perte de son dernier écu.

Le marquis de Moustier, le baron d'Escars et le baron d'Aubier se rendirent les garans que le roi Louis XVIII ne désapprouverait pas l'acte de soumission qu'on demandait : ils étaient résolus de nous en donner l'exemple. D'une voix unanime, les émigrés reconnaissaient en eux des chefs qui veillaient aux intérêts communs. Le marquis de Moustier remplissait les fonctions d'envoyé secret du roi de France près du roi de Prusse. Les talens et les vertus de cet habile négociateur sont trop connus pour que mes faibles éloges ajoutent à sa brillante réputation. Le baron d'Escars renouvelait chaque jour, en faveur de ses compatriotes, les preuves de sagesse et les gages d'obligeance; avec une attachante bonhomie, il rendait des services, ouvrait sa bourse et donnait des conseils. Le baron d'Aubier jouissait à la cour et à la ville d'une considération posée sur des bases telles qu'un nouveau règne et des changemens de ministres ne pouvaient les ébranler : Louis XVI ne l'avait

éloigné de sa personne que pour l'envoyer porter au roi de Prusse les détails des infortunes et des dangers auxquels la journée du 10 août l'avait réduit, ainsi que sa famille. M. d'Aubier avait recherché l'honneur périlleux de paraître au nombre des défenseurs de ce monarque, dont les monstres impitoyables préparaient le martyre. Le 12 janvier 1793, M. de Malesherbes écrivit, sous la dictée de Louis XVI, au baron d'Aubier, pour le conjurer de ne pas se compromettre, qu'il ne voulait pas que l'homme dont il était le plus aimé et qu'il estimait le plus, périt inutilement pour son service. Cette lettre tomba entre les mains du roi de Prusse et changea en affection tendre l'estime qu'il accordait à un homme qu'il avait déjà décoré de la clef de chambellan.

Les discussions relatives aux croix s'étaient prolongées sans que le marquis de Saint-Mexant eût proféré une seule parole. Ancien courtisan de Versailles, le marquis avait d'abord offert des égards à la comtesse et lui avait témoigné de l'intérêt. Dans sa jeunesse, rapproché de madame de Châteauroux, et depuis l'ami de madame de Pompadour, il alliait à une aimable inconséquence les principes scrupuleux de l'honneur, l'élévation de la galanterie chevaleres-

que et le culte rendu aux maîtresses des souverains. Dans cette circonstance, sa résolution était prise. Le surlendemain il prit la route de Saint-Pétersbourg avec M. de Bernis, ancien archevêque d'Arles, qui est mort depuis peu archevêque de Rouen.

Le baron d'Escars alla présenter le double tribut de notre tristesse et de notre obéissance. Le comte de Haugwitz court sur-le-champ chez l'envoyé de France, bien persuadé de recueillir des témoignages de satisfaction. Il resta confondu d'une réponse laconique : « Pourquoi tourmen-« ter des gens qui sont déjà assez malheu-« reux ? »

Soit dédain de leur faible importance, soit pitié de leur position, ce ministre, si redouté, ne prononça pas sur les émigrés une seule parole dont ils eussent à se plaindre. A la vérité, l'abbé Sieyes s'occupait bien autrement des orages formés contre le directoire, que des relations de politique qui n'avaient été remises à ses soins que dans la vue de l'écarter. M. Otto, avec le titre de premier secrétaire de légation, faisait le travail. Homme aussi honnête qu'éclairé, il n'oubliait pas que le marquis de Moustier lui avait ouvert les routes de la diplomatie.

CHAPITRE VI.

Madame de Genlis arrive à Berlin. — L'abbé Sieyes quitte la Prusse pour entrer au Directoire. — Duroc vient annoncer le 18 brumaire. — Le général Beurnonville est nommé envoyé en Prusse. — Le marquis de Lucchesini. — Mort du baron de Flaschlanden à Brunswick. — Louis XVIII envoie Rivarol à Berlin, pour seconder le marquis de Moustier. — Louis Buonaparte. — Louis XVIII, obligé de quitter Mittau, obtient un asile à Varsovie. — Le carnaval est fort gai à Berlin. — Le marquis de Lucchesini est nommé ambassadeur en France. — Mort de Paul Ier. — Les gardes-du-corps obtiennent la permission de rentrer en France. — Cette permission s'étend à beaucoup d'autres émigrés. — Mort de Rivarol. — L'auteur rentre dans sa patrie.

Si quelques émigrés quittèrent pour lors la Prusse, leur perte fut promptement réparée. Madame de Genlis arriva de Hambourg. Un éloignement assez général se prononça à l'arrivée de cette femme célèbre, qui bientôt fut recherchée et se vit considérée. Fidèle à sa marche, elle s'occupa des moyens de plaire et d'instruire par ses talens; elle chercha en même temps les occasions de satisfaire sa bienveillance. Quoique

elle fût devenue l'amie intime de la famille Cohen, à laquelle l'attachement et la gratitude me liaient, je ne jouis pourtant pas des charmes de sa société. Un soupçon dénué de fondement avait substitué la froideur à l'intérêt dont elle m'avait, à Hambourg, donné des preuves aimables. La susceptibilité m'entraîna au point d'avoir un tort réel. Les expressions d'indulgence de madame de Genlis ne sauraient que m'être précieuses. Elle m'écrivit plus tard : « Je vous as-
« sure, monsieur, que vous me rendez bien peu
« de justice en me soupçonnant quelque ran-
« cune. Je n'en ai pas conservé l'apparence de-
« puis le temps où j'ai eu l'honneur de vous voir
« chez madame Cohen. Vous étiez lié avec des
« personnes qui ne m'aimaient pas, et je ne trou-
« vai rien d'extraordinaire dans votre procédé;
« d'anciens amis devaient avoir sur vous plus de
« droits que moi. »

Le comte d'Esterno parut riche des souvenirs laissés par son père, qui durant plusieurs années, envoyé de la cour de France à celle de Prusse, avait obtenu le suffrage du grand Frédéric, possédé la considération générale et causé par sa mort les regrets des habitans de Berlin. Un aussi beau modèle revivait chez le fils qui en ornait les qualités par les formes les plus ai-

mables, par la délicatesse la plus recherchée et par la sensibilité la plus touchante. Poëte aimable, il mérita d'être loué par l'abbé Delille. Rivarol le recherchait pour son esprit. Il posséda les grâces d'un grand seigneur et d'un chevalier. L'absence de prétentions intéressait en lui et sa bonté attachait. Qu'elles furent accomplies les jouissances que son amitié fit goûter! Qu'elles sont déchirantes les peines que sa mort a causées!

L'abbé Sieyes, appelé à une place dans le directoire, se hâta de quitter Berlin. La catastrophe de Rastadt l'effrayait au point qu'il demanda au Roi de lui donner pour escorte un officier du régiment de ses gardes qui serait muni de pouvoirs pour réclamer dans tous les lieux les secours soit des autorités municipales, soit de la force armée. Le jeune homme que les chefs proposèrent ne fut pas suffisamment averti des difficultés de sa commission. Arrivé à Wesel, le terme de son voyage, il eut la faiblesse de céder aux instances de l'abbé pour traverser avec lui le Rhin. Sur la rive gauche du fleuve, un général de brigade à la tête de deux régimens, les magistrats de divers tribunaux, les officiers municipaux de plusieurs communes et une population nombreuse prêtaient à l'arrivée du nouveau directeur une pompe imposante. Sieyes

revêt sur-le-champ le maintien et l'accent convenables à une haute dignité. Il adresse à l'officier prussien ces paroles : « Monsieur, ce n'est « plus comme simple envoyé que je vous fais des « remerciemens sur vos soins qui ont été aussi « empressés que soutenus, mais je vous parle à « titre de l'un des chefs du gouvernement de la « République française. Le droit me revient de « vous offrir un gage de ma reconnaissance que « vous devez sans aucun scrupule accepter. » Il présente alors une tabatière. L'officier reste confondu. Le directeur réitère ses ordres, auxquels le général français joint son avis : « Croyez « à l'expérience d'un ancien soldat qui vous parle « en camarade. Si votre Roi me faisait un pareil « cadeau je ne balancerais pas un seul instant : « dans une circonstance de cette espèce, il est « trop sûr qu'un refus peut amener des résultats « fâcheux. » Le Prussien, plus intimidé que convaincu, tend la main, reçoit la tabatière, fait un profond salut et se retire.

Le jeune homme, de retour à Wesel, examine la tabatière, qu'il voit grande, lourde et antique. Il l'ouvre, elle était remplie de frédérics d'or. Honteux et affligé, il prend au plus vite la route de Berlin. Le maréchal de Mœllendorff reçoit sa visite. L'affection et le respect valaient au ma-

réchal plus d'une confidence. Celle qu'il reçut en ce moment lui parut accompagnée d'un repentir qui étouffa les reproches qu'il aurait voulu faire. Il se borna donc à des observations modérées sur une imprudence qui devenait grave par le manque à la discipline militaire. Le vénérable lieutenant du héros de la Prusse se chargea du rôle de médiateur. M. Otto reprit la tabatière avec les cent pièces d'or qu'elle renfermait. Le Roi jugea l'erreur réparée. Les camarades du jeune officier furent avec plus de peine satisfaits. Sa carrière a depuis été pénible.

La Reine, constante dans sa sollicitude de bienveillance, n'oubliait aucun malheureux. D'une vertu aussi modeste qu'aimable et attendrissante, elle répandit le baume de la consolation sur des blessures que l'on aurait cru ne pas lui être connues, ou être effacées de sa mémoire. Ses soins obtinrent que la comtesse de Lichtenau se trouva libre, après dix-huit mois de détention. Les graves inconvéniens que plusieurs personnages, les uns timides, les autres vindicatifs, prédisaient devoir résulter de cet acte d'indulgence, se sont trouvés de vraies chimères. Les triomphes, les torts et les disgrâces de l'ancienne favorite ne se présentèrent plus que comme ces songes qui, tout au plus dans les

heures oisives, fournissent des sujets de conversation. La comtesse resta presque inaperçue à Berlin, et y vécut obscure. Des observateurs cherchèrent en vain chez elle quelques traces du rôle qu'elle avait joué avec un si brillant éclat.

Aux premiers jours du printemps de l'année 1799, je reçus l'offre d'accompagner l'un des fils du baron d'Eckhardstein dans un voyage destiné à l'étude de l'intérieur de l'Allemagne. Je commençai cette tournée le premier mai 1799; je la fis à cheval, et je ne la terminai qu'au mois de février de l'année suivante. Plusieurs objets me valurent de l'agrément, m'intéressèrent et m'instruisirent. Je préparai le mariage de mon pupille avec une nièce du prince régent d'Anhalt-Dessau. Leipsick m'offrit sa magnifique foire. Près de Tœplitz je vis avec peine que le château, jadis habité par Wallenstein, avait été transformé par un des descendans de cet homme gigantesque en séjour d'un marchand de chevaux. A Prague, je pus (1) être au nombre des admirateurs de l'héroïque constance de l'armée de Condé, qui revenait harassée de fatigue des frontières de la

(1) Dans cette capitale de la Bohême une circonstance nouvelle ajouta aux preuves que j'avais déjà recueillies de l'éloignement que la cour de Vienne conservait pour les émigrés. Par grâce spéciale, M. le baron de Montboisier,

Russie, et qui, guidée par l'espérance, marchait vers les plaines de l'Italie. J'applaudis au titre que reçoit Dresde de *Rome du Nord*. Les beautés rassemblées dans la galerie, les richesses renfermées dans le trésor des bijoux, appelé le *caveau vert*, et les ouvrages exécutés en porcelaine ont produit chez nombre de personnes le soupçon chimérique que quelques-uns des électeurs de Saxe avaient eu recours à des moyens surnaturels. La sagesse d'un prince, l'intelligence de ses ministres et la fertilité de ses états produisent bien plus de phénomènes que le *grand œuvre*. Nous eûmes à vénérer chez le souverain régnant la modération, la vertu et la piété. Je fis à Cassel

avec sa famille, et M. le comte de Choiseul avaient obtenu la permission de résider à Prague. La décoration de la Prusse ne put dérober aux regards des autorités mon existence réelle. Dès le lendemain du jour de notre arrivée, un officier de police vint m'interroger. Sur la réponse que j'étais Français émigré, il me donna l'ordre de partir sous vingt-quatre heures. J'accédai; mais cet homme parut tout à coup indécis et troublé. Mon obéissance, qu'il louait, ne diminuait pas son embarras : car la défense était positive qu'aucun émigré ne voyageât dans les Etats de Sa Majesté impériale. En un mot je n'avais ni le droit de demeurer, ni celui de partir. Sur mon observation de la nécessité absolue de faire un choix entre ces deux partis, mon antagoniste sua sang et eau. Je sortis enfin de peine en offrant pour caution le prince-archevêque que j'avais

ma cour au landgrave de Hesse, soldat dans son costume, complimenteur dans son accueil et absolu dans son gouvernement. Wolfenbuttel me présenta l'agonie du maréchal de Castries que le 12 janvier 1800 une fluxion de poitrine fit descendre dans la tombe. Après un petit nombre de jours donnés au repos, je repris, le 1er. mars, la route de Dessau. Le prince régnant, homme instruit, spirituel, sensible et vertueux, était philantrope, à prendre ce titre dans l'acception la plus belle. Il consacrait son existence à rendre son pays florissant, et à assurer le bonheur de ses sujets. Il aimait les arts, il cultivait les lettres : on le vit constamment profes-

eu l'honneur de connaître lorsqu'il était chanoine à Strasbourg. Nous nous rendîmes au palais de ce prélat aussi bon que respectable, qui n'hésita pas une seconde pour se prononcer mon répondant, et qui obtint pour moi une permission de résidence de trois jours. Les bontés du prince-archevêque me valurent le double avantage de bien connaître Prague et de prendre une idée de sa société. Nous parvînmes même à la distinction de rendre nos hommages à l'un des hommes les plus illustres de leur siècle. L'archiduc Charles, fuyant les intrigues de la cour impériale et les dissipations de Vienne, coulait ses jours livré à une retraite studieuse. Sa modestie et sa simplicité rappelaient le souvenir des héros qui ont illustré les siècles anciens. Les soins donnés pour cacher ses lauriers ajoutaient un nouvel éclat à sa gloire.

ser une valeur et une galanterie chevaleresques. Son goût parfait traça le parc délicieux de Wœrlitz. Des qualités bien précieuses, bien attachantes, se trouvaient en partie éclipsées par une certaine faiblesse. L'accueil plein de bienveillance d'un prince bon et vertueux m'avait inspiré le dessein de chercher dans ses états une douce retraite. Tout sembla d'abord sourire à mon projet; mais l'expérience ne tarda guère à me convaincre que les intrigues qui agitent les grandes cours n'épargnent pas les petites : dans ces dernières les cabales sont frappées d'une teinte de ridicule; mais elles n'en produisent pas moins des effets souvent douloureux et toujours impatientans : on ne saurait mieux les comparer qu'à des piqûres d'épingles. Poursuivi par ces courtisans *lilliputiens*, je me dérobai à de fastidieux débats. Mon cœur emporta des traces ineffaçables de l'affection et du respect que le prince de Dessau avait le don d'inspirer. Sentimens auxquels j'aimais à joindre la reconnaissance.

La journée qui dissipa en France les dernières illusions des partisans de la République fut officiellement annoncée à la Prusse par le général Duroc. L'ambassadeur extraordinaire du premier consul étonna d'abord par sa jeunesse les

excellences allemandes. Modeste dans son maintien, sage dans ses discours, et modéré dans ses prétentions, Duroc mérita bientôt un assentiment flatteur. Le comte de Haugwitz ne mettait-il aucune exagération dans les signes multipliés de son enthousiasme? Quant au maréchal de Mœllendorff, sur la franchise duquel on ne saurait élever l'ombre d'un doute, il monta à cheval, et, suivi d'un cortége composé d'officiers-généraux avec leurs aides-de-camp, il accompagna l'ambassadeur dans une tournée des postes et des établissemens militaires.

A son dîner il fit la remarque que le brave général français devait se louer d'une aussi belle réception. Un émigré hasarda de dire: « Mon-« sieur le maréchal, ne se pourrait-il pas que « vous ayez sans le prévoir adressé aux officiers « qui commandaient les postes, cette leçon dan-« gereuse : *si vous nous renversiez et si vous* « *preniez nos places, voilà comme vous seriez* « *traités chez les étrangers*. » Le maréchal sourit et répliqua. « Vous en revenez toujours à vos « moutons; ce faible est bien pardonnable. »

Le général de Beurnonville vint avec l'air du contentement remplir les fonctions pour lesquelles l'abbé Sieyes avait dès le premier abord montré du dégoût. Ce choix annonçait de la

part du chef du gouvernement français la connaissance des choses et celle des hommes. Nul autre envoyé n'aurait obtenu des succès aussi complets : une belle figure, une haute taille, un accueil affable, une gaîté franche et une coupe militaire, électrisèrent les habitans de la Prusse. Le Roi se sentit pour le nouvel envoyé une affection et une confiance qu'il n'aurait jamais cru pouvoir accorder à un Français. Les émigrés tardèrent peu à lui payer un hommage de reconnaissance. Ce sentiment que dans le principe je partageai avec mes compagnons et que des bienfaits personnels ont depuis rendu sacré pour moi, m'imposerait le cachet du panégyriste alors même que je tiendrais le langage de l'historien. Mais la retenue n'est point assez sévère dans ses lois pour m'interdire la jouissance de rapporter ce peu de lignes d'un éloge que mon esprit approuve et que mon cœur adopte : « A la tête des armées, au conseil, dans « les ambassades, le maréchal de Beurnonville « sut se faire estimer. Il joignait à un caractère « ferme et à un grand amour pour la justice, un « grand fonds d'humanité, un esprit cultivé, un « jugement sûr et beaucoup d'aménité ; aussi « fidèle à l'amitié qu'à l'honneur, le maréchal « de Beurnonville n'a jamais trahi ni l'un ni « l'autre. »

Les ministres avaient jusqu'à ce jour suivi leurs desseins dans une parfaite sécurité. La bonne intelligence de la Prusse avec les États du dehors maintenait le calme chez les intrigans de l'intérieur. Leurs alarmes furent tout à coup éveillées. Le marquis de Lucchesini donna des fêtes auxquelles le goût et la magnificence présidaient; le Roi s'y plaisait infiniment et y soutenait avec le marquis des conversations longues et animées: il paraissait plein de cette ardeur qui s'allume lorsque pour la première fois on goûte un plaisir jusqu'alors inconnu. La reine qui aimait beaucoup la danse, devait aux soins recherchés de la marquise des heures agréables. Le comte de Haugwitz, loin de rassurer ses collègues, les rendit plus effrayés de sa propre crainte. Cette crainte n'échappa point aux regards du public. Les gens paisibles s'en amusaient, tandis que les ambitieux s'agitaient. Bischoffswerder aimait à redire : « Mieux « que personne je connais mon cher beau-frère; « vous pouvez le donner pour galant et pour « magnifique, j'y consens; mais vous ne me « persuaderez pas qu'il dépense plusieurs mil- « liers d'écus sans faire des calculs à son avan- « tage. Nous ne tarderons pas long-temps à être « mis dans le secret. »

Les tentatives d'un accommodement furent hasardées avec la timidité qui naît du trouble. Le marquis de Lucchesini dédaigna ces démarches incertaines et se para d'une indépendance qui l'élevait au-dessus de toute crainte comme de toute séduction. Son vœu se bornait pour le moment au seul but de prévenir les menaces et les promesses. Les menaces, quoiqu'elles ne pussent amener des effets sérieux, auraient suffi pour le contrarier : l'heure n'était pas encore sonnée où les secondes seraient assez considérables pour le satisfaire.

Louis XVIII dirigeait de Mittau les opérations de ses agens, que différentes cours recevaient avec des égards sans prétendre toutefois les reconnaître. La terreur des armes françaises aurait plané sur le continent de l'Europe, sans l'élan d'audace que Paul Ier. communiquait à la Russie. L'impétueux autocrate prodiguait à d'illustres infortunés des honneurs, des gages d'affection et des marques de respect qui relevaient l'attitude des Bourbons. L'espoir ne s'était jamais perdu de remettre la Prusse sous les armes. Ayant eu l'honneur de voir le baron de Flachslanden à l'époque du voyage de Pyrmont, il voulut bien sur ce point important m'accorder plusieurs entretiens confidentiels ;

j'eus lieu dans cette circonstance d'admirer avec un sentiment de douleur à quelle élévation une belle âme porte la force du caractère. Le baron, en proie aux souffrances d'une hydropisie de poitrine dont il suivait les progrès rapides et dont il voyait le terme prochain, ne s'en occupait pas moins avec application des intérêts de son souverain. Le calme de son jugement, l'énergie de ses pensées et le feu de ses sentimens annonçaient l'homme d'état qui calcule les projets qu'un long avenir lui permettra de consommer; tandis que ses instans de relâche étaient consacrés aux préparatifs de son heure dernière. Un ecclésiastique guettait la sortie des ministres et des employés plus ou moins relevés qui obtenaient des conférences successives, et il ramenait le malade du faîte des grandeurs humaines au néant du tombeau.

Sur son lit de mort le baron de Flachslanden remit le porte-feuille qui contenait et ses plans et ses ressources au maréchal de Castries. Par un mouvement de générosité chevaleresque, le duc de Brunswick laissait le château de Wolfenbuttel à la disposition du général qui l'avait vaincu dans les plaines de Closter-camp. Le maréchal de Castries, connu par sa franchise, sa grâce et sa valeur, se livrait au travail avec

autant de constance que d'exactitude. Son amour de l'honneur, du Roi et de la patrie ne connaissait aucune borne. Louis XVIII envoya près de lui un de ses conseillers d'état, M. Herman. Dès lors Wolfenbuttel eut son cabinet peu nombreux sans doute, mais dont les membres se rendaient recommandables par le rare assemblage de la vertu, des talens et de l'expérience. Ils ne mettaient aucun intervalle à leurs tentatives pour arracher la rupture du traité de Bâle que le gouvernement prussien s'obstinait à maintenir. Sans cesse des incidens nouveaux les berçaient d'illusions riantes. Le marquis de Moustier, que jusqu'à ce jour il s'était applaudi d'avoir pour correspondant, se persuada que les procédés aimables dont la Reine le comblait ne devaient pas lui cacher que la politesse de réserve du Roi couvrait un éloignement prononcé. Il pensait d'ailleurs que la gravité de l'âge et l'habitude de la réflexion pouvaient bien maintenir ses droits à l'estime d'une cour jeune et amie des fêtes, sans lui laisser les moyens d'y plaire : ce fut ce double motif qui l'engagea à demander un homme propre à le seconder. Son zèle et son dévouement donnaient la garantie qu'il offrirait de bon cœur

les secours d'une parfaite connaissance et des courtisans et des ministres.

Sur le choix de Louis XVIII, Rivarol parut à Berlin; il possédait au suprême degré le don de la parole, il entraînait par une séduction irrésistible dans sa logique, et son cœur était plein d'enthousiasme pour les princes de la maison de Bourbon. Ce célèbre Français ne pouvait que causer de l'embarras et de l'inquiétude aux partisans de la République Française. Les dispositions peu favorables d'un ministère très-circonspect, furent encore augmentées par l'accueil presque triomphal que firent au nouvel arrivé les hommes de lettres et les savans de profession, autour desquels se groupèrent tous les individus qui avaient des droits ou des prétentions au titre de gens d'esprit. La haute société accourut à sa rencontre et lui prodigua les prévenances avec les invitations. L'éclat fut tel que le général de Beurnonville fit, à un exilé sans fortune et sans support, l'honneur de l'attaquer comme s'il eût été une puissance.

Le Roi, ennemi de tout genre de luxe, même de ceux d'imagination et d'amabilité, sourit peu à l'idée d'admettre en sa présence Rivarol. Sa première réponse ordonna qu'il eût à se conformer aux règles de l'ancienne éti-

quette. Le grand maréchal ramena bientôt le monarque de ce mouvement d'humeur à son respect naturel pour la justice. Les émigrés ne pouvaient être soumis à la loi commune à tous les autres étrangers que les envoyés de leurs cours respectives présentaient; au lieu de protecteurs ils ne rencontraient que des ennemis, du moins apparens, chez les individus employés par la République. Pour parer à cet inconvénient, le feu roi avait décidé que les premiers émigrés admis à sa cour, l'ayant été sous la conduite de l'ambassadeur d'Espagne, ceux qui surviendraient à l'avenir le seraient sur un certificat, dans lequel quatre de leurs compatriotes, déjà présentés, les déclareraient susceptibles du même honneur : le Roi céda aux observations. Je fus agréablement surpris de savoir que mon nom était inscrit avec ceux de trois autres signataires pour donner le certificat.

Durant le cours de cette négociation puérile, le général de Beurnonville reçut de Foucher, ministre général de la police, une diatribe virulente contre Rivarol. Sur-le-champ elle fut communiquée au comte de Haugwitz. Ce ministre, que notre éloquent parleur avait effrayé par une ambition peut-être trop ardente de le charmer, fit avec empressement usage d'un prétexte

plausible : le refus d'une présentation réclamée à juste titre vint affliger Rivarol.

La vue d'un nouvel étranger apporta quelque diversion à la curiosité des habitans de Berlin. Louis Bonaparte, par des motifs souvent opposés, fixa tous les regards sur ses démarches les plus indifférentes : il voyageait en uniforme de colonel d'un régiment de dragons dont le lieutenant-colonel l'accompagnait avec le comte de Flau. Dans la fleur de la jeunesse, de l'agrément et de la beauté, il deviendrait superflu de rapporter que le frère du premier consul de la République Française s'étonna lui-même de l'apparat avec lequel les soins, les égards et les honneurs lui furent prodigués. Les ministres, prévoyans jusqu'à la faiblesse, eussent désiré qu'une exaltation générale se prononçât : leurs efforts à cet égard furent en maintes maisons repoussés. Comme il était aisé de l'attendre, les partisans des *droits de l'homme* se concertèrent pour offrir un banquet au frère du général que l'on proclamait encore le héros de la liberté. Sur la fin du repas, les toasts se portèrent avec abondance aux grands hommes des Républiques anciennes et modernes. Les têtes échauffées produisirent en foule et les raisonnemens et les discours : tous les orateurs célébrè-

rent à l'envi les charmes de l'indépendance. Louis, sollicité par ses voisins de prendre la parole, prononça ces mots : « Messieurs, il ne « m'appartient pas d'avoir avec vous une dis- « cussion, je me borne à vous assurer que mon « frère serait fort fâché si les principes que « vous professez dominaient en France. »

L'amour-propre national avait senti combien il serait déplacé de se priver de la présence d'un des plus beaux ornemens que possédait la Prusse. Ancillon, illustre aux titres réunis d'historien, de sage et d'homme d'État, prit donc place parmi les convives, quoiqu'il fût l'adversaire constant de leurs opinions. Un personnage de grande importance lui adressa la parole : « Monsieur le con- « seiller, quoique vous n'aimiez pas la révolu- « tion française, vous conviendrez qu'elle a ré- « pandu des lumières. » — « Oui, Monseigneur, « mais ce sont celles que jettent les flammes d'un « incendie. »

L'année s'ouvrit sous des auspices favorables aux émigrés. Ils virent la veuve d'un conseiller au parlement d'Aix arriver avec son intéressante famille. Les deux aînés de ses fils reçurent des emplois dans l'armée, et le troisième fut admis au nombre des pages de la princesse Ferdinand. Auprès de madame de Maga-

lon on admirait aussi deux filles dont la beauté charma les regards et dont la décence captiva les suffrages. La reine-mère se plut à récompenser des qualités aimables et précieuses par la survivance d'une place de dame d'honneur qu'elle accorda à l'une de ces demoiselles.

Madame de Magalon se présentait investie de droits honorables aux bienfaits de la cour de Berlin. Elle était la fille unique du marquis d'Argens, moins célèbre par l'étendue de ses connaissances, la facilité de ses ouvrages et la hardiesse de ses opinions, que par sa longue liaison avec le grand Frédéric, dont il fut successivement le compagnon de société, le confident littéraire et la victime. Le *Salomon du Nord*, après avoir persécuté *le troubadour de Provence* durant ses dernières années, fit élever un monument à ses restes. Quelques écrivains ont avancé que madame de Magalon n'était qu'une fille adoptive du marquis d'Argens. M. Thiébaud, dont *Les souvenirs de vingt années* font chérir et respecter la mémoire, a revêtu cette erreur de quelque vraisemblance. Le fait est que le chambellan du roi de Prusse reconnut sa fille par un acte solennel (1), que tous ses parens signèrent, et qui fut entériné au parlement.

(1) L'acte est du 18 décembre 1769.

Époux de mademoiselle Cochois, il avait craint qu'un mariage aussi disproportionné ne déplût à la marquise d'Argens, sa mère.

Rentrée en France avec ses filles, madame de Magalon a marié ces deux jeunes personnes avec deux frères, M. le marquis et M. le comte de Perrier.

La situation politique des différentes puissances tournait à l'avantage de Berlin. Elle vit des étrangers venir en grand nombre dans son enceinte. Les individus qui ont contracté l'habitude de consumer dans des voyages leur temps et leurs richesses cherchaient un séjour où ils pussent avec agrément passer quelques mois de la mauvaise saison. La Sprée, si souvent couverte de brouillards, et une terre stérile au point que Frédéric disait en riant : « On ne me dis- « putera pas d'être le roi des sables, » durent remplacer le beau ciel de l'Italie et le riche sol de la France. La ville, il est vrai, d'une beauté majestueuse, faisait en partie illusion sur l'éloignement de Rome ou de Paris. De plus, une cour qui animait par ses bals et par ses fêtes l'ensemble de la société, procurait des jouissances que les Anglais et les Russes eussent inutilement cherchées dans toute autre contrée. La Reine n'eut garde de négliger une attention.

Elle obtint, non sans peine, du Roi un aveu tacite pour suspendre l'ordre qu'il avait donné, les premiers jours de son règne, pour substituer la langue allemande à la langue française. L'usage de cette dernière, introduit par le grand Frédéric, cimenté par Frédéric-Guillaume II, et favorisé par la colonie, semblait être une hydre dont les têtes abattues renaissaient à chaque instant; l'universalité de la langue française, que Frédéric avait solennellement proclamée par l'organe de ses académies, se montrait inattaquable à Berlin. Je citerai à ce sujet deux exemples. Le comte de Schulembourg, ministre d'État, et le baron de Keith entretinrent, durant plusieurs mois, une correspondance qui traitait des points d'amélioration relative, soit à l'agriculture, soit à l'industrie; elle eut lieu en français. Cet hiver même, six troupes de société jouaient des comédies françaises. Si l'une de ces troupes, qui donnait ses représentations au palais de Radziwil, s'était formée des personnes de la classe la plus élevée, il s'en voyait une autre dont les acteurs sortaient des magasins où le commerce se faisait en détail.

Un événement dont je ne connais bien que l'impitoyable cruauté, força Louis-XVIII à s'é-

loigner de Mittau. Un hiver, dans toute la rigueur du nord, aggrava les disgrâces de ce voyage. Dans une lettre, envoyée de Kœnigsberg, le petit-fils de Louis-le-Grand demanda un asile au petit-neveu de Frédéric-le-Grand. Il plaçait sous la sauve-garde d'un monarque généreux la princesse, que son rang, ses vertus, sa piété, ses malheurs et sa résignation rendaient sublime. Les élémens, la fortune et les hommes étaient acharnés sur les descendans de plus de soixante rois qui, pendant l'espace de quatorze siècles, avaient fait la gloire et la félicité d'une florissante nation. Par un mouvement spontané, Frédéric-Guillaume III s'écria : « Je recevrai « les Bourbons, quelles que puissent être les « conséquences d'un acte que l'honneur et l'hu« manité me commandent. » A ces mots la Reine interrompt la lecture d'une lettre qu'elle avait reçue de MADAME, duchesse d'Angoulême, et qu'elle arrosait de ses larmes, pour voler dans les bras de son auguste époux.

Les ministres, accourus au Palais, représentent qu'un procédé qui, au premier aspect, méritait des éloges, menaçait de plusieurs inconvéniens, peut-être même de quelques dangers. Le Roi leur réplique avec fermeté que nul motif ne saurait ébranler sa résolution. La

Reine les reprend avec douceur sur l'excès de leur prévoyance. Le comte de Haugwitz demande la permission de se rendre chez l'envoyé de France, et supplie qu'aucun parti définitif ne soit adopté avant son retour. Le général Beurnonville répondit avec la franchise d'un soldat à l'exposé tortueux du ministre : « Je n'ai pas d'ins- « truction de mon gouvernement sur un incident « qui paraissait si peu vraisemblable ; mais je « me porte garant que le premier consul ne dé- « sapprouvera pas que des princes persécutés « trouvent une retraite dans les États Prussiens. « Cependant vous sentez que votre souverain « ne peut reconnaître un roi de France sans « démentir les engagemens qu'il a contractés « avec la République. L'amitié à maintenir en- « tre les deux États commande que le chef des « Bourbons renonce à un vain titre. » Le comte de Haugwitz ne vit jour à aucune observation.

Sur le rapport des paroles médiatrices du général Beurnonville, deux courriers furent expédiés : l'un prit la route de Kœnigsberg, chargé de dépêches qui joignaient à des témoignages d'intérêt l'assurance d'une retraite paisible et décente. La Reine y épancha sa touchante sensibilité. Cette angélique princesse goûta du plaisir à l'envoi de maint objet d'agrément ou d'utilité :

bagatelles que rend précieuses la main qui les offre. Le second courrier alla porter à Varsovie les ordres pour préparer un palais qui pût recevoir les augustes fugitifs.

Le *comte de Lille* et la *marquise de La Meilleraye* prirent la route de la Pologne. Combien sont touchantes les expressions du comte d'Avaray : « Notre adorable princesse, la fille de « Louis XVI et de Marie-Antoinette, est un ange « consolateur pour notre maître et un modèle de « courage pour nous. » L'empressement et le respect dont les Polonais se tinrent heureux de leur prodiguer les témoignages, attestèrent les profonds souvenirs d'amour et de vénération que Stanislas avait laissés dans le cœur de ses sujets et de ses compatriotes. A l'heure même où Louis XVIII recevait des passe-ports impératifs pour quitter Mittau, son ambassadeur, qui plus d'une fois avait souffert de l'excès des avances et des prérogatives qui lui étaient offertes, fut, avec des formes de la dernière âpreté, mis hors de Pétersbourg. Le comte Victor de Caraman, chargé de cette ambassade, tant soit peu théâtrale, soit durant son cours, soit à sa catastrophe, eut à se louer d'une réception aimable à la cour de Berlin. Un ordre du premier aide-de-camp du Roi lui rendit son grade de colonel

attaché à l'armée prussienne. Toute démarche dictée par le devoir et inspirée par la vertu commande la considération. Le Roi avait laissé entrevoir du mécontentement, et le public avait hautement témoigné sa surprise lorsque le comte de Caraman avait fait l'abandon d'un emploi certain et honorable pour représenter un roi sans États, près d'un souverain d'humeur inquiète et changeante. Mais bientôt on rendit un juste hommage au sacrifice inspiré par le dévouement et la fidélité. Le comte de Caraman, après avoir déployé autant de zèle que d'intelligence et de talens aux jours de la faveur, montra de la noblesse et de la dignité à l'heure de l'orage (1).

Les cent gardes du corps rassemblés autour du roi de France à la voix de Paul Ier. furent transportés sur les frontières de la Russie et délaissés sans nulle ressource. Frédéric-Guillaume III donna l'ordre que des lieux d'habitation et des moyens de subsistance fussent distribués à ces modèles des bons serviteurs.

Les plaisirs du carnaval furent nombreux et

(1) Le comte de Caraman a pris le titre de marquis à la mort de son père, est entré dans la Chambre des pairs à la Restauration et a rempli avec beaucoup de distinction les ambassades près des cours de Berlin et de Vienne.

animés. Une grande duchesse, fille de Paul Ier., se montra le plus magnifique ornement des fêtes. Elle fournit à la Reine l'occasion de donner une preuve de sa céleste bonté. Plus jeune et plus régulièrement belle que Wilhelmine-Amélie, les charmes de la grande duchesse n'avaient pourtant produit qu'une émotion imparfaite. Cette espèce de non-succès était causé par un manque de goût dans la toilette. La Reine, dont l'élégance était exquise, reconnut les différentes erreurs que sa charmante émule avait commises. La soirée d'après, la grande duchesse fut accomplie. On apprit bientôt le nom de celle qui avait été assez généreuse pour la parer.

Les efforts de Rivarol, les ressources de son éloquence et la tendre activité de la princesse Dolgorouky n'étaient pas parvenus à faire adoucir un arrêt que personne n'avait cru irrévocable. Il conçut en vain l'espérance de faire tourner à son avantage la réunion des deux princesses qui traînaient après elles tous les cœurs. A un bal masqué où la princesse Dolgorouky paraissait sous le déguisement de *chauve-souris*, elle reçut deux madrigaux à présenter. L'un s'adressait à la Reine :

> Puisque le sort me fait chauve-souris,
> Je vois en vous le bel astre des nuits.

Il faut, de sa métamorphose,
Que chaque être garde le ton;
Car si j'étais un papillon
Je vous prendrais pour une rose.

La Reine fut retenue dans son désir d'adresser des remerciemens pour ces jolis vers. Mais un sourire enchanteur récompensa le poëte.

La grande duchesse se trouva libre d'exprimer avec grâce et avec naïveté combien l'hommage du spirituel Français l'avait touché. Voici le madrigal qui lui était adressé :

Ne vous alarmez pas de mon déguisement:
Quoique je porte deux figures,
Je n'ai pour vous qu'un sentiment.
Et voyez, en effet, quelles sont mes allures:
Si je cours, c'est à vos genoux;
Si je vole, c'est près de vous.
Il n'est là ni piéges, ni feintes:
Sous mon air de duplicité
On n'a jamais porté d'atteintes
A ma tendre fidélité;
Et si j'aime l'obscurité,
C'est qu'ainsi que l'amour le respect a ses craintes.

Cette inflexibilité de la cour fit croire que le prince Henri appellerait Rivarol pour habiter le château de Reinsberg, que les poëtes et les philosophes ont célébré comme la retraite d'un héros. Mais le compagnon d'armes et, selon

quelques juges prévenus, l'égal du grand Frédéric, remplissait le vague de son imagination avec les rêveries républicaines que Rivarol ne cessait de repousser.

Des nuages légers furent répandus sur ces jours d'éclat et de plaisir. Plusieurs dames se livrèrent à une émulation d'esprit. Dès lors une teinte d'aigreur se mêla parfois aux mots heureux et aux saillies ingénieuses. Les plaisanteries dégénérèrent en épigrammes et jetèrent le trouble au sein de la société. Madame la comtesse Nathalie de Golowkin et madame la baronne de Krudener s'adressèrent un défi pour vider leur différend au moyen de la presse : chacune d'elles chercha des armes chez les imprimeurs de Paris. Une femme, apôtre, missionnaire et pontife d'une secte d'enthousiastes, fit son premier pas vers la renommée à titre de romancière. Le triomphe de *Valérie* ne semblait pas être l'avant-coureur d'un genre d'illustration fort opposé. Presque à l'ombre de ces superbes tiges, d'origine anglaise et russe, s'épanouissait une fleur modeste venue de France. Madame de La Valette, nièce de la femme du premier consul, dut un succès général à sa figure, à sa décence, à sa douceur et à son amabilité : elle fut assez heureuse pour que la

Reine lui donnât des marques de prédilection.

L'homme habile dans son ambition, de quelque nombre et de quelque violence que soient les orages qui l'entourent, ne s'écarte pas de la ligne au bout de laquelle il voit le terme de ses desseins. Le marquis de Lucchesini causait l'étonnement général par l'augmentation de recherche et de splendeur que l'on remarquait de jour en jour dans ses fêtes. Il introduisit sans doute le même luxe dans sa conversation. Le Roi y consacrait, avec l'apparence d'un plaisir nouveau, les heures que la Reine donnait à la danse.

Les ministres, saisis d'effroi, sentirent le tort qu'ils avaient eu l'année précédente d'apporter de la finesse et de mettre de l'incertitude dans leurs procédés. Un mal fort grave ne cède jamais aux palliatifs. Sous le règne précédent, un péril du même genre avait été dissipé, grâce à l'ambassade de Vienne. Dans le moment actuel, la mission en France fut offerte. Un calme voisin de l'indifférence facilita au marquis l'avantage de disputer divers points relatifs à ses prérogatives et à son traitement. L'art parvint au point que les ministres se virent dans la nécessité de témoigner leur reconnaissance pour l'acceptation d'une grâce qui leur était surprise.

Une difficulté peu prévue dérangea les cal-

culs. Le premier consul dont la volonté ferme en imposait déjà, que le cabinet de Potsdam prétendait ménager, et qui laissait entrevoir son vol vers une grandeur colossale, n'approuva pas le changement de l'envoyé de Prusse, M. le baron de Sandoz-Rollin. D'ailleurs ce ministre originaire de Neuchâtel, peu politique et point courtisan, venait de faire un très-beau mariage en France. Mais ce lien, agréable pour Paris, courait le risque de peu plaire à Berlin. Le marquis de Lucchesini était l'objet d'une exclusion positive. Devait-on y reconnaître l'éloignement que le Corse ressentait pour les Italiens? Le comte de Haugwitz implora les bons offices du général de Beurnonville. Les insinuations eurent du succès. Buonaparte n'occupait pas encore le sommet de toute-puissance où nul mortel n'eût osé opposer à ses désirs la plus légère contradiction.

L'esquisse du portrait d'un homme célèbre sera-t-elle jugée une digression superflue? Le marquis de Lucchesini, jeune, étincelant d'esprit et possédant des connaissances étendues, ornait ces précieux avantages des charmes entraînans d'une politesse facile, aimable et délicate, lorsqu'il offrit son premier tribut d'admiration au héros que les bruyantes trompettes de la renom-

mée ne se lassaient pas de célébrer. Le philosophe de *Sans-souci* pénétra au premier coup-d'œil la valeur infinie d'un tel sujet, et résolut de se l'attacher. Les demandes d'un grand homme sont des ordres irrésistibles. Plus Frédéric vécut avec Lucchesini, plus il le goûta. Quelle variété de ressources, de lumières et de grâces doivent enrichir l'esprit d'un homme qui, durant le cours de plusieurs années, fit les délices d'un prince supérieur sous tant d'aspects!

M^lle^. de Tarac se vit l'objet des hommages de Lucchesini : attribuer ce choix aux seules combinaisons d'une ingénieuse prévoyance, ce serait commettre un acte d'injustice. Belle, aimable et bonne, tel fut le jugement que Paris porta sur la marquise de Lucchesini, quoique à une époque où la jeunesse avait dans sa fuite emporté une partie de la fraîcheur et de l'éclat de ses agrémens. L'amour-propre et la sensibilité du marquis s'applaudirent donc également d'une conquête aussi flatteuse : il en recueillit de plus l'avantage de s'assurer le dévouement de Bischoffswerder, qui lui ménagea les bontés du prince royal.

Les personnes les moins favorablement prévenues pour le marquis de Lucchesini ne peuvent méconnaître que des grâces attrayantes, un

caractère flexible et une imagination riche, ornent celui qui captiva successivement la faveur de trois souverains, tous trois remarquables par une tournure d'esprit fort différente et par des goûts singulièrement opposés. La terreur que l'habile Italien sut inspirer à Bischoffswerder a été ressentie par les ministres et les favoris de Frédéric-Guillaume III quinze ans après son entrée dans les honneurs.

A son arrivée en France, un début difficile et un accueil froid ne découragèrent pas le marquis. Sa complaisance avec ses inférieurs, sa politesse avec ses égaux et sa dignité avec les grands personnages lui assurèrent une brillante existence. Il eut pourtant continuellement besoin de repousser de nombreuses préventions. Sa finesse, trop reconnue pour ne pas éveiller les soupçons, multipliait sous ses pas les obstacles. Lors de cette dernière ambassade, ses talens purent être comparés à ces armes qui reçoivent un tranchant si fin qu'elles s'émoussent dès les premiers coups et ne deviennent propres qu'à servir d'ornement.

La mort de Paul Ier. eut de l'influence sur le sort de la plupart des émigrés qui habitaient la Prusse. Alexandre, devenu empereur de toutes les Russies, se rappela les gardes du corps de

Louis XVIII que son père, dans un de ces emportemens qui portaient presque toujours l'empreinte du caprice, avait renvoyés avec tant de précipitation et tant de rigueur. Le général de Beurnonville accueillit volontiers la note diplomatique qui demandait pour de si dignes serviteurs des passe-ports qui devaient leur aplanir le chemin de la patrie. Des hommes de guerre qui venaient de rendre par leur conduite témoignage à la constance et à l'énergie de leur fidélité ne dûrent laisser craindre de leur part aucune tentative contre le gouvernement auquel des circonstances impérieuses les soumettaient. Alexandre fit toucher les fonds suffisans pour que chaque individu se vît en état de regagner ses foyers si la route lui en était ouverte. Frédéric-Guillaume III souhaitait d'être délivré d'une charge sans doute peu pesante, mais qui ne laissait pourtant pas de le contrarier. Le premier consul ne fit point attendre une réponse favorable. Un projet se nourrissait, mais n'était point encore assez mûr, pour annuler la fatale liste d'émigration. Le général de Beurnonville trouva sans peine jour à exercer son obligeance. Sous le prétexte de la rentrée des cent gardes-du-corps, plus de deux cents des exilés volontaires revirent la France. Les permissions à cet égard furent recherchées avec une

pressante ardeur. Soit amour de son pays, soit tendresse pour ses parens, soit affection pour ses amis, soit regret de ses habitudes, soit légèreté dans le caractère, soit la réunion de tous ces motifs, l'homme qui avait juré de relever l'autel et le trône ou de recevoir un trépas honorable, se plia sous le joug que lui imposait une amnistie.

L'indécision de mes démarches me valurent la douloureuse satisfaction de fermer les yeux d'un compatriote qui m'inspirait de l'admiration sans exclure de mon cœur l'amitié. Rivarol suivait une route semée de fleurs, lorsqu'un coup aussi rapide qu'imprévu arrêta sa marche; une maladie grave se déclara, et sur-le-champ l'alarme se répandit parmi les Français. Tous accoururent pour partager l'honneur de le servir et de le veiller. Ses douleurs furent extrêmement vives; il s'écria à plusieurs reprises : « Seul au monde « je suis capable de résister à des maux si déchi- « rans; par bonheur mes entrailles sont de « bronze. » Dans le cours de sa maladie, qui était une fluxion de poitrine bilieuse, Rivarol fit voir dans ses discours, souvent interrompus par des redoublemens douloureux, une sérénité qui donnait la preuve de l'énergie de son caractère et de la noblesse de son âme. « Quelque pé- « nible que soit ma position, disait-il, je ne

« saurais me fâcher contre le lit où j'ai conçu « mes plus belles pensées. Mes amis, je n'ai ja- « mais couru après l'esprit, il est toujours venu « me chercher. »

Les regrets donnés à la mort de Rivarol furent sincères et unanimes. Chez la princesse Dolgorouki, le comte d'Engestrœm, envoyé de Suède, proposa l'exécution du buste en marbre de celui qui avait fait l'ornement et le charme de leur société. L'homme dont le talent pour la parole tenait presque du beau idéal, dont l'esprit répandait la clarté dans les profondeurs les plus reculées de la métaphysique, dont l'imagination créait des plans magnifiques, soit d'histoire, soit de tragédie, dont la sagacité pénétrait jusques aux sources les moins connues de la grammaire, dont le goût prononçait les arrêts d'une critique si saine, par quelle combinaison un tel homme n'a-t-il qu'imparfaitement répondu au vœu de la nature qui l'appelait à se placer sur la même ligne que Voltaire, Rousseau et Buffon? Quelques écrivains ont arrêté leurs regards sur ce véritable problême. Leurs solutions diffèrent entre elles, mais découvrent des aperçus au moins spécieux. Ce ne sera donc pas sans une certaine méfiance que je hasarderai mon opinion à titre de simple conjecture.

Les triomphes dans les salons ravirent à Rivarol les succès du cabinet : respirant à grands flots l'encens de la louange et couronné de roses ou de myrte par les mains de la beauté, il s'abandonna presque toujours à l'attrait d'une voluptueuse indolence, et ne se livra que par intervalle aux efforts pénibles et soutenus qui seuls permettent à l'ambition d'aspirer à la gloire.

Heureux fils, mon père et ma mère me rappelaient ; ma femme formait avec tendresse le vœu de remettre dans mes bras nos deux enfans. Je sollicitai donc la permission de revoir la France, et ce fut à cette occasion que je contractai avec le général de Beurnonville les premiers liens de la reconnaissance. Les conseils de la prudence me prescrivirent de ne partir que sur la permission du monarque qui m'avait honoré de ses bienfaits.

Je l'obtins en ces termes :

« Je trouve assez naturel qu'éloigné si long-
« temps de votre patrie, vous usiez de la per-
« mission qu'on vous donne pour aller retrouver
« votre famille et veiller quelque temps à des
« intérêts trop négligés. Je vous accorde à cet
« effet un congé d'un an. Les motifs qui vous
« méritèrent quelque part à mes bienfaits vous
« assurent qu'ils ne vous seront point retirés, et

« qu'à votre retour au terme fixé par vos propres « vœux, les mêmes marques d'intérêt vous at- « tendent. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en « sa sainte et digne garde.

« Berlin, le 3 mai 1801.

Signé « FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Une fantaisie, frivole sans doute à l'âge que j'avais pour lors atteint, fit que je ne profitai du congé flatteur qui m'était accordé que le 30 juin. Le jour arriva où le cœur gros de soupirs et les yeux humides de larmes, je jetai mes derniers regards sur Berlin. Cité magnifique, dans ton sein l'industrie, les arts et les talens fleurissent, les vertus hospitalières sont en honneur, et la bienveillance habite. J'y ai coulé six années *complètes* dont le souvenir ne cessera pas une seule minute de m'être bien cher et bien précieux.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TOME Ier.

PAG. 95.

État détaillé de la force de l'armée française au 1er. *janvier* 1789.

	hommes.
L'infanterie française comprenait les six bataillons des gardes-françaises et soixante-dix-neuf régimens de deux bataillons : le régiment du Roi en avait seul quatre comme un privilége. Chaque bataillon était composé d'une compagnie de grenadiers ou de chasseurs, dix de carabiniers ou chasseurs, et quatre compagnies de fusiliers : ce qui portait chaque premier bataillon à cinq cent quatre-vingt-quatorze, et chaque second à cinq cents.	97,484
L'infanterie légère était formée de douze bataillons de chasseurs que commandaient	
	97,484

	hommes.
D'autre part.	97,484
douze lieutenans-colonels; chaque bataillon était de quatre cent trente-deux. . .	5,184
Les gardes-suisses et onze régimens de la même nation conservaient un pied particulier. Ces braves alliés qui, toujours fidèles, ont, depuis le règne de Charles VII, si vaillamment secondé nos efforts, étaient encore au nombre de.	15,000
Huit régimens allemands et un liégeois avaient la même formation que les régimens français; ils se distinguaient par leur beauté. Leur total allait à.	10,466
Enfin trois régimens irlandais, faibles mais précieux débris de ces respectables émigrés qui sacrifièrent fortune, famille et patrie au devoir de vivre fidèles à leur roi. Souvent ils ont fixé la victoire sous les drapeaux français; et la journée de Fontenoi fut achetée au prix des flots de leur sang. Ils étaient réduits à.	3,522
L'artillerie, composée de six régimens de deux bataillons, de six compagnies de mineurs réunies à Verdun, de dix compagnies d'ouvriers distribuées dans les grands arsenaux, et de vingt-deux directions, formait un total de.	10,000
	141,656

hommes.

Ci-contre. 141,656

La cavalerie française avait à sa tête les corps à cheval de la maison du Roi, qui comprenaient encore quinze cents gentilshommes. 1,500

Vingt-quatre régimens de cavalerie de trois escadrons, parmi lesquels on en distinguait deux de carabiniers. Ce dernier corps, aussi remarquable par ses superbes hommes que par sa riche tenue et sa parfaite instruction, se recrutait dans les autres régimens de cavalerie. Chaque régiment de cinq cent seize hommes, le total montait à. 12,384

Un régiment allemand, si connu depuis l'époque de la Révolution, sous le nom de Royal-Allemand. 516

Les régimens de hussards au nombre de six avaient chacun quatre escadrons montant ensemble à six cent quatre-vingt-dix-neuf. Les officiers de la réputation la plus distinguée avaient établi comme un principe incontestable que les Français ne sauraient être de bons hussards, tandis que l'intelligence et l'activité de la nation semble l'appeler de préférence à ce genre de service. Aussi les dernières guerres ont-

156,056

	hommes.
D'autre part.	156,056
elles démenti cet ancien préjugé. . .	4,194
Dix-sept régimens de dragons de trois escadrons formant cinq cent seize. Ces corps étaient fort aimés. Ils jouissaient de la réputation de réunir beaucoup de gaieté à beaucoup de bravoure. L'idée de combattre à pied comme à cheval flattait l'ardeur des jeunes Français. La guerre de sept ans, quoique malheureuse pour la France, leur avait valu de la gloire.	8,772
Le régiment de Schomberg-Allemand, qui fut dans sa création le corps des fameux hullands du fameux maréchal de Saxe. .	516
Douze régimens de chasseurs à cheval étaient les plus recherchés de l'armée. Ces corps, réellement fort beaux et fort lestes, avaient la formation des hussards. . . .	8,388
Total de l'armée en temps de paix. . .	177,926
Les milices auraient formé en temps de guerre treize régimens de grenadiers royaux qui s'étaient couverts de gloire dans les anciennes guerres, quatorze régimens provinciaux et soixante-dix-neuf bataillons de garnison destinés à réparer les pertes des soixante-dix-neuf régimens d'infanterie	
	177,926.

	hommes.
Ci-contre.	177,926
française. Ces différens corps se seraient montés à.	80,000
Un corps de garde-côtes eût été chargé des batteries, corps-de-garde et signaux de la côte; sept inspecteurs généraux commandaient les quatre cent vingt et une compagnies qui faisaient.	21,620
L'augmentation dans les troupes à cheval devait être, pour la cavalerie, à raison de vingt-six cavaliers de plus par escadron.	1,950
Pour les hussards, à raison de cinquante hussards de plus par escadron.	1,200
Pour les dragons, à raison de vingt-six dragons de plus par escadron.	1,404
Pour les chasseurs, à raison de cinquante chasseurs de plus par escadron. .	2,400
Total de l'armée sur le pied de guerre.	286,500

Il y avait en outre toujours sur pied pour le maintien du bon ordre et de la police intérieure un corps de maréchaussée qui comprenait la prévôté générale de la connétablie, et six inspections générales. Ces dernières se subdivisaient en trente-deux prévôtés générales de province. Les prévôts généraux avaient le rang de lieutenant-colonel et jouissaient de plusieurs

belles prérogatives. Presque tous étaient d'anciens officiers qui, ainsi que leurs subordonnés les cavaliers, sortaient aussi des troupes de ligne. En un mot, rien ne pouvait être ni plus beau, ni meilleur que cette cavalerie qui prenait rang sur toutes les autres troupes à cheval. . . 8,000

PAG. 102.

A l'instant où je livrais cet écrit à l'impression, le désir d'être impartial me détermina à faire part de mes observations à M. le baron d'Aubier, à qui l'intime confiance dont l'honorait Louis XVI a facilité l'étude de la marche de la Révolution, qui n'est point militaire, qui n'est sorti de France que très-tard, et par des circonstances impérieuses tout-à-fait étrangères au projet d'émigrer. Son jugement est d'autant plus sain, qu'il a donné de grandes preuves de fidélité.

Après la lecture de mon manuscrit, il m'a communiqué des notes nombreuses et intéressantes. Ses réflexions sur le militaire français m'ont paru si justes que je l'ai prié de permettre que je transcrivisse le morceau suivant que, de son aveu, j'offre au public avec l'espoir de faire une chose qui lui sera en même temps agréable et utile.

« L'homme qui réfléchit sent aisément combien le soldat français devait, par sa composition, être plus

difficile à contenir qu'aucun autre, pour peu que les liens de la discipline se relâchassent.

« Les régimens de ligne n'étaient point recrutés par conscription comme ils le sont chez plusieurs puissances. Ils l'étaient par la voie d'engagemens volontaires pour huit années.

« Or, quels jeunes gens contractaient en général ces engagemens? Ceux dont le sang bouillant leur faisait préférer l'agitation militaire et le changement de garnison aux travaux de l'agriculture, aux ateliers des métiers sédentaires ; ceux qui, par libertinage, fuyaient, ou la maison paternelle, ou les instituts d'éducation. En un mot, chez un peuple ardent, turbulent, un peu débauché, l'armée était composée de ce qu'il y avait de plus ardent, de plus turbulent et de plus débauché.

« Les jeunes gens éprouvaient communément le désir de s'engager de seize à vingt-deux ans. La plupart se trouvaient libres avant leur trentième année, et très-peu renouvelaient leurs enrôlemens. Ainsi l'on réunissait dans une nation légère, étourdie, passionnée, les jeunes gens de l'âge le plus léger, le plus étourdi, le plus passionné.

« Ajoutez à ces circonstances qu'un quart de ces enrôlés volontaires étaient nés et avaient été élevés pour posséder quelque fortune, pour jouir de plus de liberté et pour suivre des états moins pénibles. En conséquence ils supportaient le joug plus impatiemment que le docile paysan. Ajoutez encore que

le Français est en général raisonneur, communicatif, industrieux pour les cabales, quand il s'y livre, et vous apprécierez dès lors les peines qu'éprouvèrent les officiers, du jour où le soldat se fut mis en connexion avec le citoyen.

« Ces derniers inconvéniens du caractère français ont existé dans les temps les plus calmes : ils firent établir la règle qui tous les deux ou trois ans changeait les régimens de garnison ; sans elle le soldat eût acquis trop d'habitude, eût formé trop de liaisons parmi l'habitant, pour que la discipline des troupes et le bon ordre des villes ne souffrissent pas beaucoup d'atteintes. Souvent on ne pouvait pas attendre ce terme, et l'on se voyait, au bout d'un an, même de six mois, dans la nécessité de changer les régimens de garnison.

« Vingt années avant la Révolution, peu de soldats savaient lire et écrire : aussi avait-on alors peine à trouver des sergens. Mais les moindres artisans ayant depuis soigné l'éducation de leurs enfans, plusieurs soldats furent en état de lire et de comprendre les journaux qui les disposèrent de loin à l'insurrection. Trop de jeunes enrôlés des villes se trouvèrent plus instruits que bien des officiers qui ne s'étaient jamais éloignés du château de leurs parens.

« Peut-être éprouvera-t-on quelque surprise de ce que, durant l'existence du recrutement volontaire, l'armée française ait eu un nombre si prodigieux de déserteurs, qu'ils composaient le quart des armées

étrangères. Mais l'observateur philosophe ne fut jamais étonné de voir que le jeune étourdi qui s'engageait par légèreté et dans l'espoir de se livrer impunément à la licence, désertât, soit par cette même légèreté soit par dépit, en éprouvant une discipline d'autant plus sévère, qu'elle était le seul moyen capable d'empêcher cette réunion d'esprits turbulens et libertins de troubler le repos des citoyens et de tout bouleverser.

« Quand la République recruta ses armées par réquisitions, les prétendus profonds politiques s'écrièrent: « Tout va déserter, puisque tout marche par force. » Et moi je dis au contraire : « Les réquisitionnés ne « déserteront pas, précisément à cause qu'ils mar- « chent par force. » En effet, pourquoi marchent-ils par force? Parce qu'ils regrettent père et mère, frères, sœurs, amis, maîtresse ou bien des propriétés, le pays natal, le champ et jusqu'au clocher de la paroisse. Avec de tels regrets, le paisible paysan et le laborieux ouvrier, qui n'ont pas la chaleur et par conséquent les écarts d'imagination des classes plus élevées, ne veulent pas augmenter leur éloignement des objets qui les intéressent, ni cesser d'en recevoir des nouvelles, ni mettre entre eux d'aussi grands obstacles pour s'en rapprocher. Ils soupirent après la fin de la guerre; ils se flattent d'obtenir au moins des semestres; ils se battent en attendant, parce qu'ils sont Français, et dès lors naturellement braves.

« Aussi n'y eut-il jamais moins de déserteurs, nonobstant le nombre prodigieux des armées françaises qui se sont trouvées sur pied à cette époque. On a essayé de lever plusieurs corps dont les officiers étaient des émigrés : on les a toujours difficilement complétés, quoique plusieurs corps allemands eussent cessé de prendre les déserteurs français : ce qui semblait devoir rendre le recrutement aisé. On s'est vu contraint de recourir aux déserteurs de l'empire. Dans le nombre des Français qui ont déserté pour rejoindre ce corps, il y a eu quelques sujets venus par ancien attachement à leurs officiers ; mais la majorité s'est trouvée composée de ces mauvais sujets qui, dans tous les temps, ont couru d'une armée à l'autre.

« Des soldats français devenus capitaines, colonels et depuis prisonniers de guerre, venaient souvent me voir comme un des serviteurs les plus dévoués à la personne de Louis XVI. Ils pleuraient ce prince des heures entières. Je leur dis un jour : « Com-« ment, avec de tels sentimens, avez-vous pu com-« battre pour Robespierre? » Le principal d'entre eux me fit cette réponse : « Dès que nous eûmes perdu « nos anciens guides, nos officiers, personne ne « sut plus ce qui était bon ou mauvais. L'ennemi « était là ; tout bon soldat ne manque jamais l'oc-« casion de faire ses preuves. Les plus honnêtes « et les meilleurs royalistes, les hommes attachés « à la religion catholique ont toujours été ceux

« qui montraient le plus de courage un jour d'af-
« faire, et dont l'exemple en inspirait à ces *cra-*
« *pauds jacobins qui ne braillaient que quand il*
« *n'y avait pas de danger.* Parmi nous il y en avait
« qui se flattaient d'acquérir par de belles actions
« assez de crédit dans l'armée pour aider à rétablir
« l'ordre en France; d'autres, qui désespéraient d'y
« parvenir, ne cherchaient qu'à mourir en braves.
« N'importe les conséquences; si nous avons mal
« fait, Dieu aura pitié de nos bonnes intentions. »

« Un colonel s'écria en sanglotant : « Nous rever-
« rons sans doute en paradis le *tyran.* Car c'était un
« bien honnête homme, bien bon, bien juste que
« ce pauvre *tyran.* Il a toujours voulu le bonheur
« de la Nation. » Ils avaient tellement pris l'habi-
tude de nommer Louis XVI tyran, qu'ils ne s'aper-
cevaient pas de leurs contradictions. Cette inconsé-
quence et cette indifférence à la question *pour qui*
vous battez-vous? provenait en grande partie de
ce que le courage des soldats devenus officiers
était leur unique propriété. De si funestes faiblesses
ne peuvent jamais exister chez l'officier qui tient à la
constitution de l'État comme au gouvernement, ou
par des propriétés sur son sol, ou par un amour-
propre qu'entretient le rang que sa naissance lui
donne. Le second de ces liens est même assez fort,
dans un état monarchique, pour que l'officier désire
toujours au souverain un grand éclat, une grande
autorité. Son imagination y associe sa gloire person-

nelle, ressort militaire bien plus puissant que l'intérêt. Son effet était surtout sensible en France, qui était la patrie de l'amour-propre, et où l'officier pauvre avait rarement assez de crédit pour obtenir les grâces pécuniaires que l'opulent allait solliciter à la cour.

« Si dans une monarchie l'officier tient à la constitution de l'Etat par le double lien de propriété et de naissance, il pourra bien arriver que chez quelques gros propriétaires le premier de ces titres l'emporte sur le second. Alors ils auront peut-être le tort de désirer que le pouvoir souverain diminue et que la constitution donne aux propriétaires un rôle à jouer dans le gouvernement. Si ces propriétés tiennent leur rang et leurs prérogatives de la féodalité, qui est plus liée à la terre qu'à son possesseur, il en peut résulter sous ces rapports une rivalité avec la puissance royale. C'est ce qui depuis trente années a égaré quelques grands seigneurs et les a fait concourir avec les gens de robe à préparer la Révolution qu'ils désiraient, mais toute autre. Les plus bornés persistèrent dans leurs erreurs jusqu'au moment où l'on attaqua leurs propriétés. Les présomptueux crurent long-temps qu'ils guideraient l'esprit public; ils se virent engagés dans une route contraire à celle qu'ils avaient eu l'intention de suivre. Ils y furent exagérés, de peur qu'on ne soupçonnât que leur première intention était encore leur arrière-pensée. Trop souvent la passion excessive des royalistes

venait du désir d'éviter des reproches pour quelques erreurs commises dans le principe.

« Les officiers pauvres n'ayant pour prétention et pour fortune que l'honneur, furent purement et simplement royalistes prononcés; ils abjurèrent toute idée politique dès qu'ils en pressentirent les dangers. Lorsque le Roi fut retranché du serment militaire, lorsque la couronne fut menacée, on vit ces hommes estimables, troublés, éperdus, courir partout où chacun, suivant ses vues, leur disait: « Ve« nez, nous vous menerons au combat pour le prince « que vous chérissez, que vous respectez. » Ils se sont *bien battus;* mais depuis quelques années on pourrait leur demander *pour qui vous battez-vous?* Hélas! diraient-ils : Louis XVI, la divinité de notre cœur, n'est plus, mais l'idole de notre imagination subsite encore : nous voulons prouver notre courage.

« Des milliers possédant encore des ressources pour vivre ont été se faire tuer sans aucun autre motif. En Brabant, les corps wallons avaient, comme volontaires, la fleur de cette jeunesse. Les généraux voyant que les chapeaux qui les distinguaient des soldats coiffés de casques les faisaient tous périr, ils leur demandèrent avec instance d'abandonner leurs chapeaux et de prendre des casques. «Nous ne som« mes venus ici, répliquèrent-ils, que pour mon« trer que nous n'avons pas émigré par crainte des « dangers. Qu'importe qu'ils nous tuent, pourvu « qu'ils nous aient bien vu. » Tous voulaient encore

l'estime de leurs anciens soldats. A cet égard leur attente n'est pas trompée. « Nous reconnaissons là « nos anciens oficiers, » s'écrient deux escadrons de républicains qui, après avoir tenu ferme contre les attaques de plusieurs gros corps étrangers, sont ébranlés par l'impétuosité d'un peloton d'émigrés. « Messieurs, s'écrie le lieutenant-colonel républi- « cain, montrez-leur que vous êtes encore *Royal-* « *Roussillon.* » Aussitôt le combat recommence avec une ardeur respective, les officiers, pour montrer à leurs élèves que, sans avoir le bras très-robuste, ils pratiquent aussi bien qu'ils ont enseigné; les cavaliers pour prouver qu'ils n'oublient pas les leçons de bravoure qui leur furent données.

« Certes, il était véritablement politique ce lieutenant-colonel qui s'arma d'un titre proscrit pour tirer, de l'admiration même de ces hommes, des motifs pour combattre à outrance ceux qu'ils admiraient.

« Le soir prouva que les cavaliers républicains prétendaient seulement à égaler le courage des officiers sans songer à l'égalité politique, et surtout sans aucune haine : car, ayant su que le duc de Bourbon avait été blessé dans cette mêlée comme il pénétrait au centre de leurs escadrons, ils répétèrent à grands cris : « *Vive monseigneur le duc de* « *Bourbon!* qui nous a fait l'honneur de combattre « corps à corps. » — « C'est qu'il est enfant de son « père, » repartit un vieux vétéran qui, les larmes aux yeux, leur rappela les campagnes du prince.

« Les *Monseigneurs*, les noms de *Bourbon* et de *Condé*, retentirent avec tant d'enthousiasme et de respect, que cela causa de l'inquiétude aux commissaires civils, qui s'étaient tenus à l'écart durant le combat : car ils étaient de cette classe de philosophes qui, ne risquant que des phrases, ont avec plaisir vu des millions d'hommes s'entr'égorger pour leur centupler les bénéfices des subsistances et des fournitures que la nation française leur a toujours très-chèrement payées, quoique le soldat soit toujours resté dans le dénuement, sans même profiter des réquisitions et des contributions sur l'étranger qu'il payait de son sang.

« Assurément ils étaient bien éloignés de connaître le soldat, ceux qui, dès leurs premiers écarts, amenés par la circonstance, les apostrophèrent de l'épithète de lâches. Jamais ils ne l'avaient moins mérité, puisque le germe de l'égarement naissait chez eux du trop de confiance que les nouvelles opinions leur donnaient dans le courage personnel de chaque individu.

« J'ai vu des soldats tourmentés d'un sentiment intérieur, qu'en voulant s'élever à de plus nobles destinées ils devenaient infidèles à leur premier serment : je les ai vu, dis-je, disposés à entendre des démonstrations calmes de leurs erreurs et montrer un esprit assez juste pour donner l'espérance qu'ils s'y rendraient. Eh bien! les plus honnêtes même devenaient les plus opiniâtres dans leurs écarts. Si

quelqu'un avait l'imprudence de prononcer le mot de lâche, ils ne voyaient plus que de la faiblesse à suivre les avis de celui qui les avait apostrophés de cette manière insultante.

« Lorsqu'en 1792 la guerre se déclara, lorsque le 10 août arriva, combien d'officiers ont continué de servir la Révolution, parce que des censeurs trop impétueux avaient condamné comme un manque de courage leurs prévenances pour les gardes nationales : j'en connais plusieurs personnellement très-dévoués à Louis XVI, qui, bien francs d'ailleurs, ont préféré être soupçonnés de l'avoir trahi, au soupçon qu'ils quittaient par peur.

« Avant les dernières époques, j'avais remarqué que dans les corps où Louis XVI avait le plus de partisans qui l'assuraient de leur ferme intention de ne pas émigrer, il suffisait aux agitateurs de se procurer un soldat ou un bourgeois téméraire pour y forcer à l'émigration. On faisait insulter un officier; s'il répondait à la provocation et qu'il ne succombât pas, la municipalité le poursuivait judiciairement. Alors les chefs lui disaient : « Partez, votre présence « compromet l'harmonie du militaire avec le citoyen « et s'oppose à ce que l'on se ménage pour profiter « d'une occasion d'être utile au Roi. » Les camarades qui avaient seulement donné des marques d'approbation étaient contraints de s'éloigner, à plus forte raison lorsque la querelle avait été générale.

« Si l'officier ne répondait pas à l'outrage, dès lors

le mépris le plus marqué de la part du soldat le poursuivait jusqu'à ce qu'il s'éloignât : car le soldat français ne croit pas que la vengeance d'aucune insulte puisse jamais être différée, même par le désir de la rendre plus éclatante : il n'ajourne point le courage. Louis XVI veut garder près de sa personne un vieux lieutenant-colonel, que ses honorables cicatrices n'ont pas mis au dessus de nombreux désagrémens. « Ah ! de grand cœur, Sire, répond cet homme res-« pectable ; mais Votre Majesté n'a pas autour d'elle « assez de serviteurs dévoués pour rien entrepren-« dre, et mes camarades diront que les soldats ont « eu raison de m'outrager. »

« Les âmes ardentes n'ont à aucun âge le calme du calcul des modifications que comportent des circonstances aussi extraordinaires que difficiles. De plus l'officier français calcule encore moins que le soldat dès que l'on prononce le mot d'honneur. Or, dans le pays de l'inconséquence comme de l'amour-propre, l'abus du mot est souvent, au moins pour le soldat, à côté de sa juste application.

« Lorsque, plusieurs années avant la Révolution, des intrigans cherchaient sourdement à persuader aux troupes que Louis XVI manquait de courage, ils savaient bien que le mépris du soldat français pour la lâcheté serait la seule chose capable de miner l'amour antique pour les rois. J'ai vu combien, après le bon accueil que le Roi reçut à Cherbourg, les factieux redoutaient que quelques voyages à

l'armée ne rendissent à cet amour si célèbre l'énergie que l'esprit philosophique attaquait.

« J'ai vu que toutes les fois que le Roi laissait apercevoir quelque projet de départ, un concert général des gens de robe et des employés des bureaux ministériels s'empressait de lui peindre les affaires du conseil trop importantes pour qu'il lui fût possible de s'absenter. J'ai vu des généraux entrer dans ces complots coupables, non sans doute faute de prévoir leurs conséquences, mais parce qu'ils craignaient d'être moins absolus.

« Dans les provinces, les paysans étaient accoutumés à voir chez leurs seigneurs la même sensibilité au point d'honneur. Ceux qui furent tardifs à émigrer entendirent donc des reproches. « Notre sei-« geur n'est pas brave : car il ne va pas joindre les « autres. » Quelques-uns ayant souffert patiemment les mauvais propos, on attacha des quenouilles aux portes de leurs châteaux. Alors ceux même qui sentaient du penchant pour la Révolution furent forcés d'émigrer : car le lendemain la quenouille leur aurait fait jeter de la boue par les enfans du village.

« Vous n'êtes donc point patriotes? » disait en 1792 un juge de paix à des paysans. « Ah! vraiment « si : la paroisse a bien donné hier quatre de ses en-« fans pour le bataillon volontaire qui va à la guerre, « et dame ils ne se sont pas fait prier pour marcher. » — « Cependant vous voulez que le ci-devant sei-« gneur aille joindre leurs ennemis. » — « Ah! c'est

« égal, car cela ferait honte aussi à la paroisse que « son seigneur fût un poltron. Les anciens disent « qu'elle n'en a jamais eu comme ça. » Chacun partit de son côté. Le seigneur n'avait pas d'argent. Un riche paysan lui en prêta en disant : « *Tenez, c'est* « *restitution, car je gagne les cens.* » Un autre se chargea de ses affaires. Jamais la femme ne fut inquiétée. Un comité révolutionnaire vient l'enlever ; mais que peut-elle avoir fait ? disent les paysans : « Paix, dit le commissaire, la nation le veut. » Or, chaque paysan à qui on avait dit qu'il était la nation est enclin à la croire juste parce qu'il se sent le cœur juste. Ainsi un principe honnête dans sa naissance les rend complices de Robespierre, à qui la cascade fréquente des erreurs aux crimes avait remis le droit de prononcer au nom de la nation, et de la tyranniser au nom de la liberté.

« Dieu de Saint-Louis ! de Louis XVI ! accorde à leur intercession que leur nation redevienne la tienne. Ah ! si jamais l'aurore du règne de la loi se levait sur les lieux mêmes d'où partirent les images de l'impiété, si elle était annoncée par les mêmes plumes qui tracèrent des cantiques pour la fausse déesse de *la Raison*, nous dirions : « Grand Dieu ! « leur résipiscence célèbre ta puissance comme leurs « fautes annonçaient ton abandon, et nous bénirions « ta miséricorde, dût notre exil se perpétuer ! »

PAG. 122.

La médaille représentait deux épées en sautoir,

et se portait brodée sur la poitrine du côté gauche. Elle s'obtenait après vingt-quatre ans de service, se doublait après quarante-huit ans. Un soldat du régiment de Touraine en avait trois et montrait encore de la vigueur. Cette institution honore M. de Monteinard, que plusieurs personnes ont jugé un ministre médiocre, parce qu'il était trop sage pour favoriser des inventions purement brillantes, et trop honnête pour acquérir de la faveur. Louis XV disait : « Ce galant homme ne gardera pas sa place; « car dans toute la cour il n'a que moi pour lui. »

La médaille portait dans sa création une haute paye de cinq sous pour les sous-officiers, et de quatre sous pour les soldats; mais on reconnut bientôt qu'il en résultait une dépense excessive. La médaille ne rapporta plus rien, mais ne fut guère moins désirée. Son envoi est devenu souvent le motif de petites fêtes qui portaient la joie et ranimaient un noble orgueil dans le cœur du soldat : le régiment de Royal-cavalerie eut le bonheur d'en concevoir un des premiers l'idée. Du moins ayant envoyé le récit d'une anecdote de ce genre pour être insérée dans le journal militaire, M. de Valincourt, directeur de ce journal, m'écrivit : « La description que vous « m'avez fait passer de la fête occasionée dans votre « régiment pour l'envoi de plusieurs plaques de vé- « térance, a donné l'exemple à d'autres corps d'en « faire autant : aussi je ne puis vous en faire trop de « remerciemens. »

ANECDOTE.

« La cour ayant envoyé neuf plaques de vétérance « au régiment de Royal-cavalerie, les officiers, pour « montrer les justes égards dont ils sont pénétrés « pour cette décoration honorable, et désirant en « même temps donner à leurs anciens cavaliers, une « preuve de la satisfaction que leur inspire leur « bonne conduite, résolurent de célébrer avec quel- « que pompe la cérémonie de conférer cette récom- « pense glorieuse d'anciens et bons services.

« Le samedi 3 de ce mois (1), à la suite d'une ma- « nœuvre générale, les officiers se sont rassemblés « dans la cour du quartier avec tous les vétérans au « nombre de quarante. La musique à leur tête, ils « se sont rendus en corps à l'Hôtel-de-Ville, où une « table de quatre-vingts couverts, abondamment ser- « vie, les attendait. L'on s'y est placé de manière « que chaque vétéran fût entre deux officiers ; il est « impossible de trouver un spectacle plus touchant « pour une âme sensible. On ne pouvait voir sans « intérêt la bonté touchante avec laquelle les offi- « ciers tâchaient de mettre à l'aise leurs convives, « et en même temps l'air de bonheur peint sur les « visages de ces bons militaires, qui ne se sont ja- « mais écartés de la plus exacte décence. Une tran-

(1) Juillet 1784.

« quillité générale a régné pendant tout le repas jus-
« qu'au moment où le son des trompettes a annoncé
« qu'on allait célébrer la santé du Roi. A ce nom
« chéri, ces vieillards respectables, oubliant leur
« âge et leurs infirmités, ont fait éclater une grande
« joie. La salle a retenti des acclamations les plus
« sincères de *Vive le Roi ! vive notre bon Roi !*

« Ce premier transport apaisé, chacun a fait suc-
« céder le récit de ses campagnes, des occasions où
« il avait eu le bonheur de bien servir sa patrie.
« Ces récits ont amené naturellement les santés de
« MM. les maréchaux de Broglie, de Veaux, de
« Castries, de Ségur et de MM. d'Ecquevilly père et
« fils, l'un notre ancien colonel, l'autre notre co-
« lonel actuel. Quelques chansons militaires, la plu-
« part analogues à la circonstance présente, ont ré-
« pandu la plus franche gaieté sur la fin du dîner :
« dès qu'il a été fini, l'on est revenu au quartier
« dans l'ordre le plus exact. Chaque officier tenait
« un vétéran sous le bras. Ces braves gens versaient
« des larmes d'attendrissement et de reconnaissance.
« A l'instant de la séparation, sont partis du fond du
« cœur des cris redoublés de *Vive le Roi ! vivent*
« *les officiers ! vivent les vétérans !* »

PAG. 204.

Le choix que l'on fit de mon père pour dissiper les factieux des Cévennes fut pour ainsi dire fixé par le vœu public. Jamais homme ne posséda si par-

faitement l'heureux don de se faire aimer. Il semblait que la nature l'eût doué d'un charme irrésistible. Les protestans lui portaient s'il se peut encore plus de prédilection que les catholiques. Ces sentimens unanimes de bienveillance parurent d'une manière bien flatteuse à l'époque de mon mariage. Les habitans de tout le pays de l'Usège témoignèrent une joie et un enthousiasme qui me pénétrèrent d'autant de surprise que de reconnaissance. Je ne me dissimulai pourtant pas que ces distinctions bien au dessus de celles que je devais espérer ne me regardaient nullement, puisque j'étais à peine connu. Paris, les garnisons et Châlons-sur-Saône avaient rempli presque tous mes momens. De la foule de morceaux en vers et en prose qui nous furent adressés, je tire, pour placer ici, la lettre qu'écrivit à mon père un homme d'un mérite distingué, qui pour lors était pasteur de l'église protestante. Cette lettre me paraît digne d'être conservée comme une preuve de l'esprit d'attachement, de respect et de subordination qui régnait en France dans tous les états de la société. La sagesse humaine pouvait-elle donc prévoir la ruine d'un gouvernement dont toutes les parties se montraient si bien liées et semblaient appuyées sur des bases si solides?

« MONSIEUR,

« Il est des momens où les convenances ordi-
« naires s'oublient, et où des motifs pressans doivent

« céder à des sentimens plus pressans encore : tel « est le cas où je me trouve dans la circonstance « présente. Je n'ignore pas les barrières que le sort « a mis entre vous et moi; et dans toute autre occa- « sion je saurais les connaître et les respecter; mais « j'entends de tous côtés les clameurs publiques : la « joie pure qui vous anime est passée dans tous les « cœurs. Chacun s'estime heureux du bonheur dont « vous jouissez. Me verrais-je condamné seul à gar- « der un triste silence? Non, monsieur; il ne faudrait « pas vous connaître ; il ne faudrait pas avoir vu de « près le bien que vous faites, et souvent les maux « que vous empêchez ; il ne faudrait pas avoir re- « connu sur la physionomie de monsieur votre fils « l'heureuse empreinte des vertus dont vous lui « donnez un si bel exemple, pour voir sans émotion « l'événement qui couronne vos vœux et les siens. « Oui, j'aime à voir le peuple qui ne sait pas mentir « n'avoir aujourd'hui qu'un cœur et qu'une voix « pour vous témoigner sa juste reconnaissance. Il « m'est doux de me confondre avec le reste des ci- « toyens, et de partager leur enthousiasme.

« Homme sage et bienfaisant! épouse aussi ver- « tueuse que mère tendre! jouissez tous les deux et « jouissez long-temps d'un si beau triomphe : puis- « siez-vous vivre assez pour voir à leur comble la « gloire et les succès d'un fils qui transmettra à ses « descendans le nom et les beaux sentimens qu'il a « hérité de ses pères! puisse ce couple heureux et

« si digne de l'être qui vient de s'unir sous vos aus-
« pices, comblé de tous les dons de l'amour et de
« la fortune, passer de longs jours dans une pros-
« périté sans nuage et faire la joie de vos dernières
« années! Puisse cette ville, après une époque très-re-
« culée, en pleurant votre perte.... qu'allais-je dire?
« je formais peut-être un vœu indiscret. Est-ce à moi
« de fixer la fortune de vos enfans? Ah! que les em-
« plois les plus honorables et les postes les plus bril-
« lans soient toujours confiés à des mains qui auront
« si bien appris de vous à n'en faire qu'un noble
« usage.

« C'est avec le plus profond respect et la plus sin-
« cère reconnaissance que j'ai, etc.

« Uzès, ce 21 janvier 1776. » *Signé* « VINCENT. »

PAG. 245.

Pour donner une idée du commerce que je n'entretins pas sans courir certains dangers, et pour payer un nouveau tribut d'hommages à la mémoire du prince Joseph de Lorraine (prince de Vaudemont), je place ici deux lettres prises au hasard parmi celles qu'il me fit l'honneur de m'écrire.

« Bruxelles, 27 novembre 1791.

« J'ai reçu il y a quelques jours, monsieur, à peu
« de distance les unes des autres, vos lettres du 30
« octobre, 10 et 14 novembre. Je vous suis obligé
« des détails que vous me donnez de votre expédi-

« tion d'Avignon. Ce malheureux pays doit trouver « une bien grande différence de sa situation présente « d'avec celle qu'il éprouvait du temps passé, mal- « gré tous les charmes de la liberté actuelle après « laquelle il a tant soupiré : tant il est vrai que « l'homme n'est jamais content de son sort. Il est à « présumer que si le comtat l'eût été du sien, il « n'eût jamais éprouvé toutes ces horreurs. Quant à « l'avancement de divers individus dont vous vou- « lez bien me parler, il me serait difficile de dési- « gner un intérêt particulier pour tel ou tel, les ayant « perdus de vue depuis long-temps : tant d'événe- « mens étant arrivés, et ayant pu faire en eux les « changemens qu'ils ont fait en tant d'autres. Je ne « vous suis pas moins obligé de l'offre obligeante que « vous me faites à ce sujet. J'ai fait part à mon frère « de la mort de M. de Gibert. Il sera charmé ainsi « que moi de rendre, s'il est possible, quelques « services au malheureux enfant qu'il laisse.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

« Bruxelles, 19 février 1792.

« J'ai reçu il y a quelques jours, monsieur, votre « lettre du 1er. de ce mois avec les différens états « qu'elle contenait. Chacun a été remis à sa destina- « tion. Si mes affaires ne me permettent pas de ré- « pondre à vos différentes questions en ce moment, « avec un peu de patience vous pourrez avoir les « éclaircissemens que vous pouvez désirer. Tous les

« détails que vous me donnez du régiment me font « voir qu'il est dans un triste état et qu'il lui faudra « du temps pour se remettre des secousses qu'il a « éprouvées. Mais l'habileté est de se servir de ce « que l'on a et de tirer parti de la position où l'on « se trouve, d'avoir toujours en vue le bien, de ne « pas perdre une occasion de le faire. Je présume « que la plus grande partie des personnes dont « vous me parlez ont cette façon de penser, qu'ils « vous verront partager avec plaisir. C'était là du « moins l'opinion que j'en avais conçue lorsque j'a- « vais plus de rapports avec eux. Je crois que vous « rendrez service à ceux qui sont absens en les atten- « dant le plus que vous pourrez et leur prolongeant « leur congé le plus possible. Pour les remplace- « mens et autres détails, il me serait difficile de vous « en parler et d'avoir un avis sur tel ou tel objet, « présumant d'ailleurs que vous faites ce qui dé- « pend de vous pour coopérer au bien du régiment. « Ayant été obligé d'interrompre ma lettre, au mo- « ment où je l'achève, je reçois, monsieur, la vôtre « du 10. Quoique l'on dût bien s'attendre à ces nou- « veaux désordres, je n'ai pu m'empêcher d'y être « sensible, d'après l'espoir que j'avais sur le réta- « blissement de la discipline. Je conçois la peine que « cela a dû vous faire. Vous me demandez des con- « seils, je suis flatté de votre confiance; mais par « les mêmes raisons qui m'empêchent de répondre « sur les divers détails dont vous me parlez comme

« je vous le mande ci-dessus, cela est aussi impos-
« sible : dans de pareilles circonstances, et à une
« si grande distance, peut-on juger et décider sur
« des objets aussi importans ? Il me semble que les per-
« sonnes qui sont sur les lieux le peuvent bien mieux.
« L'on doit toujours porter avec soi le meilleur con-
« seiller. Je n'en suis pas moins touché de tout ce que
« vous me dites d'honnête, et au nom des officiers. Je
« n'ai pas encore entendu parler du jeune homme
« que vous m'annoncez.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

PAG. 324.

Certificat donné par MM. les officiers municipaux de Carpentras.

(Cette pièce a d'autant plus de prix à mes yeux que les bourgeois de Carpentras ainsi que leurs administrateurs se sont toujours distingués par la sagesse de leur conduite et par l'honnêteté de leurs principes. Loin d'être séduits ou bien effrayés par les brigands d'Avignon, ils leur ont résisté. Le siége soutenu par Carpentras contre l'armée des brigands est une action vraiment mémorable. Du reste, les recherches pour retrouver ce certificat dans les registres de l'Hôtel-de-Ville de Carpentras sont demeurées superflues. Sa destruction date, sans nul doute, des jours de terreur. Mon fils, sous-préfet de Carpentras, a rapporté, tant à la justice qu'à la

sagesse de son administration, l'avantage de nous acquérir des titres nouveaux à l'intérêt des habitans de cette ville.)

« Nous maire et officiers municipaux, empressés « de rendre hommage à la vérité et de donner à « M. Dampmartin, commandant les deux escadrons « de dragons du neuvième régiment, ci-devant Lor- « raine, commandant la ville de Carpentras pendant « les deux journées du 2 et 3 février 1792, les té- « moignages les plus authentiques pour la conduite « ferme et généreuse qu'il a tenue à l'égard de nos « citoyens pendant l'insurrection que les dragons « de Lorraine réunis aux grenadiers et soldats du « cinquante-neuvième régiment, ci-devant Bour- « gogne, ont excitée dans cette ville lesdits jours 2 et « 3 février, séduits sans doute par des malveillans « et des factieux ennemis de l'ordre et de la tran- « quillité publique.

« Certifions et attestons à tous que besoin sera, « que, sans l'énergie soutenue de M. Dampmartin, « les courses continuelles et les patrouilles fré- « quentes qu'il a faites dans notre ville, accompagné « très-souvent des municipaux en écharpe, pour con- « tenir lesdits dragons de Lorraine et les soldats du « cinquante-neuvième régiment, dont plusieurs se « sont même permis, à l'égard de M. Dampmartin et « de MM. les officiers municipaux décorés de leur « écharpe, les injures et les insultes les plus graves, « il y aurait eu plusieurs massacres à la suite des

« rixes que ladite insurrection, faite par les soldats « des troupes de ligne des deux corps contre les ci- « toyens, avait provoquée; que les délits commis par « ces soldats et dragons, et leur mauvais dessein « manifesté de mettre la ville en défection, au- « raient eu des suites très-funestes si M. de Damp- « martin, pénétré des malheurs dont notre ville « allait être le théâtre, ne s'était porté partout où « il apprenait qu'il pouvait y avoir du danger, avec « un zèle, une activité et une fermeté véritablement « dignes des plus grands éloges ; que l'énergie qu'il « a montrée dans cette occasion périlleuse lui a con- « cilié l'estime et la confiance publique, de manière « que, nonobstant tous les dangers auxquels la mu- « nicipalité et les citoyens ont été exposés de la part « des soldats des troupes de ligne, M. Dampmartin, « par sa conduite prudente et sage, a emporté à son « départ nos regrets et ceux de toutes les âmes hon- « nêtes et sensibles : en sorte que le corps muni- « cipal ne pourra jamais trouver de termes assez ex- « pressifs pour lui témoigner toute l'étendue de sa « reconnaissance. Le corps municipal se borne donc « à lui faire parvenir le présent certificat dont un « semblable sera consigné dans les registres de la « maison commune, afin de perpétuer la mémoire « d'un événement aussi extraordinaire, dont nos ci- « toyens n'ont été garantis que par la vigilance « et l'intrépidité de ce brave et digne comman- « dant.

« Fait à Carpentras dans la maison commune, « ce 6 février 1792.

Signé « GUYOT, maire, MÉGIER, officier muni- « cipal, BAYET, chevalier de Saint-Louis, officier « municipal, D'AUGIER, officier municipal, DAVID, « officier municipal, FUVEL, officier municipal, « AUDIN, officier municipal, DAVID fils aîné, offi- « cier municipal, EMMEL, officier municipal, J. « GRASON, officier municipal, DECLARIO, procureur « syndic de la commune.

« Par mandement de messieurs les maire et offi- « ciers municipaux, ANDRÉ, secrétaire-greffier. »

PAG. 328.

Il me reste des doutes si je n'aurais pas dû attendre les ordres que les autorités me donneraient. Au moment, je crus agir pour le maintien de la tranquillité publique, pour le bien du service et pour l'avantage du corps qui marchait sous mes ordres.

Réquisition faite à MM. les commissaires civils nommés dans le comtat lors du tumulte de Carpentras.

« Le désordre que les esprits dangereux sèment « parmi les dragons et parmi les soldats de la garnison « de Carpentras force les officiers du neuvième régi- « ment de dragons de requérir messieurs les com- « missaires civils députés par le Roi de consentir au « départ d'un des deux régimens. Ces corps, guidés

« par l'honneur, jaloux de bien servir leur patrie et « leur Roi, voient avec douleur quelques-uns de leurs « membres céder à de fausses insinuations, enfin s'é- « carter de l'esprit de discipline qui les a toujours « distingué. Les sous-officiers joignent leurs prières « à celle de leurs supérieurs. Si cette demande, fon- « dée sur la justice, nécessaire au bien du service, « au salut d'une ville recommandable sous tant de « rapports, est rejetée ; un refus précis déchargera « les chefs de toute responsabilité. »

« Tous les officiers ont signé. »

« A Carpentras, le 3 février 1792. »

PAG. 330.

Lettre écrite à monsieur le comte de Narbonne, ministre de la guerre, le 11 *février* 1792.

Le ministère vraiment romantique du comte de Narbonne électrisa mon imagination. Je crus voir ouverte une scène de prodiges. Voulant qu'une bluette de cette gloire réformatrice rejaillît sur un individu obscur d'Orange, où l'une de ces intrigues familières presque autant aux états-majors des généraux qu'aux cours des princes, m'avait relégué, j'écrivis une lettre détaillée et raisonnée sur le corps à la tête duquel il me semblait de mon devoir de rester. Cette lettre me paraît être de nature à donner quelques aperçus sur la situation dans laquelle les troupes se trouvaient à cette époque.

« MONSIEUR,

« Les corps qui, honorés de votre présence, vous « ont entendu annoncer avec force, avec éloquence, « que la volonté du Roi et que l'honneur prescrivaient « de défendre la Constitution, de respecter les lois, « ces corps se sentent sûrement pénétrés d'une nou- « velle ardeur et possèdent un avantage réel sur le « reste de l'armée. Privé de l'espérance de vous voir, « je crois remplir une tâche indispensable en vous « présentant l'état exact du corps que j'ai l'honneur « de commander. Si les gens élevés commirent de « tout temps de grandes fautes, on doit le plus sou- « vent l'attribuer à ce qu'ils ne connaissaient pres- « que jamais les instrumens dont ils se servaient: « faute considérable, mais pour le moins partagée « par les subordonnés, qu'une dangereuse vanité « portait à pallier les défauts ou à grossir les éloges.

« Le neuvième régiment de dragons, ci-devant « Lorraine, était, il y a peu d'années, un modèle « de perfection sous plusieurs rapports.

« Le corps des officiers, parfaitement bien com- « posé, mérite d'être distingué. Tous animés du « meilleur esprit semblent redoubler de zèle dans « les momens difficiles. Deux jeunes gens ont seuls « quitté. Les capitaines réformés attendent avec im- « patience leur remplacement.

« Le colonel, M. du Tresor, se trouve retenu

« chez lui par les suites d'une maladie grave. Il a « obtenu un congé.

« Le premier lieutenant-colonel, M. de Gibert, « est mort depuis près de trois mois : son rempla- « cement serait très-utile. Nous avons sollicité cette « place près de M. Duportal en faveur d'un de nos « camarades, M. de Saint-Julien, qui, par ses ex- « cellentes qualités, par ses talens militaires, a cap- « tivé les suffrages de tous les chefs sous lesquels « il a servi.

« Le trop grand prix attaché à la beauté des hom- « mes avait attiré beaucoup de déserteurs, beaucoup « de sujets tarés ; aussi, à l'instant de la désorgani- « sation militaire, le régiment de Lorraine éprouva- « t-il une violente secousse. Tous les liens de la su- « bordination furent rompus. Le courage et la pa- « tience des officiers ont ramené l'ordre ; mais tous « leurs efforts n'ont pu empêcher que la crise n'ait « laissé de profondes traces : l'esprit du dragon est « bon en général, son activité extrême pour les ob- « jets de service, tandis que les détails journaliers « sont presque oubliés : de grands ménagemens et « des soins continuels sont nécessaires pour y ra- « mener.

« L'instruction est très-arriérée ; la dispersion des « quartiers et le nombre infini des mouvemens n'ont « pas permis de bien suivre cette partie.

« Sa tenue, très-négligée, demandera beaucoup « de travail et de temps ; l'habillement surtout est

« en souffrance. Les finances présentent de l'ordre:
« la seule masse de l'hôpital se trouve endettée.

« Les recrues sont de bonne espèce, mais un peu
« bas. La difficulté d'en avoir augmente chaque jour.

« Les chevaux sont bien choisis, d'une espèce peu
« brillante, mais très-solide.

« Depuis trois ans un corps qui, plus que tout
« autre, aurait eu besoin de rassemblement, reste
« dispersé à des distances considérables : sa ruine
« semble aussi se consommer chaque jour ; des four-
« rages de mauvaise espèce ont coûté beaucoup de
« chevaux, et peu d'hommes se rengagent.

« Depuis le commencement de l'expédition d'A-
« vignon, M. de Choisi a fait venir deux escadrons
« qui remplissent un service actif et pénible. Ce gé-
« neral, si bien fait pour juger les troupes, a bien
« voulu nous témoigner beaucoup de satisfaction.
« J'ose espérer qu'il en sera de même toutes les fois
« que l'on nous emploiera. Assurément, très-flatté
« de la place que j'occupe, bornant mon ambition
« à la bien remplir, j'avoue cependant que si MM.
« de Choisi et de Broglie ne m'eussent pas laissé en-
« trevoir l'espérance que nous serions employés,
« j'eusse pensé qu'en temps de guerre une compa-
« gnie à Landau valait au moins une lieutenance-co-
« lonelle au fond des provinces méridionales. »

PAG. 337.

La situation périlleuse où se trouvait la ville d'Ar-

les ne me laissa aucun doute d'après la lettre que je reçus d'un homme digne de confiance, tandis que je présidais une assemblée des principaux habitans qui avaient été convoqués à l'Hôtel-de-Ville.

« Aix, 23 mars 1792.

« Hier au soir, sur les huit heures environ, quinze « cents Marseillais traînant neuf pièces de canon, « dont trois de 36, sont arrivés en cette ville pour « se rendre à Arles. Ils sont partis ce matin à dix « heures, en prenant la route de Lambesc. Il y a, « dit-on, beaucoup de gens honnêtes qui n'ont mar- « ché que pour n'être pas exposés à des insultes. Ce « soir, il doit en arriver un pareil nombre et demain « de même. Je vous en donne avis sans être assuré « que la présente vous parvienne et sans pouvoir « trouver des exprès. On est ici généralement fort « en peine sur le compte d'Arles. On assure que « d'autres pièces d'artillerie ont été embarquées. »

Mon zèle et mon activité furent récompensés par l'estime mêlée de reconnaissance des habitans. L'expression de ces sentimens fut déposée dans un certificat que j'ai eu le malheur de perdre. Cet accident a été en partie réparé grâces aux lettres qui m'ont été écrites par M. de Liautaud, maréchal de camp, et par M. Loys de La Chassagne, maire d'Arles, tous deux renommés pour leur royalisme.

« 23 juillet 1792.

« Je m'empresserai dans toutes les occasions de

« rendre la justice que mérite la conduite des deux « escadrons du régiment des dragons de Lorraine qui « étaient sous vos ordres à leur arrivée dans la ville « d'Arles, le 18 mars de la présente année. C'est avec « plaisir, monsieur, que j'atteste que, d'après vos « soins et ceux de messieurs les officiers, la sûreté « et la tranquillité ont régné dans ladite ville pen- « dant le séjour que j'y ai fait après votre arrivée. « Je ne doute pas, Monsieur, et c'est l'opinion des « citoyens qui sont restés sous votre sauve-garde « jusqu'au moment de votre départ. Je ne doute pas, « dis-je, que si vous aviez été secondé par les autres « troupes qui sont arrivées après vous, cette mal- « heureuse cité existerait encore sans présenter un « amas de ruines, et ses habitans ne seraient pas « épars.

« Je désire, monsieur, que cette attestation puisse « vous être agréable et à messieurs les officiers qui « ont, conjointement avec vous, coopéré au main- « tien du bon ordre. Je puis vous assurer qu'elle me « l'est infiniment par la vérité qui me l'a dictée.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Signé « le chevalier DE LIAUTAUD, maréchal de « camp. »

« 23 juillet 1792.

« MONSIEUR,

« J'apprends avec plaisir que vous avez quitté une « terre qui est devenue le théâtre de tant d'horreurs.

« Je vous prie de croire que je me ferai toujours un « plaisir de dire que les deux escadrons que vous « commandiez à Arles s'y sont bien conduits pen- « dant le peu de temps qu'ils y ont resté. J'ajouterai « encore, toujours pour rendre hommage à la vé- « rité, que vous favorisâtes l'émigration de plusieurs « citoyens d'Arles qui furent forcés d'abandonner « cette malheureuse ville pour se soustraire aux fu- « reurs des brigands de Marseille.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Signé « LOYS DE LA CHASSAGNE. »

TOME II.

PAG. 177.

Cet officier, dont je ne tais le nom que par une obéissance qui me coûte, accompagne ses récits de réflexions qui prouvent la justesse de son esprit militaire. Je vais rapporter celle qui termine le compte de la journée d'*Ober Kamlach* :

« Cette attaque contre des forces très-supérieures « dans un moment où nous n'avions avec nous ni « les cadres d'infanterie, ni les régimens de Hohen- « lohe, parut une témérité à plusieurs officiers. Je « ne saurais partager leur sentiment. La plupart des « corps qui nous étaient opposés actuellement n'a- « vaient point combattu contre nous dans le Bris-

« gaw et ne nous connaissaient point encore. Ils « nous confondaient avec les troupes des cercles, et « il était important pour nous de leur imprimer un « certain respect, dans la disposition où semblaient « être les Autrichiens de reculer encore long-temps, « quoique rien ne les y obligeât : il est si dangereux, « au milieu de retraites successives, d'être harcelés « de près et continuellement, si l'heure de l'entre- « prise était d'ailleurs bien choisie, vu la composi- « tion de notre armée. » La même journée se trouve décrite et discutée d'une manière lumineuse dans les *Campagnes du corps de Condé.*

PAG. 216.

A Hambourg, les émigrés, par leur grand nombre, par leur activité, par leur intelligence à saisir les occasions favorables, rendaient les ressources rares et difficiles ; suivant l'expression vulgaire, je trouvai l'herbe bien courte à faucher. Le désir me vint alors d'habiter la Prusse. J'avais des espérances à me promettre, vu l'obligeance active de M. Cohen, qui, sans me connaître, avait pour moi les meilleurs procédés. Je m'adressai donc à lui avec confiance pour m'obtenir une permission. A ma surprise et à mon regret elle fut refusée.

« Le nombre d'émigrés français accueillis dans « les états du Roi étant trop grand pour pouvoir « être augmenté encore par de nouvelles réceptions, « le ministère de Sa Majesté se trouve hors d'état de

« déférer à la demande que le sieur Dampmartin « vient de lui faire par sa lettre du 24 de ce mois « de venir séjourner à Berlin, et n'a pas voulu lui « laisser ignorer la raison qui s'oppose à sa bonne « volonté.

« Signé à Berlin le 30 mars 1792.

« Par ordre exprès du Roi,

« LECOQ. »

Sur cette décision ministérielle, je ne songeai plus qu'à profiter des offres que me faisait l'amitié de M. Cadet Cappadose, lorsque M. Cohen m'envoya un nouvel arrêté des ministres.

« Résolution gracieuse sur la demande faite en « date du 8 courant par le banquier E.-B. Cohen « de cette ville relativement à l'émigré français « Dampmartin, en sollicitant pour ce dernier la per- « mission de se rendre à Berlin pour y fixer son sé- « jour, nous avons décidé que, vu le bon témoi- « gnage de la conduite dudit Dampmartin, lequel « certificat a été joint à la susdite demande, nous « lui accordons cette permission sollicitée, si le sol- « liciteur Cohen veut garantir pour l'avenir la bonne « conduite de celui-ci, et annulons le refus précé- « dent fait au suppléant relativement à ce sujet.

« Signé à Berlin le 17 mai 1795.

« Par ordre spécial de Sa Majesté Royale,

« LECOQ. »

Le Roi de Prusse accordait avec peine aux émigrés français la permission de s'établir à Berlin ; mais il reçut la demande faite en ma faveur par M. le banquier E.-B. Cohen.

PAG. 217.

Mon père, durant le cours de son commandement, avait eu la sagesse de maintenir le plus qu'il lui était possible la tolérance. Les protestans, comme je l'ai dit plus haut, lui avaient voué de l'affection et de la reconnaissance. Dès qu'ils surent que j'habitais Berlin, ils s'empressèrent de m'offrir le certificat suivant, qui ne put que nous toucher et nous flatter. L'intérêt ou la crainte n'y entrait pour rien, puisque la Révolution avait dépouillé mon père de sa place. Ce me fut une pièce précieuse d'après la grande influence que la colonie française exerçait à Berlin. Le pasteur Erman, fidèle à son active obligeance, communiqua cette pièce aux différens consistoires.

« Nous soussignés, citoyens de la commune d'U-
« zès, anciens du consistoire ou membres de l'église
« réformée de la commune, déclarons que depuis
« l'année 1757 jusqu'en 1791 le citoyen Antoine
« Dampmartin a occupé dans cette commune la place
« de commandant. L'église réformée en général et
« tous nos pères en particulier n'ont eu qu'à se louer
« de la manière humaine avec laquelle il se conduisit
« à leur égard ; que dans les commencemens de ses
« fonctions, époque où l'église réformée avait en-
« core à souffrir les persécutions qui suivirent la Ré-

« vocation de l'édit de Nantes, le citoyen Damp-
« martin tempéra, autant qu'il dépendait de lui, la
« rigueur des ordres qu'il était chargé d'exécuter;
« que maintes fois, au risque de se compromettre, il
« fit avertir les anciens du consistoire ou autres per-
« sonnes notables de l'Eglise des ordres qu'il avait
« de faire marcher des détachemens pour dissiper
« les assemblées; et que c'est à ses avis salutaires
« que les réformés de ces contrées durent le repos
« dont ils jouirent sans interruption dans ces temps
« malheureux. »

« Nous déclarons en outre que tous les services
« qui nous ont été rendus par le citoyen Dampmar-
« tin furent toujours aussi désintéressés qu'ils étaient
« généreux; que ces services lui attirèrent de nom-
« breux ennemis; que ses ennemis mirent tout en
« usage pour le perdre; mais qu'heureusement pour
« nous le commandant de la ci-devant province, à
« cette époque, se trouva un homme dont le cœur
« généreux et les principes philosophiques sympa-
« thisèrent avec le cœur et les principes de notre
« commandant particulier.

« La présente déclaration est un hommage rendu
« à la vérité et un faible témoignage de la reconnais-
« sance que nous avons vouée au citoyen Damp-
« martin.

« Fait à Uzès le 22 nivôse an 7 de la République
« française une et indivisible.

Signé « Ollivier, Danger, Pradier, etc., etc. »

PAG. 233.

J'ai trouvé depuis mon retour en France un grand nombre de personnes qui aiment avec une sincère et tendre affection Saint-Patern. Toutes désirent de le revoir; ses raisons pour demeurer en Prusse me semblaient assez faibles et me causaient de la surprise. Je me reproche ces deux mouvemens. N'aurai-je pas dû soudain sentir que, sensible, reconnaissant et généreux, il veut jusqu'à son dernier soupir arroser de ses larmes la tombe dans laquelle les cendres de son auguste bienfaiteur reposent. Il vit tel que le gardien fidèle d'un inappréciable trésor.

PAG. 244.

Lors d'un éloignement, malheureux pour le Roi mourant, et triste pour M. et madame de Boufflers, j'entretins une correspondance dont le souvenir me flatte et me touche. Les lecteurs ne sauraient être blessés que les sentimens de l'affection et de la reconnaissance me déterminent à placer ici l'une des lettres qu'à cette époque M. de Boufflers m'écrivit.

« Posen, ce 28 octobre 1797.

« Je sais toutes les obligations que je vous ai, « mon très-cher et plus que digne confrère, et plus « je m'y attendais, plus j'en suis reconnaissant.

« Madame de Boufflers, qui se glorifie de votre « amitié pour nous, m'a dit qu'il était convenu

« entre vous et elle que j'adresserais un exemplaire « au Roi avec une lettre à Sa Majesté : ce qui me « coûte d'autant plus que je n'ai pas encore osé lui « écrire, quoique j'eusse des choses beaucoup plus « intéressantes à lui exposer. Mais si on juge de vos « conseils en politique par vos exemples en morale, « on n'en saurait suivre de meilleurs ; et en consé- « quence je vous adresse la lettre en question pour « la joindre au discours au moment où vous en ferez « l'envoi. Recevez ; mon très-cher et aimable ami, « tous mes remercîmens pour le passé et pour l'a- « venir, et soyez bien persuadé qu'on ne saurait « joindre une plus profonde estime et un plus sin- « cère attachement. »

P. S. « Je vous supplie de vouloir bien m'adres- « ser la note des frais que vous aurez pu faire tant « pour la reliûre que pour les ports et affranchisse- « mens de paquets expédiés ou reçus.

« Ma femme me charge de mille amitiés pour « vous. Je la ramène dans nos tristes états, qu'une « commission royale vient d'accommoder à la fran- « çaise. »

PAG. 252.

Je laisse à la comtesse de Lichtenau le soin de dire l'usage que j'ai fait de cet acte.

« M. de Dampmartin fut enveloppé dans ma dis- « grâce et arrêté avec ma mère et mon fils. Quelle

« reconnaissance ne lui dois-je pas pour toutes les « consolations que j'ai reçues de lui pendant l'es- « pace de quatre mois qu'il a partagé ma captivité ! « Loin de se laisser abattre, il soutenait mon cou- « rage par l'espoir d'un avenir plus prospère ; et si « j'avais eu, comme on l'a prétendu, le dessein « de me donner la mort, ses sages conseils m'en « auraient détournée. Mais rien n'est comparable au « procédé généreux qu'il eut alors avec moi. J'ai « dit à mes lecteurs que je lui avais assuré par un « contrat, sa vie durante, une pension de quatre « cents écus. Eh bien, il me conjura, il me força de « reprendre ce contrat en me disant qu'une obliga- « tion que j'avais contractée dans les temps heureux, « devenait nulle pour lui du moment que la for- « tune m'était contraire. » (*Mémoires de la comtesse de Lichtenau*, pag. 189.)

PAG. 253.

Le gouvernement de la République française poursuivait avec acharnement jusque dans les pays étrangers la décoration de l'ordre de Saint-Louis. Frédéric-Guillaume II, chevalier aussi franc que sensible et magnanime, opposa une forte résistance. Vaincu par les prières de ses ministres, qu'intimidait Caillart, l'envoyé de la République, il céda par une espèce de transaction. Elle porta que les chevaliers de Saint-Louis nommés par Louis XVI ne seraient l'objet d'aucune démarche ; mais que ceux

au contraire nommés par Louis XVIII, traité de *prétendant*, seraient tenus de quitter leurs marques distinctives.

PAG. 254.

Si je cédais à l'entraînement de mon cœur, l'hommage à offrir au baron de Keith deviendrait une volumineuse biographie. Une juste réserve m'arrête sans m'ôter néanmoins le désir que deux ou trois traits trouvent place ici comme une espèce de supplément à ce que le texte de l'ouvrage rapporte sur cet homme excellent.

Plusieurs d'entre les émigrés, sur quelque souvenir de leur jeunesse, se déclaraient dessinateurs et peintres. Le baron avait rapporté de Paris son portrait qui fut plus de trente fois copié. De simples esquisses se payaient avec magnificence, à plus forte raison les bons ouvrages. Un de mes voisins d'habitation en France, qui joignait à de l'esprit de l'honnêteté, mais qui ne possédait aucun talent positif, reçut un traitement à titre de bibliothécaire. Beaunoir venait deux fois la semaine faire des lectures, soupait ces jours-là et touchait d'avance chaque premier du mois trois louis. Un officier avec qui j'avais servi dans ma jeunesse s'était érigé en maître de danse. Le baron le fit appeler, et il lui plut par la vivacité gasconne de son esprit. Un traité fut bien vite conclu d'après lequel deux fois la semaine il dînerait et serait payé de ses leçons le double du prix accoutumé.

La première séance se passa le mieux du monde. Le gascon égaya par ses saillies le dîner auquel son brillant appétit faisait honneur. Mais la seconde fois les choses avaient bien changé de face. Le baron paraissait soucieux, et notre maître à danser n'ouvrit la bouche que pour bien manger. Le soir, le baron me dit : « Figurez-vous que je me suis presque « querellé avec votre compatriote. Dans sa folie, il « veut absolument me faire danser. J'ai beau lui re- « présenter que cet exercice ne s'accorde ni avec ma « tournure, ni avec mes cinquante-cinq ans, ni avec « mon humeur, rien ne lui fait entendre raison. Je « me soumets en vain à la condescendance de parler, « une demi-heure avant de dîner, d'entrechats et de « cabrioles. » Cette manie plaisante devint une source de gaîté. Au moment de nous séparer, je promis de voir le lendemain le *dansomane*. Exact à ma parole, je reconnus avec surprise qu'il n'était pas facile de ramener mon ancien camarade à la raison ; il répétait avec feu : « Il y va de mon honneur qu'il « danse ; j'exerce un talent pour me dérober à l'hu- « miliation de recevoir la charité. » Plus d'une heure fut consommée avant que je dissipasse les ombrages de cette scrupuleuse délicatesse.

Comme je le rapporte dans le texte de mon ouvrage, nul d'entre les Français n'a dû autant que moi de dévouement et de reconnaissance au baron de Keith.

PAG. 287.

La compagne du grand Frédéric cherchait dans les plaisirs de l'étude quelque consolation à la peine de voir sa tendresse payée par une froideur qu'à la vérité les égards accompagnaient. Voici les titres des ouvrages de cette respectable princesse : *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le règne de la nature et de la Providence;* traduit de l'allemand de Sturm, 3 vol. in-12; *Manuel de la Religion;* traduit de l'allemand de Hermes, 2 vol. in-8°; *Morale de Gellert;* traduit de l'allemand, 2 vol. in-8°; *Odes de Gellert*, *idem*, 2 vol. in-12.

PAG. 328.

Quelques épines me blessèrent lors de la conclusion du mariage de M. le baron Georges d'Eckhardstein. Il en résulta de ma part une lettre justificative à laquelle le vertueux prince fit une réponse honnête.

« MONSEIGNEUR,

« En m'éloignant des États de Votre Altesse séré-
« nissime, il me serait bien doux de ne lui présen-
« ter que les assurances du respect et de l'admira-
« tion dont l'aspect de ses vertus a pénétré mon
« âme. Mais la franchise et l'honneur m'imposent
« la loi d'élever une plainte respectueuse.

« Lorsque j'ai conçu le projet du mariage de ma-
« demoiselle de Loen et de M. d'Eckhardstein, je ne
« me suis pas dissimulé combien une semblable né-

« gociation entraîne d'inconvéniens pour qui s'en « charge. Mon expérience me rappelait que la loyauté « tourne toujours au désavantage de celui qui pré- « tend conduire une affaire délicate, et que les mal- « entendus réciproques sont volontiers rejetés sur « un étranger. Mais le sentiment a fait taire ma rai- « son. Sacrifiant alors mon intérêt personnel, je n'ai « vu, dans le terme auquel je tendais, que la satis- « faction d'une maison illustre, l'avantage d'une fa- « mille honnête et le bonheur de mon ami.

« L'union proposée est maintenant certaine. Je pos- « sède l'intime et satisfaisante persuasion que bientôt « toutes les parties intéressées s'applaudiront de sa « réussite. Mes garans existent dans le caractère « excellent et dans l'esprit fort droit du jeune homme, « dans la richesse énorme et dans la probité scru- « puleuse du père. Quelques difficultés sont survе- « nues : Votre Altesse s'est trouvée blessée de dif- « férens refus qui lui semblent des manques d'égards; « mais qu'elle daigne considérer qu'entre les de- « mandes rejetées, la seule qui fût d'un peu de poids « paraissait déceler de la défiance. L'amour-propre « s'effarouche facilement. Cependant telle est la juste « considération de M. d'Eckhardstein le père pour vos « ordres qu'il se serait empressé de les exécuter s'il « n'eût suivi que son penchant. Mais la flatterie et « l'intrigue, peu contentes de semer le trouble dans « les palais des souverains, infectent aussi les mai- « sons des riches.

« Il semble qu'une heureuse conclusion devrait « dissiper tous les nuages. Par quelle fatalité suis-je « donc jugé coupable, quoique n'ayant rien à me re- « procher ici dans mes intentions ni dans mes dis- « cours, ni dans mes procédés, Votre Altesse m'ôte « tout à coup un intérêt et une confiance dont je « ne méritais peut-être pas qu'elle me dépouillât? « M. d'Eskhardstein, dans la lettre à son fils, se ré- « pand en plaintes sur mon sujet. A cette heure il a « ma réponse. Elle l'éclairera sur ma façon d'agir qui « reste au-dessus du besoin de justification.

« La vérité parvient rarement jusqu'à l'oreille des « princes; mais Votre Altesse est digne de l'en- « tendre. J'ose donc lui dire qu'elle a condamné, « sans écouter sa défense, un homme innocent, un « homme qui la chérit et la vénère sincèrement, un « homme enfin qui depuis dix années gémit sous le « poids de l'infortune. Ah! Monseigneur, que cette « dernière circonstance fait naître de réflexions! Je « les supprime; votre cœur noble et bon les sentira « mille fois mieux que je ne saurais les exprimer.

« Tant qu'un souffle de vie m'animera, mes vœux « pour la gloire et la prospérité d'un prince si jus- « tement illustre seront ardens et continuels. Le « souvenir des premiers momens de mon séjour à « Dessau me vaudra de précieuses jouissances : si « celui des derniers momens se représente malgré « moi, son amertume me fera mieux connaître la « valeur de ma retraite sans altérer le moins du « monde le dévouement tendre et désintéressé que

« je voue à Votre Altesse, et dont c'est ici la dernière « expression.

« Je suis avec un profond respect, etc.

« Dessau, le 24 mars 1800. »

A cette lettre je reçus la réponse suivante :

« MONSIEUR,

« Je vous fais bien mes remerciemens de la lettre « que vous venez de m'écrire, en vous assurant sin- « cèrement que je me trouve fort flatté du poids que « vous témoignez donner aux sentimens que j'ai à « votre égard... De mon côté, instruit par l'expé- « rience qu'il n'y a rien de plus aisé que de faire « naître des malentendus en traitant les affaires de « vive voix, je suis bien loin de méconnaître votre « grand mérite et de ne pas vous rendre la justice « qui vous est due. Du reste, monsieur, si d'abord « je me suis mêlé du mariage en question, c'était « que je croyais pouvoir être utile aux deux pères. « Je me suis retiré lorsque mon entremise m'a paru « inutile. A l'heure qu'il est que l'affaire est arran- « gée, je désire vivement que tout tourne à l'avan- « tage du jeune couple.

« Je suis avec une considération distinguée, Mon- « sieur, etc.

Signé « Le prince FRANÇOIS D'ANHALT.

« Dessau, le 27 mars 1800. »

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Page

CHAP. XV. Dumourier se décide à faire déclarer la guerre. — Séance royale. — M. de Servan remplace le chevalier de Graves au ministère de la guerre. — M. de Menou. — Le général de Rochambeau et plusieurs officiers de l'armée du Nord envoient leur démission. — Entrevue de l'auteur avec Luckner et avec Valence. — Trait de générosité du Roi envers Luckner. — Berthier quitte l'adjudance-générale de Paris. — On offre cette place à l'auteur, qui la refuse. — Licenciement de la garde constitutionnelle. 1

CHAP. XVI. Rencontre au Palais-Royal. — L'auteur reçoit un avis anonyme. — Stengel nommé colonel des dragons de Lorraine, refuse cette place qui est donnée à l'auteur. — Départ de Paris. — Entrevue avec M. de Montesquiou à Lyon. — Dislocation des compagnies. — Nouveau mode de jugement militaire. — Voyage de M. de La Fayette à Paris. — Les Marseillais traversent Lyon. — Duvivier. 30

Page

CHAP. XVII. Le 20 juin. — Projet d'adresse au Roi présenté au régiment. — Il est mal reçu. — Catastrophe de M. de Boisseulh. — Elle fait prendre aux officiers la résolution de se retirer. — L'auteur assemble le conseil d'administration et rend ses comptes. — Il présente la démission de huit officiers du régiment, et ensuite la sienne. — On le presse de rester; il refuse. — Départ d'Ance. — Séjour à Lyon. — Correspondance de l'auteur avec plusieurs de ses amis sur les affaires du temps. — Etat de la ville de Lyon. — Rencontre avec M. de Servan. — Entrevue avec M. de Menou. — Départ. . . 55

DEUXIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. Réflexions sur la situation de la France. — Plans des alliés. — L'auteur arrive à Genève. — Il se rend à Chambéri. — Le comte de Narbonne-Fritzlar l'engage à y rester, pour faire partie de l'*Expédition du Midi*. — Il préfère se rendre auprès des princes. — Conduite du major de Chambéri envers les émigrés. — Accueil qu'ils reçoivent aux eaux d'Aix. — Départ pour l'armée. — Adieux des Genevois. — L'auteur et ses camarades sont mal reçus des *Chevaliers de la Couronne*. — L'harmonie s'établit pourtant bientôt entre eux. — Entrevue avec le comte d'Ecquevilly. — Ils ne peuvent entrer à Bonn. — Arrivée à Trèves. — La compagnie de Lorraine ne peut être formée. — L'auteur entre dans la *Coalition languedocienne*. 85

CHAP. II. Composition de l'armée. — Ses qualités et ses défauts. — On reçoit la nouvelle du 10 août. — L'ordre est donné de franchir les frontières. — L'archevêque de Narbonne officie dans la cathédrale de Trèves. — Le

Page

roi de Prusse passe la revue des émigrés. — Réflexions sur les causes qui ont fait manquer la campagne de 1792. 111

CHAP. III. Mauvaise organisation des corps d'émigrés. — Esprit d'égalité qui règne parmi leurs membres. — Le maréchal de Broglie remet le commandement des émigrés à M. de Martange. — Retraite de Champagne. — Licenciement d'Arlon. — Conférence remarquable de Bischoffswerder avec les membres du conseil des princes. — Difficultés que beaucoup d'émigrés éprouvent à entrer dans le corps de Condé. 144

CHAP. IV. Les émigrés se dispersent en Europe. — Armée de Condé. — Formation des régimens français et anglais. — Expédition de Quiberon. — Licenciement de divers régimens. — Les émigrés prennent du service dans différentes armées européennes. — Le duc de Richelieu. — Le marquis de Capelis. — M. de Boussemard. — Conduite réciproque des émigrés et des étrangers. — Observations générales sur cette conduite et sur la position des émigrés en Europe. 164

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. Ier. L'auteur se rend à Bruxelles. — Bataille de Jemmapes. — L'auteur se retire en Hollande. — Mort de Louis XVI. — L'auteur offre ses services aux princes. — M. de Calonne à Amsterdam. — Travaux littéraires. — Entrée des républicains en Hollande. — Triste position des émigrés. — Fuite sur la glace. — Arrivée à Hambourg. — Klopstock. — L'évêque de Clermont. — L'auteur obtient la permission de se rendre à Berlin. — Il y rédige momentanément la feuille française. 191

CHAP. II. Le chambellan baron de Keith donne un asile

Page

à l'auteur. — Il entre chez le prince Louis Ferdinand. — La fatigue l'oblige à renoncer à cette place. — Il s'attache au journal de littérature. — Il publie l'*Esquisse d'un plan d'éducation*, dont le roi de Prusse accepte la dédicace. — Voyage de madame Rietz en Italie. — Saint-Patern. — L'auteur fait des tentatives pour obtenir la place de gouverneur du comte de Brandebourg. — Il obtient la permission de se montrer à la cour en uniforme. — Suite du voyage de madame Rietz. — Elle revient avec le titre de comtesse de Lichtenau. — L'évêque de Bristol. — Le comte de Saint-Ignon. — Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran. — Réception froide que madame de Lichtenau fait à l'auteur. — Nouveaux travaux littéraires. — Leur résultat. . . . 219

CHAP. III. L'auteur entre chez la comtesse de Lichtenau pour soigner l'éducation du jeune Rietz. — Portrait de la comtesse et de ses alentours. — Etat précaire de la santé du Roi. — Voyage de Pyrmont. — Vie que l'on y mène. — On propose à la comtesse de se retirer en Angleterre. — Elle s'y refuse. — Retour à Berlin. — L'auteur est admis aux entretiens particuliers du Roi. — Mort de Frédéric-Guillaume II. 252

CHAP. IV. Avénement de Frédéric-Guillaume III. — La Reine. — Notice sur les princes et princesses qui composaient la cour de Prusse. — Ministres. — M. de Haugwitz. — Le major Kœckritz. — Le baron d'Alvensleben. — Le comte de Schulembourg. — Le comte de Hardenberg. — Le comte de Schmettau. — Lombard. 277

CHAP. V. La comtesse de Lichtenau est prisonnière dans sa maison. — L'auteur ne veut point la quitter. — Il y reste quarante-deux jours. — Détails de la manière dont ils passaient le temps. — La comtesse est envoyée au

Page

Grand-Glogau. — Manque d'égards des subalternes envers l'auteur. — Il revient à Berlin. — Tout le monde l'évite, excepté madame de Schœnberg, sœur de la comtesse, et la famille Cohen. — Il songe à quitter la Prusse. — Gualtieri l'emmène chez Lombard. — Il écrit au Roi et obtient une place. — L'abbé Sieyes remplace M. Caillard comme envoyé de France. — Il est reçu avec froideur. — Mot énergique du maréchal de Knobelsdorff. — Les émigrés reçoivent l'ordre de quitter leurs décorations. 297

CHAP. V. Madame de Genlis arrive à Berlin. — L'abbé Sieyes quitte la Prusse pour entrer au Directoire. — Duroc vient annoncer le 18 brumaire. — Le général Beurnonville est nommé envoyé en Prusse. — Le marquis de Lucchesini. — Mort du baron de Flaschlanden à Brunswick. — Louis XVIII envoie Rivarol à Berlin, pour seconder le marquis de Moustier. — Louis Buonaparte. — Louis XVIII, obligé de quitter Mittau, obtient un asile à Varsovie. — Le carnaval est fort gai à Berlin. — Arrivée de madame de Magalon et de Mlles ses filles. — Le marquis de Lucchesini est nommé ambassadeur en France. — Mort de Paul Ier. — Les gardes-du-corps obtiennent la permission de rentrer en France. — Cette permission s'étend à beaucoup d'autres émigrés. — Mort de Rivarol. — L'auteur rentre dans sa patrie. . . . 323

PIÈCES JUSTIFICATIVES. 361

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.